

CHRISTOPHE JAMIN

L'Inaccompli

roman

CHRISTOPHE
JAMIN

GRASSET

CHRISTOPHE JAMIN

L'INACCOMPLI

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

*Mais de nos jours, il est difficile de
parler d'amour.*

Svetlana ALEXIEVITCH,
Conférence Nobel, 2015

OceanofPDF.com

I.

OceanofPDF.com

Du côté de la place de la Sorbonne, non loin des locaux de la faculté de droit, ils suivaient chaque lundi, à la tombée du jour, un cours au titre énigmatique : « Théorie générale des dommages et intérêts. » Qui d'autre que des apprentis juristes aurait pu s'intéresser à un tel sujet ? La jeunesse ne désigne pas toujours le temps des révoltes et, au mitan des années quatre-vingt, la plupart étaient encore des enfants sages...

Se tenait devant eux cette femme qui, de sa voix douce et monocorde, leur parlait d'argent et de la manière dont, par une combinaison subtile de principes et de règles, les juges en octroient à ceux qui ont souffert d'un dommage. Elle était assise en bas du demi-cercle que formait le vieil amphithéâtre Bachelard, et placée en son centre. Arrivant toujours avec quelques minutes d'avance, elle descendait les marches d'un vieil escalier de bois ciré, avant de s'asseoir derrière un vaste bureau à motifs ouvragés, qui devait être l'ancienne chaire, sur lequel elle déposait un mince dossier contenant des notes écrites de sa main et dont ils savaient qu'elle ne s'écarterait jamais. L'éloquence lui semblait un art inconnu et pourtant aucun, parmi la centaine de jeunes gens inscrits à son cours, n'aurait manqué de l'écouter. Elle avait cette qualité rare que partagent certains universitaires de rendre intelligible et simple ce qu'elle exposait. Tous étaient conscients du privilège qui leur était donné d'être placés devant l'un d'entre eux.

Gabriel et Pierre avaient à peine vingt ans et eux aussi étaient sous le charme. Le premier soir, ils avaient pris place l'un à côté de l'autre, peut-être au hasard ou peut-être parce que, de manière inconsciente, ils s'étaient repérés à leur grande taille, et peut-être aussi parce que, en dépit de cette similitude, ils paraissaient à l'opposé l'un de l'autre. Plus longiligne, une longue chevelure brune et bouclée encadrant un visage aux traits fins et réguliers, Pierre ne partageait rien de la rugosité physique de son nouveau voisin. Celui-ci possédait une allure athlétique et un visage qu'on aurait dit taillé à la serpe, avec son nez aquilin et des

yeux noirs enfoncés dans leurs orbites, dont Pierre s'était dit d'emblée qu'ils pouvaient lui conférer plus qu'une présence : un air inquiétant, du moins dans certaines circonstances.

Les semaines qui avaient suivi et sans se donner le mot, tous deux s'étaient retrouvés côte à côte sur l'un des gradins trop étroits parmi la dizaine qui s'élevaient presque à la verticale. À chaque fois, d'un même geste, ils avaient posé leurs cartables où ils le pouvaient, ainsi que leurs manteaux d'hiver, et quand leurs genoux ne cognaient pas le dos de leurs camarades assis dans la travée devant eux, ne sachant où placer leurs longues jambes, s'en excusant à voix basse, ils avaient tâché de prendre des notes.

C'était bien ici qu'ils s'étaient connus, dans cet inconfort, sous la lumière crue de lampes néons, de celles qui ornent les locaux des administrations, mais aussi devant un paysage figé de bord de mer qui embellissait le fond de l'amphithéâtre en une immense fresque murale. D'un côté une route de terre, poussiéreuse et blanche, de l'autre la mer bleue, des cyprès au premier plan, des montagnes au loin et, entre les deux, sur la route et devant une balustrade en pierre, de profil, la silhouette élancée d'un vieil homme recouvert d'un long manteau beige et d'un chapeau de toile, et qui semblait fixer le large. Était-ce une peinture d'inspiration coloniale ? Le souvenir d'une Troisième République se voulant civilisatrice et conquérante ? Un appel au voyage destiné aux tout jeunes gens d'un autre siècle ? Ou peut-être une manière d'apaiser leurs angoisses ? D'une luminosité pâle, la peinture associait la sérénité d'un lieu à la noblesse d'un visage. L'expression d'une vie accomplie montrée en exemple à un public d'étudiants. Plongés dans leurs copies, le dos courbé, tout à leur exercice d'écriture manuscrite, ceux-ci ne semblaient pas y prêter attention ; du moins jusqu'au moment où une sonnerie stridente, provenant d'une galerie adjacente, marquait la fin du cours. Alors la femme assise à sa table finissait sa phrase, se saisissait du dossier où elle replaçait ses notes, se levait d'un geste lent, puis remontait le vieil escalier de bois. Elle disparaîtrait jusqu'à la semaine suivante, reprendrait son cours à l'endroit exact où elle l'avait interrompu, avec la même voix, sans plus d'émotion, et pourtant la magie renaîtrait durant deux nouvelles heures.

Gabriel et Pierre aimaient ce rituel des lundis soir. Après le cours, ils se retrouvaient avec plusieurs de leurs camarades dans l'une des brasseries bordant la place de la Sorbonne. Il faisait souvent froid, ou il pleuvait, et tous cherchaient le réconfort d'une boisson chaude. Leur présence était mal vue des serveurs à une heure où les premiers clients, plus âgés, plus fortunés aussi, arrivaient pour dîner. Aucun n'y refaisait le monde. D'ailleurs en avaient-ils l'envie ? La violence de l'époque les touchait certes de près. Les actes terroristes semblaient n'avoir jamais cessé et ils auraient pu compter parmi ses victimes inconnues. À La Celle-Saint-Cloud, au seuil de son domicile, l'assassinat d'un ingénieur général de l'armement par un groupe terroriste, et aussi boulevard Haussmann, dans les locaux d'une chaîne de magasins de vêtements, un attentat qui avait fait un mort et quinze blessés, et encore un autre dans un cinéma, près de Beaubourg, lors d'un festival du film juif qui projetait *Eichmann l'homme du Troisième Reich*, dix-huit nouveaux blessés. Néanmoins, la plupart semblaient plus préoccupés par leur vie quotidienne. Ce qu'ils pouvaient entendre ou lire, ce que leur en disaient d'autres étudiants qui leur reprochaient parfois une absence d'engagement politique, ne formaient à leurs yeux qu'un décor déplaisant, mais vaguement irréel. S'ils en avaient certes conscience, s'ils en débattaient parfois, ces attentats, ces morts et ces blessés ne semblaient pas vraiment les toucher, ni les mettre en danger. Leur chair n'en était pas troublée. Des événements trop abstraits ou trop désincarnés pour leurs vingt ans. Aussi le petit groupe d'étudiants qu'ils formaient en revenait toujours à des préoccupations plus immédiates, ou plus intimes, ou plus égoïstes : le thème du cours qui venait de s'achever, les quelques amis que chacun fréquentait, les projets de vacances, les fins d'après-midi passées dans les cinémas du quartier, quelques titres de films récents (*Out of Africa* ou *La Rose pourpre du Caire*), les rendez-vous donnés à des jeunes femmes, elles aussi étudiantes, sous la statue de Danton, là-bas, plus près de la Seine, au carrefour de l'Odéon.

Après cet intermède, chacun rentrait chez soi, une maison en banlieue chez leurs parents, un foyer pour étudiants provinciaux dans le centre de Paris, une ancienne chambre de bonne dans un arrondissement plus ou moins éloigné, et souvent Gabriel et Pierre finissaient par se retrouver seuls et silencieux, avant de partir à leur tour.

*

Pierre avait l'avantage sur la plupart de ses camarades d'habiter seul un vaste studio dans un immeuble en briques parmi ceux qui avaient été construits entre les deux guerres sur l'un des boulevards extérieurs, non loin de la porte d'Orléans. Ses parents en étaient propriétaires. Ils l'avaient acquis quelques années auparavant en prévision des études supérieures de leur fils unique et de leur propre éloignement de Paris. Sa mère était venue l'installer après son baccalauréat avec des meubles de famille dont elle n'avait plus l'usage, ce qui donnait au studio l'allure curieuse d'un logement de vieux garçon qui aurait vécu là depuis les années soixante. Deux fauteuils d'un cuir rouge usagé, une table basse rectangulaire en céramique peinte à la main, un lampadaire muguet en acier chromé à trois globes, un tapis coloré en grosse laine. Mais aussi deux statues d'ébène représentant des têtes de femmes dont la présence à même le sol frappait les visiteurs par son incongruité.

Depuis que les parents de Pierre avaient décidé de ne plus résider en Normandie quelques semaines seulement durant les mois d'été, mais avaient fait le choix de s'y installer à demeure au cours de l'année qui avait suivi la retraite de sa mère, celle-ci n'avait plus guère l'occasion, ni peut-être le goût, de séjourner à Paris. Selon Pierre, le fait d'avoir longtemps travaillé pour une maison de haute couture, chic et discrète, située dans le XVI^e arrondissement, l'en avait éloignée. « Elle préfère la bouse des vaches à la beauté des robes de soirée ! », avait-il coutume de lancer dans un grand éclat de rire dont ses amis devinaient qu'il était destiné chez lui à vaincre sa pudeur ou sa timidité. Alors ceux-ci tentaient de donner un contenu à son propos : ils imaginaient un vaste appartement haussmannien où les visiteurs accédaient par un escalier recouvert d'un tapis baguetté de cuivre, de lourdes tentures de velours cramoisi, une succession de salons d'essayage où s'entassaient des robes négligemment posées sur des accoudoirs, des soies, des jerseys, des cachemires, et de très jeunes femmes passant à demi nues d'une pièce à l'autre sous le regard attentif des clientes de la maison, mais aussi des hommes plus âgés qui les accompagnaient parfois, tout un univers d'artifice avec lequel ses amis comprenaient que la mère de Pierre eût décidé de rompre.

C'est donc son père seul que Pierre voyait à Paris. Au rebours de sa femme, Louis Giltay ne s'était jamais détourné de la capitale. Il devait y

revenir à intervalles réguliers « pour le bien des affaires familiales », se contentait-il de répondre quand on lui posait la question. Au début de chaque mois, il donnait rendez-vous à son fils, toujours à la même heure, à la brasserie Zeyer, située à l'angle de la place d'Alésia. Sans jamais exprimer le souhait de le rejoindre dans son studio, ou simplement d'y passer. Entre eux, ce qu'ils avaient fini par appeler « les rendez-vous de la brasserie Zeyer » était devenu un rite. Ils s'y retrouvaient pour déjeuner au milieu d'un étonnant décor art-déco dont le père avait dit un jour à son fils qu'il n'avait guère changé depuis l'ouverture de la brasserie en 1913 : un sol recouvert d'une mosaïque multicolore et un plafond de couleur fait de vitraux en verre armé qui se reflétaient sur de multiples miroirs muraux dont les plus imposants tapissaient un large escalier en colimaçon menant aux salons privés du premier étage.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Indifférent au tumulte joyeux des convives et à l'incessant mouvement de serveurs impassibles circulant de table en table, Louis Giltay lui avait aussi précisé que, longtemps avant sa naissance, il y déjeunait avec son propre père, qui réservait toujours une table d'angle, loin de la grosse horloge centrale, afin de tenter d'échapper aux regards indiscrets. Il se souvenait l'y avoir retrouvé pour la première fois alors qu'il était lui-même adolescent, deux ou trois années après la guerre. Un homme d'une autre génération alors qu'il avait à peine plus de quarante ans, vieilli, malade, amaigri aussi après un temps passé dans un camp de prisonniers à la Libération. Un père, lui avait-il précisé, qui n'avait plus rien à voir avec l'homme sûr de lui et de sa valeur dont sa femme disait qu'il n'avait pas hésité à les abandonner dans un hôtel de Clermont-Ferrand durant les premiers jours de juin 1940, en pleine débâcle, dans l'affolement général, après qu'il avait retrouvé deux amis proches, deux hommes de gauche, un éditeur « juif et homosexuel » qui avait édité le manifeste du surréalisme durant les années vingt et publierait plus tard une partie de son journal sous le pseudonyme de Jean Basque, et un avocat à la cour d'appel de Paris, spécialiste de droit international privé, grand voyageur, croisé une première fois lors de la réunion fondatrice du « Front commun contre le fascisme, contre la guerre et pour la justice sociale ».

Louis Giltay se souvenait des paroles de sa mère à l'évocation de ce titre qui semblait déjà constituer un plaidoyer pour la justice, voire un premier acte de résistance contre l'ennemi. « Ce titre ne les a pas empêchés, ton père et les autres, ceux que nous fréquentions avant-guerre, avec lesquels nous avons refait le monde et dont nous vantions la générosité, de nous sacrifier, nous sa famille prétendument aimée, afin de tenter de prendre place au milieu d'un nid de frelons ambitieux et revanchards en rejoignant Vichy. Non pour y trouver un passe-droit ou le moyen d'échapper au sort commun, mais pour donner hélas ! un autre contenu à leurs idéaux de jeunesse. »

La mère de Louis Giltay avait fini par se retrouver on ne sait comment chez un couple de vieux amis à Nice, seule avec ses trois enfants. Elle n'avait alors plus guère reçu de nouvelles de son mari durant les années suivantes, autrement que par de rares et inquiétantes coupures de presse.

Louis Giltay se souvenait aussi avoir annoncé à ce père, dans cet identique décor, mais plus tard, au cours des années cinquante, son départ pour l'Algérie. Vingt-huit mois à venir d'une guerre qui ne disait pas son nom et dont personne ne voulait parler. Une guerre qui ne souffrait pas la comparaison avec celle qui avait fait la gloire ou le déshonneur de quelques-uns deux décennies plus tôt.

Une guerre sur laquelle il n'avait pas lui-même dit grand-chose à son propre fils, du moins jusqu'à ce jour de grand soleil, au moment de boire un dernier café et de régler l'addition déposée devant eux. Pierre s'en souvenait. Alors qu'il ne se livrait guère, Louis Giltay lui avait juré n'avoir jamais tué personne, ni même torturé. Cependant sur la torture, il était moins catégorique. Après tout, un jour de colère et parce qu'un des hommes du régiment qu'il commandait avait été retrouvé égorgé la veille, « les testicules enfoncés dans la bouche », dans un village quelque part près de la frontière tunisienne, il avait laissé un groupe de fellagha accroupis durant à peu près une dizaine d'heures, il ne s'en souvenait plus exactement, tête nue, mains derrière la nuque, sous un plein soleil, pour tenter de les faire avouer, jusqu'à ce que certains « fassent sous eux ». Mais pouvait-on parler de torture ? Tout est une question de définition, rien n'est inscrit dans le marbre, et chacune contient sa part d'arbitraire. « Pierre, j'imagine que tu me comprends, toi qui souhaites devenir juriste. »

Malgré son trouble, Pierre n'avait pas répliqué. Il avait laissé son père s'exprimer, vider son sac, sur la peur d'un ennemi invisible, sur les nuits de veille et d'angoisse à l'attendre, sur chaque buisson qui devenait un piège, sur une génération sacrifiée, celle des années cinquante qui avait disparu de la mémoire collective, sur ces accidents de voiture qu'on cachait aux familles en leur écrivant que leurs fils étaient morts au combat, pour la patrie et le noble service de la France, sur ces lames de rasoir que les femmes algériennes cachaient dans leur vagin pour leurs amants français, sur le massacre final des harkis, sur la lâcheté des gouvernements successifs, sur le courage et la désertion, sur les attentats aveugles, dans des cafés bondés ou en pleine rue, au milieu des mères et de leurs enfants.

Le silence revenu, des larmes discrètes, que son fils imaginait avoir été longtemps retenues, avaient fini par se dessiner sur le visage de Louis Giltay. La première et peut-être la dernière fois que Pierre avait vu son père pleurer.

« Ne commettez pas les mêmes fautes que les générations qui vous ont précédés », furent les premiers mots qu'il prononça à nouveau, des mots murmurés, de ceux que l'on se dit à soi tant ils sont l'expression d'une souffrance intime. Et puis après un second et long silence, sur un ton plus affirmé, mais qui ressemblait à une imploration : « Promets-moi de ne jamais céder à la violence, de tout faire pour t'en éloigner. »

Incapable désormais de s'exprimer, Louis Giltay n'en avait pas dit plus. Il s'était tu, et son fils avait fini par promettre – sans trop y prendre garde, simplement pour faire cesser les larmes d'un père qui lui devenaient insupportables.

*

Le lundi suivant, Pierre s'était confié à Gabriel. Il lui avait parlé de ces larmes et aussi de sa promesse. Trop solitaire, ce fils unique de bonne famille, qui avait hérité la pudeur, voire la rigidité de ses parents, n'avait personne d'autre à qui confier son désarroi. Ces premières confidences, quelques paroles à peine livrées avant le début de leurs cours, avaient-elles marqué la naissance d'une relation plus intime ? À l'époque, aucun d'eux n'aurait pu le dire. Mais le fait est que, réagissant à cette marque

de confiance, et parce qu'il en avait été touché, Gabriel invita le soir même Pierre à se rendre chez lui pour y faire la connaissance de sa mère.

L'un et l'autre se souvenaient encore de cette première visite. Ils avaient quitté l'amphithéâtre Bachelard à peine prononcés les derniers mots de leur professeur et marché d'un pas rapide, tant le fond de l'air était humide et frais, vers la bouche de métro la plus proche, à l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, non loin des anciens thermes romains. Il leur fallait rejoindre la ligne 13 jusqu'à la station « Place de Clichy ». Esther, la mère de Gabriel, habitait seule avec son fils dans un immeuble situé sur le boulevard du même nom, identique à ces édifices de quatre ou cinq étages construits à la hâte pour recueillir les exilés du monde rural, et peut-être aussi les premiers immigrés, autour des années 1900 : de la pierre de Paris recouverte d'un béton brut, lisse et gris, avec un alignement de fenêtres rectangulaires et sans volets.

Elle y occupait l'ancien appartement d'un comique populaire qui avait connu son heure de gloire à l'époque du cinéma muet. Ne restait de lui, accroché dans le vestibule, à côté d'un compteur électrique demeuré apparent, qu'une affiche, encadrée sous verre, qui faisait rire le jeune Gabriel quand il rentrait de l'école. « BISCOT DANS UN FILM DE LÉON JOANNON, BIBI-LA-PURÉE. » Gaston Georges Bouzac, dit Biscot : les cheveux gominés, la raie au milieu, l'air ahuri, un visage destiné à susciter l'hilarité d'un public qui se contentait encore de peu, de quelques mimiques et de calembours, et des images animées du cinématographe. Biscot, mort à domicile avant d'avoir atteint la soixantaine. Un milieu de terrassiers, de typographes, de modistes, de livreurs. Naissance à Courbevoie. Acte de décès dressé le 17 décembre 1945 par le député Maurice Pouvrasseau, « décoré de la Croix de guerre, membre du comité local de libération du XVIII^e arrondissement de Paris ».

Comment la mère de Gabriel avait-elle échoué dans cet appartement de trois pièces, vétuste et exigü ? Madeleine Angèle Attar, la femme de Biscot, l'avait-elle cédé à ses parents quand ils étaient revenus du petit village perdu dans le Périgord où eux-mêmes et leurs filles avaient réussi à se cacher sous diverses identités durant la guerre ? Et pourquoi y était-elle restée après la mort prématurée de ses parents ? Le fait est qu'elle n'en avait jamais bougé depuis qu'elle avait emménagé avec eux en juin 1946, alors qu'elle était encore adolescente. Son mari l'y avait

rejointe une dizaine d'années plus tard, avant de disparaître à son tour. Pierre regardait leur photographie de mariage posée sur un guéridon : Esther et Jules Bonisac en noir et blanc ; rien qui permît de les distinguer des autres jeunes couples de la même époque, si ce n'est le regard de Jules, triste malgré son sourire.

Esther était assise en face de Pierre, derrière une table ronde en acajou sur laquelle s'étaient de vieux livres simplement brochés – des romans pour la plupart – et plusieurs volumes d'une ancienne revue littéraire. « Vous aimez la littérature ? », lui dit-elle en guise de présentation, sans que Pierre sût s'il s'agissait d'une question ou d'une affirmation. Et sans attendre qu'il réagisse : « La littérature, je l'aime depuis l'enfance. Vous me direz qu'à part lire, et peut-être chanter, nous n'avions guère de moyens de nous distraire dans la banlieue où nous habitons. Nous aimions tant lire que ma sœur aînée avait fini par obtenir un prix au concours général de français. J'étais encore une gamine, mais je m'en souviens fort bien : il lui avait été remis en 1938, devant toute la famille réunie, fière et sur son trente-et-un, des mains du maréchal Pétain ! Le même auquel mon père dut la perte de son emploi deux ans plus tard. Et tout le reste – vous savez bien ce qui est arrivé aux gens de notre espèce ; j'espère que vous l'avez au moins appris dans les livres d'Histoire. Néanmoins je ne m'en plains pas : nous y avons gagné des amis dans le Périgord où nous avons dû fuir ! » Esther regardait Pierre qui, parce qu'il comprenait le sens caché des mots qu'elle venait de prononcer, et ce qu'ils pouvaient contenir de souffrance et d'amertume, ne savait quelle attitude adopter. « Ne vous troublez pas, jeune homme. Une ironie mélancolique : voilà ce qui nous caractérise. Vous ne vous en êtes pas déjà aperçu en fréquentant Gabriel ? »

Gabriel revenait de la cuisine où il était allé chercher un reste de challah, une brioche traditionnelle inconnue de Pierre, trois verres à pied et un fond de bouteille de porto. Esther avait continué sur le même ton. « Vous savez ce que signifie notre nom : Bonisac ? Nous ne sommes pas une vieille famille française, nous ne comptons pas quinze générations dans vos cimetières, n'en déplaie à quelques-uns, mais nous disposons d'un avantage : nous avons hérité du caractère de ce bon Isaac dont notre nom dit qu'il fut notre ancêtre. »

Gabriel regardait sa mère d'un air amusé, mais las. Pierre imaginait qu'il avait dû entendre cette histoire sur l'origine de son nom des dizaines de fois. Une provocation de plus pour signifier aux amis de Gabriel qu'ils ne devaient entretenir aucun doute sur les origines des occupants du lieu où ils avaient mis les pieds. « Pourrions-nous parler d'autre chose, Maman ? » Au son de sa voix, Pierre comprit que la lassitude de Gabriel n'arrivait pas à masquer la tendresse qu'il avait pour sa mère. « Parlez-nous donc de vous et de votre famille, car je ne doute pas un instant, mon cher Pierre, qu'elle soit respectable », fut sa seule réponse. « Vous savez que mon fils ne cesse de parler de vous. Il me dit que vous êtes un étudiant brillant, ce qui ne m'étonne pas puisqu'il vous a choisi... »

À chacune des phrases qu'elle prononçait, et sans qu'il en eût pleinement conscience, Pierre était un peu plus intrigué par cette femme. Elle dépassait la cinquantaine et pourtant elle avait encore un air juvénile dès qu'elle s'exprimait. Il s'en apercevait à quelques signes imperceptibles qu'il apprenait à distinguer au fil de leur conversation : la vivacité de son regard, le ton de sa voix dont émanait une énergie particulière, et encore de surprenants éclats de rire, dénués de retenue, presque indécents.

« Sur ma famille, répondit-il, je n'ai aucune histoire à raconter. Mes parents ont fait de moi un jeune homme sur lequel il n'y a rien à dire. Vous savez, je ne viens à proprement parler de nulle part et nul parmi nous n'a été contraint de séjourner dans le Périgord... Ma mère a longtemps travaillé pour une maison de couture et mon père continue de gérer les affaires familiales sur lesquelles je ne sais pas grand-chose. Mais tout cela est un peu du passé, car ils ont quitté Paris il y a plus d'un an pour s'installer dans une maison à Villerville, sur la côte normande, dans le pays d'Auge. La Côte Fleurie exactement, à peu près à égale distance entre Trouville-sur-Mer et Honfleur. Peut-être connaissez-vous Villerville ? C'est un ancien village de pêcheurs en bord de mer que le tourisme a jusqu'à présent plutôt épargné, bien qu'on y trouve un casino qui a longtemps eu la particularité d'être en bois.

— Vous devriez y emmener Gabriel un week-end ! Il a si peu l'occasion de sortir de Paris et je ne doute pas que ses tête-à-tête avec sa mère lui pèsent, surtout dans cet appartement vieillot au milieu d'un

quartier populaire qu'il n'apprécie guère, car vous devez savoir que j'ai engendré un idéaliste doublé d'un esthète ! »

Pierre n'avait pas réagi à cette nouvelle pique, mais il se souviendrait plus tard que ce fut la suggestion d'Esther qui l'inciterait à inviter son camarade à Villerville, dans la maison familiale. Comment n'y avait-il d'ailleurs pas songé plus tôt ? Devait-il se reprocher ce manque de générosité, le fait de n'avoir rien perçu des conditions de vie de son condisciple, qu'en jeune bourgeois il imaginait identiques aux siennes quand il se bornait à le croiser en cours ? À la fin de la soirée, au cinquième verre de porto, le principe en était acquis : Gabriel rejoindrait Pierre dès samedi par le train. Il n'y avait que quelques kilomètres à parcourir entre la gare ferroviaire de Deauville-Trouville, où son père ou lui-même viendrait le chercher en voiture, et leur maison.

*

La venue de Gabriel ne se fit toutefois pas le week-end suivant. Il fallut encore attendre quelques semaines, mais pour des motifs oubliés depuis longtemps. Les parents de Pierre étaient-ils indisponibles ? Leur maison était-elle en travaux – comme il arrive souvent pour les édifices de bord de mer rongés par le vent et le sel ? Des examens avaient-ils retenu les deux étudiants à Paris ?

Pierre se souvenait en revanche être retourné chez la mère de Gabriel. La première fois, dès le lendemain du jour où ce dernier l'y avait mené, parce qu'il avait oublié chez elle son cartable que son camarade avait omis de lui rapporter en cours. Ensuite pour des raisons plus ou moins futiles dont il ne se souvenait plus. Au cours de ces rencontres successives, elle lui avait à nouveau parlé de son fils, mais aussi de sa propre enfance, de la disparition prématurée de son mari, des années qui avaient suivi.

Au fil des semaines, par touches successives, oubliant parfois son ironie, et sans que Pierre se l'expliquât autrement que par sa seule présence, et peut-être aussi par l'attention qu'il lui portait, une attention à laquelle cette femme ne semblait plus habituée, Esther avait renoncé à se protéger et s'était peu à peu livrée au très jeune homme qu'il était. Elle lui avait parlé de la guerre, d'abord de manière évasive et avec un certain

détachement, puis au fil de leurs échanges et de ses questions, elle avait évoqué des souvenirs plus personnels. Son enfance ballottée d'un lieu à un autre. Ses fausses identités successives destinées, lui disait-on, à la protéger d'un ennemi que ses parents tâchaient de rendre invisible à ses yeux. Malgré leur présence rassurante, la naissance d'une peur sourde qui ne la quitterait jamais plus. Et aussi le sentiment intime, profond, ineffaçable, d'avoir échappé à une destruction massive et programmée.

Un soir, elle avait poursuivi par les années d'après-guerre. Alors qu'il ne s'y attendait pas, elle lui avait parlé de son mariage avec un autre survivant, dont elle n'avait hélas ! connu aucun des membres de la famille. « Mis à part Jules, mon futur mari, que ses parents avaient confié durant les quatre années de guerre à un couple de bourgeois catholiques qui pratiquaient une forme de résistance à l'égard de l'occupant en cachant des enfants juifs, nul n'aura réussi à échapper aux rafles et à une déportation sans retour. »

Esther avait alors expliqué à Pierre qu'il ne leur avait pas fallu attendre longtemps après leur rencontre, au début des années cinquante, pour ressentir l'absolue nécessité de se lier l'un à l'autre et tâcher de reconstruire ensemble quelque chose qui leur permît de tenir. Elle n'avait cependant rien dissimulé de l'échec de leur mariage, puis de la disparition volontaire, attendue et crainte de cet époux qui, incapable de « revenir à la surface » selon l'expression qu'il employait parfois devant elle, avait décidé d'en finir avec ce qui n'était déjà plus une vie à ses yeux, la laissant seule et désemparée avec leur unique enfant, un froid matin de printemps, après seulement quelques années de vie commune. « Vous voyez dans quelle ambiance a pu vivre Gabriel dès son plus jeune âge, avec sa mère seule, et dans cet appartement vide – mis à part la présence de Bibi-la-purée, bien sûr », dit-elle à Pierre dans un sourire forcé.

À la fin du jour, quand Esther, après s'être saisi d'une cigarette, se levait de la bergère où elle était assise et commençait à allumer les différentes lampes du salon dont la lumière crue achevait de ne plus rien masquer de la vétusté du lieu, Pierre savait qu'il était temps de partir. En la quittant, au moment où il descendait l'étroit escalier aux marches de bois peintes d'une couleur vive qui le mènerait dehors, au milieu de l'agitation de la rue, après qu'elle lui eut adressé un dernier geste de la

main et un ultime sourire, il entendait qu'elle refermait avec délicatesse la porte d'entrée derrière lui. Alors, songeant à ce qu'il venait d'entendre, il lui arrivait de prononcer son prénom seul, à voix basse.

Ces impressions remontaient maintenant à une époque lointaine, mais Pierre n'avait rien oublié, durant ces instants partagés, découvrant l'adversité d'un monde dont il n'imaginait pas même l'existence, il avait pris conscience de la fragilité des êtres, de la difficulté de ne pas gâcher certaines vies, et des promesses qui pouvaient ne pas être tenues parce que ces vies avaient été trop tôt marquées par ce qu'il commençait à comprendre de la sauvagerie collective des hommes. Il se souvenait aussi que ce fut durant ces mêmes instants qu'apprenant à connaître la mère de Gabriel, il s'était imprégné de détails qu'il n'aurait pas même imaginé devoir relever chez une femme plus âgée : les robes qu'elle portait, son léger fard à paupières, la masse désordonnée de ses cheveux châtons qu'elle retenait en un chignon tressé, l'extrême finesse de ses mains tachetées de quelques rousseurs, la légèreté qu'elle essayait de mettre dans chacun de ses gestes, la façon aussi dont elle se mouvait d'une pièce à l'autre dans ce décor dont il avait compris qu'elle ne pouvait s'en détacher alors qu'il ne lui ressemblait guère.

*

De ces rencontres avec Esther, Gabriel ne sut rien. Quelques semaines plus tard, ayant emprunté la voiture de son père, Pierre l'attendait à la gare de Deauville-Trouville. Pour échapper à une fine pluie persistante, il s'était réfugié dans le grand hall des voyageurs qui le fascinait quand il y venait enfant : une vaste moitié de cylindre en béton armé dont les architectes avaient, semble-t-il, voulu masquer la modernité, celle des années trente, en tâchant de la faire ressembler à un ancien édifice normand, avec ses parements de briques et ses faux pans de bois clair. Accueillis par deux fresques immenses qui représentaient, des deux côtés du hall, l'une le plan des deux villes jumelles séparées par la Touques, et l'autre une carte de l'ancienne province normande, les voyageurs savaient à quoi s'en tenir : ils étaient désormais entre mer et campagne, entre un port de pêche et un casino, loin de Paris et de sa grisaille. Ici

commençait un univers fait de plaisir et de détente. Et parfois de bains de mer, en eau froide.

Ayant un peu d'avance sur l'arrivée du train, Pierre avait acheté des journaux qu'il avait simplement parcourus. En regardant vers les quais recouverts de pavés beige et rouille, plutôt délavés et qui longeaient une voie ferrée rectiligne depuis plusieurs kilomètres avant l'entrée en gare, son esprit décrochant peu à peu de la matérialité du lieu, il songeait aux générations successives de voyageurs qui s'y étaient croisées. Cinquante années défilaient sous ses yeux, tel un vieux film muet dont il aurait été l'unique spectateur, en noir et blanc, sans la moindre bande-son, une masse compacte de gens de tous les milieux, hommes, femmes et enfants réunis, qui se dirigeaient vers les quais et la voie ferrée, chapeautés ou tête nue, avec ou sans bagages, mais avec des sourires identiques et des regards émerveillés et confiants qui semblaient lui être adressés. La joie sur tous les visages. Ces quais, combien de centaines de milliers de voyageurs les avaient-ils empruntés ? Mais voici que la masse compacte et rieuse venait à se déliter, les images à se brouiller, comme si la pellicule du film était en train de se tordre et se défaire en fondant, brûlée peut-être, par les côtés d'abord puis en son centre, pour enfin disparaître, sans qu'il fût possible d'y résister. C'était comme si les êtres anonymes qu'il venait de percevoir, emportés avec la pellicule, avaient acheté leurs billets pour une dernière fois, avant de disparaître eux-mêmes – tous et sans exception. Ultimes sourires, dernier espoir de retour, dernières vacances ou dernier week-end ensoleillé, dernier bain de mer, dernier déjeuner en terrasse, et dernières embrassades par des êtres qui ne maîtrisent rien et jamais ne le savent. Des vies prises entre Paris et Deauville, des vies entières qui ont tenté l'expérience du bonheur et y sont parfois parvenues, mais des vies déjà promises à la disparition et dont il ne resterait au mieux que de pâles photographies dans des albums de famille, feuilletés un temps, mais qui n'évoqueraient bientôt plus rien, pour personne.

Pierre n'avait pas vu venir Gabriel qui s'était planté devant lui, avec son franc sourire. « Alors, mon cher Pierre, déjà en train de rêver ? Tu devrais pourtant savoir que la vie n'est pas un roman ! » Ils se connaissaient à peine depuis quelques mois et déjà Gabriel avait perçu chez Pierre sa capacité à s'abstraire du monde, peut-être aussi un fond

mélancolique qu'il avait appris, depuis l'enfance, à percevoir en observant sa propre mère.

Dans la voiture qui les emportait vers Villerville, du moins au début de leur trajet, ils ne se dirent pas grand-chose. Gabriel admirait le paysage. Parfois, le long de la route, entre deux bouquets d'arbres touffus aux multiples nuances de vert, il discernait quelques maisons – de celles, austères, qu'on n'imagine pas ici d'emblée, étroites, en briques, avec une grande partie des murs recouverte d'ardoises d'un bleu tirant sur le noir. Après avoir par instants aperçu la mer, là-bas très au loin, et des bancs de sable à n'en plus finir, sous un ciel uniforme et gris, il émettait un avis sur la beauté des lieux, le sentiment d'apaisement qu'ils lui procuraient, et l'impression étrange qu'il avait de se trouver au centre d'une carte postale – et il en souriait.

« C'est donc cela la Côte Fleurie ; pas si fleurie que cela d'ailleurs, mais il est vrai que la saison ne se prête guère aux pommiers en fleur. Tu sais que c'est la première fois que je mets les pieds ici ? »

Et après un silence : « Je ne me souviens pas de ma mère m'emmenant hors de Paris enfant. Le plus loin que je sois allé, c'est au parc des Buttes-Chaumont, ou peut-être au parc de la Villette, sur le site des anciens abattoirs. Et encore : trop périphérique. Les parcs, c'est la seule chose que j'ai vue de la nature avant l'âge de douze ou treize ans. Comme si ma mère avait besoin de rester au milieu de la ville, de sa minéralité, des hauts murs de ses immeubles et de la foule anonyme qui s'y presse pour se sentir protégée. Ma mère a toujours eu besoin de protection. La mort de mon père sans doute, et des souvenirs d'enfance dont elle m'a parfois parlé, un sentiment de solitude, de fragilité, et aussi la peur qu'il arrive quelque chose à son unique fils chéri ! »

Pierre n'avait pas répliqué. Il s'était contenté de jeter un regard bienveillant sur son camarade, tout en comprenant que ce n'était pas à lui qu'il pensait mais à ses conversations avec Esther.

Bientôt tous deux arriveraient chez les parents de Pierre, en contrebas, derrière un ultime bouquet d'arbres entre deux champs cultivés, dans le village de Villerville. Une voie à quelques dizaines de mètres du rivage, parallèle à une plage qui ne se découvrait qu'à marée basse, en contrebas. Derrière la rue des Bains, quelque part entre l'allée du Jardin-Madame et la rue des Poilus. Un jardin herbeux descendant en pente douce vers la

mer, qu'interrompait seulement celui de la propriété voisine, avec en son milieu un kiosque en métal pour les soirées les plus chaudes, et partout de nombreux arbres fruitiers, quelques rosiers épars, et du côté de la rue une haie, haute et droite, destinée à cacher une longère en torchis blanc strié de poutres de bois clair, fines et verticales, un vieux colombage, de plain-pied et très en longueur, avec deux seules lucarnes de toit mais, en dessous, de larges fenêtres à petits carreaux qui ouvraient sur le jardin. Pour partie recouverte de végétation à la belle saison, elle tranchait avec les maisons du voisinage, anciennes maisons de pêcheurs en briques ou recouvertes d'un mauvais crépi, étroites, collées les unes aux autres, sans espace et dénuées de charme.

Dès leur arrivée, la mère de Pierre avait tenu à montrer sa chambre à Gabriel. Peut-être y voyait-elle une marque, chaleureuse et nécessaire, de bienvenue. « Nous sommes heureux de vous accueillir... Sentez-vous ici comme chez vous. »

En la regardant, Pierre ne put s'empêcher de comparer sa mère à Esther. Mince, élégante et droite, elle semblait en permanence sur la retenue. Une raideur bourgeoise, le produit d'une éducation, celle d'une adolescente de l'immédiat après-guerre ; le souci de tenir son rang malgré la persistance des privations ; continuer à subir, mais ne rien céder, et se taire, surtout ne pas trahir ses émotions. Une certaine idée de la dignité. Idée démodée peut-être et qui n'aurait bientôt plus cours. Pierre réalisait à cet instant que sa mère était incapable du moindre délassement. S'était-elle jamais abandonnée, et quelle idée pouvait-elle avoir du plaisir, celui qu'on donne et celui qu'on reçoit ? Françoise Giltay était une femme de devoir, qui avait appris de ses parents à se mettre au service des autres ; de son mari d'abord, de son fils ensuite.

« Nous déjeunons dans un quart d'heure », avait-elle précisé au moment de quitter la chambre. Cette annonce produisait chaque fois le même effet sur Pierre. Il y discernait l'expression rassurante et convenue d'un rituel qui le renvoyait à son milieu. Mais il devait être le seul. Gabriel avait souri. Heureux de ne pas être considéré tout à fait comme un étranger, il s'était mis à ranger un peu plus vite ses affaires sur l'étagère, laissée vide à son attention, d'une vieille bonnetière normande dont le bois s'harmonisait avec celui de la tête de lit, le battant d'une ancienne porte d'armoire scellée le long du mur, et aussi avec les deux

tables de nuit qui l'entouraient. Les seuls meubles de cette chambre, outre un petit bureau rustique que Pierre imaginait destiné à une correspondance qui ne se pratiquait plus guère. Pour sa mère, le rappel d'un souvenir d'enfance peut-être, celui d'une aïeule écrivant sur un coin de table et chaque jour de longues lettres destinées à détailler le cours d'une vie quotidienne de femme au foyer, répétitive et sans attrait. Malgré les heures passées chez les antiquaires de la région, Pierre voyait dans ces arrangements la discrète volonté de laisser penser aux hôtes de passage que la maison était celle d'une famille qui l'aurait occupée depuis plusieurs générations. « Faut-il, pour nous rassurer et nous donner une contenance, avoir le souci de nous enraciner quelque part, ou de nous en donner l'illusion ? »

Ce premier déjeuner passé ensemble, à la table familiale, avait débuté par quelque chose qui ressemblait à un interrogatoire paternel sur le sens que Pierre et Gabriel donnaient à leurs études. Le premier était comme beaucoup de jeunes gens qui « font leur droit » par défaut, sans savoir à quoi ils s'engagent mais finissent par prendre goût à cette rhétorique particulière faite d'un mélange de logique et d'intuition – et aussi d'un goût revendiqué pour une rigueur dont les juristes se prétendent parfois les seuls détenteurs. Gabriel avait plutôt parlé de justice, de sa mère qui lui en avait transmis l'idéal, et de ses interrogations quand il avait constaté que le droit pouvait le trahir en n'étant plus qu'un instrument susceptible de servir plusieurs maîtres, et parfois les pires. N'avait-il pas lu quelque chose sur le droit antisémite de Vichy, n'en avait-il pas été choqué, et n'avait-il pas aussi assisté à un débat, de ceux qui étaient encore confidentiels au cours des années quatre-vingt, sur la nature des règles produites en Allemagne durant le Troisième Reich : étaient-elles du droit ou la simple expression de la force ? Il avait aussi mentionné la gêne des magistrats allemands quand il leur avait fallu juger leurs pairs après la guerre, mais assez tard, au cours des années soixante. Pouvait-on condamner des individus qui, pour leurs avocats, s'étaient bornés à appliquer le droit en vigueur, mais sans en partager l'idéologie mortifère, du moins n'en avait-on pas la preuve, et pour ce motif trivial qu'ils ne voulaient pas perdre leur emploi et ruiner leurs familles ? « Existe-t-il un droit qui puisse ne pas se confondre avec la justice ? », avait demandé Gabriel.

À l'énoncé de cette question que lui posait un tout jeune homme, Louis Giltay avait souri. Pierre et Gabriel n'avaient jamais oublié ce sourire à la fois las et indulgent de celui qui a compris de longue date ce que les autres peinent à exprimer. Ils n'avaient jamais oublié ce qu'il leur avait dit ensuite, sans se départir de sa raideur habituelle, en se remémorant ce que lui avait raconté son propre père, de nombreuses années auparavant, peut-être au cours de ce voyage que tous deux avaient effectué en 1949, une longue traversée de l'Allemagne, alors que lui-même était adolescent. L'histoire de ce juge français à Nuremberg. Au début du célèbre procès, dans le secret d'une salle de délibéré, sa protestation véhémement, argumentée, auprès de ses pairs, quand il s'était agi de poursuivre les accusés pour crime contre l'Humanité, au motif que celui-ci ne pouvait leur être opposé puisque le droit ne le prévoyait pas au moment des faits – le principe de légalité dans le jargon des juristes. Un principe que ce juge disait fondamental et qui ne pouvait souffrir aucune exception, en aucun cas. Et quelques mois après, au cours du délibéré, son refus de voter la condamnation à mort d'un des accusés, l'ancien gouverneur général de la Pologne occupée, parce que tous deux, professeurs de droit réputés, s'étaient côtoyés avant la guerre.

Avec les années, Gabriel et Pierre avaient certes mieux compris le sens d'un propos auquel ils ne s'attendaient pas, surtout de la part d'un homme qui ne se livrait guère et dont même Pierre savait peu de chose, ni des affaires qu'il se bornait à mentionner au cours de leurs déjeuners à la brasserie Zeyer, ni de ses rapports avec son propre père – un homme d'un autre siècle que Pierre n'avait pas connu. Mais à l'époque, qu'avaient-ils pu en saisir ? Son père avait-il voulu leur montrer que l'abstraction des principes juridiques ne tient plus quand on les oppose à l'horreur ? Que fallait-il aussi déduire du refus, radical et sans compromis, d'un homme d'en condamner un autre au motif qu'appartenant à un même milieu, il l'avait jadis connu et apprécié ? Louis Giltay voulait peut-être les mettre en garde, leur faire toucher du doigt que le droit, nourri de nos affects, devait se manier avec précaution. En somme, qu'il n'était pas un instrument fiable et que tout juriste devait demeurer sur ses gardes. Et peut-être aussi que parler de droit ne se faisait pas impunément, qu'en enseigner froidement la technique et les théories était un leurre qui ne devait ni les séduire ni les abuser.

Gabriel et Pierre se souvenaient du silence pesant qui avait suivi le propos de Louis Giltay, mais aussi des excuses qu'il leur avait adressées pour le rompre. « Cette traversée de l'Allemagne avec mon père et ce qu'elle m'inspire aujourd'hui constituent des vieilleries qui ne vous concernent pas, ni aucun des jeunes gens de votre génération. Elles ont certes écrasé la mienne, mais vous ne devez plus vous en soucier. Ce fut une période trop exceptionnelle pour que vous puissiez même en tirer un enseignement. Nous vivons heureusement en paix depuis près de quarante ans et c'est la seule chose qui importe. Mieux vaudrait donc que vous profitiez de votre après-midi, ou ce qu'il en reste, puisque le temps a l'air de se lever. Pierre, est-ce que tu as montré la plage de Villerville à Gabriel – vous permettez que je vous appelle Gabriel ? »

*

Durant les mois qui suivirent, Gabriel prit ses habitudes à Villerville, au moins jusqu'aux examens de fin d'année. Chaque fois, le rituel était le même. Prenant le train à la gare Saint-Lazare, il longeait les boucles de la Seine durant deux heures et demie d'un voyage durant lequel, inattentif au paysage, il travaillait. Pierre venait le chercher à son arrivée dans une Peugeot 204 sans âge et au confort incertain, que ses parents avaient fini par lui offrir afin qu'il n'emprunte plus celle de son père pour un oui pour un non. Rejoignant à son bord les hauteurs de Trouville, les deux jeunes gens jetaient silencieux un regard vers sa plage, l'étendue immense de la mer, au loin le port du Havre, ses entrepôts, ses cuves et les deux hautes cheminées bicolores qui surplombaient toutes les autres. « Le Havre, cité de René Coty ! », s'exclama Gabriel dans un éclat de rire, comme si la seule évocation de ce nom suffisait à dévaluer la ville. Pierre avait beau jeu de lui parler d'Auguste Perret, de son architecture avant-gardiste, de la manière qu'il avait eue de reconstruire la ville après la guerre, Gabriel l'arrêtait tout de suite : « Perret ? Tu veux me parler du maître autoproclamé du béton armé, de la banalité architecturale érigée en dogme, et de son élection glorieuse à l'Académie des Beaux-Arts en 1943 ? Pierre, nous n'avons décidément pas les mêmes valeurs ! » Et chaque semaine, la discussion reprenait, sur un même ton, celui d'une complicité naissante dont émergeait néanmoins une discrète rivalité entre

deux hommes jeunes qui cherchaient à exister en se comparant l'un à l'autre.

Le reste du trajet vers Villerville n'était plus qu'une descente en pente douce. Quelques kilomètres à peine, et la donne changeait : plus de modernité, l'ancien village de pêcheurs et son côté hors du temps. Quelque chose qui ressemblait à l'oubli. Gabriel et Pierre reprenaient leurs habitudes. La longère, le jardin vers la mer, la chambre, le déjeuner familial. En début d'après-midi, les parents de Pierre les chassaient souvent de la maison. Ils usaient toujours des mêmes motifs : « Ne restez pas enfermés, prenez l'air, allez donc faire une promenade ! Depuis le temps, vous devriez savoir que la nuit tombe vite en cette saison. » Alors Gabriel et Pierre, qui n'étaient pourtant plus des enfants auxquels on donne des ordres, prenaient le chemin de la plage. Ils choisissaient le plus souvent de passer par l'intérieur du village. Des maisons secondaires pour la plupart, dont les volets demeuraient clos une partie de l'hiver. Le silence. À intervalles irréguliers, la pluie et le vent. Un passant parfois qui se rendait d'un endroit à un autre, sans un regard pour eux au moment de les croiser. À l'intersection d'une rue, les seules lumières d'un café-restaurant. Le bruit sourd, régulier, lancinant, des vagues qui frappaient la digue à marée haute. Enfin la plage, là-bas du côté des falaises des Roches Noires, à l'endroit où il n'y avait plus une seule maison, simplement l'horizon.

Était-ce là qu'ils la virent pour la première fois ? Était-ce un jour de pluie ou durant un moment d'accalmie quand le soleil perce à travers la brume, à l'instant où le ciel et la mer se mêlent dans des nuances de gris, où plus rien n'est visible, seulement des ombres ?

Elle n'était pas une ombre. Elle était là, devant eux, à quelques mètres, seule, pensive, regardant vers le large. Quand elle les aperçut, elle se tourna dans leur direction. Furent-ils frappés à cet instant par un identique coup de foudre ? Ils ne le surent jamais, car ils ne se l'avouèrent jamais. Néanmoins, tous deux interrompirent soudainement leur conversation et restèrent là, en face d'elle, silencieux, immobiles. Ils se bornaient à la scruter du regard. Elle n'était ni plus grande ni plus belle qu'une autre. Une allure peut-être, une façon de se tenir, ferme et sensuelle. Un regard, un sourire, les traits d'un visage – avec ses yeux en amande et ses pommettes hautes. Et un corps qu'ils se bornaient à

esquisser sous sa parka bleue. Oui, c'était bien une parka bleue. Un mot dont elle leur apprendrait bientôt l'origine russe.

Elle les regarda à son tour avec plus d'attention, et d'un air amusé. « À vous voir tous les deux, avec vos airs un peu bizarres, j'ai l'impression de me trouver en face de Jules et Jim », furent ses premiers mots prononcés dans un éclat de rire. Mais Gabriel et Pierre ne réagirent pas. « Ne me dites pas que vous ne connaissez pas le film de Truffaut ? Moi qui croyais qu'en France tout le monde connaissait le film de Truffaut, tous les films de Truffaut ! » Première rencontre, première exclamation, la sienne, inattendue, provocatrice. Et si Pierre ne bougeait toujours pas, après quelques secondes, Gabriel, semblant enfin reprendre vie, esquissa une réplique : « Si nous sommes Jules et Jim, ne seriez-vous pas Catherine ?

— Non, je ne m'appelle pas Catherine, pas plus que je ne suis Jeanne Moreau. Je me nomme Svetlana, mais je vous autorise à m'appeler par mon diminutif : Sveta. L'usage des petits noms est courant dans mon pays, en Union soviétique. Mais je suis sûre qu'en bons Français qui n'entendent rien aux accents, vous ne saurez pas prononcer mon prénom ! Il faut dire Svietaa, comme s'il y avait un i entre le v et le e, et aussi un a allongé à la fin. J'espère que vous vous en souviendrez ! »

Une jeune femme russe, seule et souriante, sur la plage de Villerville ? En pleine guerre froide, personne de son pays ne franchissait le rideau de fer ! Les plus âgés s'en souviennent : c'est seulement après la chute du mur de Berlin que l'habitude se prit de croiser des ressortissants des pays de l'Est, et les premières années par groupes compacts de touristes ébahis, aux tenues démodées et ternes, qui descendaient de cars sans âge et polluants pour contempler Paris, vers l'esplanade des Invalides ou du côté de la place de la Concorde. Mais à l'époque, que faisait cette jeune femme près d'un ancien village de pêcheurs, abandonné et triste au milieu de l'hiver ? « Je suis avec mes parents ; nous sommes de passage, *en transit*, si vous préférez. »

Quelques premiers pas esquissés ensemble sur la plage, quelques mots échangés devant une mer étale et grise. Et eux trois dans le froid. À nouveau le silence, aucun individu nulle part, peut-être au loin l'esquisse d'un navire, immobile, dans l'attente de son entrée dans le port du Havre. Et parfois le son sourd d'une corne de brume. Au lieu de rester sur cette

plage, et s'il fallait parler cinéma, ne voulait-elle pas plutôt aller se réchauffer quelque part, ailleurs que dans ce lieu, « boire une tasse de thé par exemple » ?

Pierre était allé chercher sa vieille guimbarde. Sveta était assise à sa droite, Gabriel placé entre eux deux, à l'arrière mais le corps penché vers l'avant et qui les scrutait alternativement l'un et l'autre en leur parlant. Ils longeaient la côte ; elle regardait la mer. Et toujours si peu de passants dans les rues, si peu de voitures aussi. Trouville-sur-Mer, Villers-sur-Mer, Houlgate par la route de la Corniche, Dives-sur-Mer, industrielle et communiste (la seule sur le bord de mer), et enfin Cabourg, « Cabourg 109 » ainsi qu'on la dénommait en souriant à l'époque. Cabourg sang neuf : un slogan imaginé par son maire, le directeur de l'Olympia, pour tenter de donner un souffle nouveau à cette invention du Second Empire désormais plus familiale que mondaine. En cette saison, Pierre n'avait eu aucun mal à trouver une place pour se garer, sur l'esplanade faisant face au Grand Hôtel, au milieu de ce que les initiés dénomment encore l'éventail. « Messieurs, vous ne me surprenez pas, car je sais fort bien où vous m'emmenez... Apprenez qu'à quinze ans j'ai dû lire Proust en français – une exigence de mon père ! », avait lâché Sveta dans un nouvel éclat de rire.

Avant de franchir la lourde porte à tambour, réagissant à son exclamation, Pierre avait tenu à évoquer le souvenir de cette très vieille dame habillée d'une modeste robe noire qu'il avait croisée durant son enfance alors qu'il jouait dans ce qui était encore un vaste domaine horticole, au milieu de la ville voisine. Une vieille dame prénommée Blanche dont ses parents lui avaient dit, sur le ton de la confidence, « qu'elle avait jadis connu Proust... » Il l'avait regardée et n'avait retenu d'elle qu'un prénom démodé et une frêle silhouette aux traits ridés. À l'époque, que pouvait lui évoquer le nom de Proust ? Il avait néanmoins conservé de cette rencontre un étrange souvenir, celui d'un enfant ayant reçu des adultes un don : un accès privilégié, par effraction et durant quelques instants, à la grâce d'un monde révolu. « Quand Proust séjournait à Cabourg, il demandait à Blanche de livrer à ses relations des fleurs, toujours coupées et qui variaient selon son humeur : œillets de serre, hydrangeas, roses, glaïeuls et autres – ce qui était une manière pour lui de signaler son arrivée et de leur envoyer un message discret de sympathie. » Le comble du raffinement et de la délicatesse pour le très

jeune Pierre : quelque chose qui avait incarné à ses yeux d'enfant la douceur du monde. Mais aujourd'hui, ces mots ne recevaient plus aucun écho. Nulle trace de cabriolet victoria en attente devant l'hôtel, aucun groom pour accueillir les voyageurs, nulle effervescence dans le hall, plus aucunes allées et venues de jeunes filles en robe à crinoline, mais deux membres d'un personnel anonyme derrière un comptoir d'accueil et, sur la gauche, près d'un vaste bar en demi-cercle dont elle semblait avoir la charge, une jeune femme qui ne portait guère d'attention aux clients, peu nombreux, assis sur des fauteuils en velours cramoisi posés là, en désordre, devant quelques tables basses. Le temps avait passé et les lieux n'évoquaient plus rien, malgré les efforts faits pour fixer le souvenir de l'écrivain. Le nom d'une suite ou d'un salon, un foulard à son effigie, une carte où l'on pouvait commander un thé « et ses trois petites madeleines ». Le temps ne s'était pas même figé ; il avait disparu, comme englouti.

Que pouvait en penser Sveta ? « Vous êtes peut-être blasés, mais moi je ne le suis pas. Tant de luxe et de beauté, je n'y ai jamais été habituée », leur dit-elle. Pierre comprit qu'il ne lui servait à rien de vouloir chercher dans les éléments du décor des traces du passé. Les lui indiquer ne produirait aucun effet. Dans ces lieux et ces fauteuils où ils s'étaient assis, sur le point de passer une commande, l'un et l'autre ne voyaient pas la même chose. À Pierre, le souvenir nostalgique d'un passé révolu et la conscience d'y avoir eu accès, d'en avoir été imprégné au point peut-être d'en demeurer le dépositaire ; à Sveta, la beauté du lieu, son confort tout matériel, et aussi la jouissance d'être servie...

« Mon père avait beau être professeur d'université – professeur de linguistique, avait-elle précisé –, nous habitons dans les faubourgs de Moscou, un appartement collectif. Vous ne savez pas ce qu'est un appartement collectif : la cuisine partagée, la nécessité d'attendre chaque matin son tour à la salle de bains, moche la salle de bains et où l'on ne retrouve jamais ses affaires si on ne les planque pas, la promiscuité, les privations, une vie entière sous le regard des autres. »

Rompant avec le ton de légèreté qui avait été le leur sur la plage, et peut-être entraînée par les confidences enfantines de Pierre, Sveta s'était lancée dans un long monologue. Bien qu'elle parlât presque pour elle-même, les deux jeunes hommes en retinrent la neige et le froid, mais

aussi la chaleur extrême, étouffante, dans certains lieux : métro, immeubles officiels, logements exigus ; les vêtements aussi, l'accumulation de vêtements de mauvaise qualité posés les uns sur les autres pour espérer gagner un peu de réconfort ; et encore l'alcool, beaucoup d'alcool, à plusieurs, et plusieurs fois dans la journée, pour tenter de se réchauffer, la gorge, le ventre, le corps en son entier. Sans jamais y parvenir vraiment.

Mais ce qui les marqua le plus dans ce que leur dit Sveta fut la violence. Celle que se prodiguent des êtres qui, sans cesse, sans répit, doivent rester sur le qui-vive – une question de survie. « Qui me dénoncera ? », leur fit-elle comprendre. Ma fille, mon fils, mon neveu, ma grand-mère, un ami de passage, un voisin de palier, cette vieille femme postée à l'entrée de l'immeuble, sur son tabouret, au bas de l'escalier, devant cet ascenseur qui ne fonctionne jamais, « une *baba* qui n'a rien d'autre à foutre de ses journées que nous surveiller » ? Je peux être trahie à tout moment. Et qui sait ce que je deviendrai si je suis trahie – les camps peut-être, ceux dont vous avez entendu parler, ici en Occident, de ce côté du rideau de fer, vous avez lu nos dissidents, Soljenitsyne vous dit quelque chose ? Ne pas dévier de la ligne, surtout n'en pas dévier. Mais la ligne, quelle est-elle exactement ? Elle change, la ligne ! On ne la connaît pas. Et puis aussi les Pionniers, après avoir été comme tous les autres une enfant d'Octobre et avant d'intégrer les Komsomols, « l'organisation de la jeunesse communiste du parti communiste de l'Union soviétique », une vie de jeune adolescente chez les Pionniers, toutes les vacances, toutes les saisons passées chez les Pionniers. Ne jamais être seule, vous m'entendez ? L'individu n'existe que par le biais du groupe. Sus à l'individualisme bourgeois ! Une institution, les Pionniers, et depuis 1922, propre à faire de vous de bons camarades, de ceux qui n'auront plus peur d'être trahis puisque leur cerveau aura été vidé, dès le plus jeune âge – récuré bien à fond ! Mais des cerveaux qui, eux, seront prêts à trahir, ah ça oui, avec leurs têtes d'anges et leurs foulards rouges bien noués autour du cou, un nœud à vous étrangler, père et mère, frères et sœurs, cousins cousines, tous les membres de la famille, sans exception ! « Vous n'avez jamais entendu parler du jeune Pavlik Morozov et de sa glorieuse biographie connue de tous les enfants russes ? Son père et un oncle qu'il avait dénoncés pour ne pas avoir donné leur terre au peuple, deux égoïstes koulaks fusillés par

les bolcheviques, mais que leurs proches avaient cru venger en assassinant la future icône de treize ans ! »

Sveta s'interrompit un instant. « Nous sommes très loin de votre vieille dame en robe noire choissant, pour le seul bonheur d'un écrivain, les plus délicates parmi les fleurs de son jardin. » Et à nouveau souriante, avec quelque chose dans le regard qui oscillait entre amusement et pitié : « Il y a un tel décalage entre nous, Pierre. »

Pierre, Gabriel et Sveta étaient redevenus silencieux, tous trois calés dans leurs fauteuils de velours. La jeune femme du bar, qui semblait enfin les avoir vus, se dirigeait vers eux. « Madame, messieurs, que vous ferait-il plaisir ? » Cette question, la manière de la poser, l'attitude générale de cette presque adolescente à laquelle on avait laborieusement appris à se mettre à la disposition de la clientèle, sa volonté naïve et touchante de bien faire, et encore une certaine rugosité des gestes mal accordée à la sensualité d'un corps que tentait de refouler un succédané d'uniforme formé d'une robe, droite et noire, avec sa collerette blanche, et ses collants assortis, tout cela fit sourire Sveta. « Vous n'imaginez pas ce que peut avoir d'exotique un tel comportement, leur dit-elle à mi-voix. Dans mon pays, rien de ces gestes ni de ces mots n'existe plus : les soviets n'ont eu aucun mal à faire croire à un peuple de paysans mal dégrossis que le service des autres n'était que la reprise de leur ancienne servitude. Dans mon pays, on finira par vous donner ce que vous demandez, surtout si vous faites bien comprendre que vous êtes le plus fort, mais en vous faisant la gueule ! »

Pierre regardait Sveta et s'amusait de la manière dont elle s'exprimait : maîtrisant à la perfection la langue française, elle avait l'air de jouer à entrecouper ses phrases d'expressions familières. « Mademoiselle, je ne sais ce que prendront mes deux amis, mais pour ma part ce sera un thé – noir le thé – et ses trois petites madeleines, celles de nos souvenirs d'enfance ! » Sveta avait donné à cet ordre, sans qu'il soit possible à la serveuse de le lui reprocher, un phrasé et une légère condescendance dans le ton propres à lui conférer un air de bourgeoise habituée au lieu, en même temps qu'elle lui infligeait une discrète leçon d'histoire littéraire. À nouveau, Pierre s'en amusa tout en s'étonnant de la subtile cruauté de Sveta à l'égard de cette jeune femme. Sveta parut s'en apercevoir, imagina qu'il n'était pas dupe de son jeu, et plus tout à fait sous son

charme. Peut-être avait-il aussi compris qu'elle était moins innocente qu'elle leur en avait donné l'air au premier regard. Aurait-il été si prompt à la percer à jour en discernant chez elle, sur un détail, un regard, les dernières phrases qu'elle avait prononcées, la secrète volonté de manipuler les êtres ? « Ne m'en veuillez pas », lui glissa-t-elle dans un souffle pour que Gabriel n'entendît rien, mais en insistant sur les mots : *« Je suis une survivante, il faut bien que je me venge. »*

Ce moment de trouble passé, la discussion reprit son cours de manière plus apaisée : il fut à nouveau question de Proust, de la vie en Union soviétique, et sur les questions nombreuses des deux jeunes hommes, encore étonnés de leur rencontre si surprenante dans la France des années quatre-vingt qu'elle leur donnait des airs d'aventuriers ou de conspirateurs, du regard porté par Sveta sur sa nouvelle vie et ses incertitudes. Sveta ne savait pas encore de quoi l'avenir serait fait. Quelques jours, peut-être quelques semaines, et elle serait ailleurs, loin de la plage où ils l'avaient trouvée, sur un autre continent.

Son père avait bien tenté de trouver un emploi dans un établissement d'enseignement supérieur, ici, en France, mais ses collègues, ceux qu'il avait souvent croisés dans des colloques au cours des années passées, malgré leurs efforts et l'admiration qu'ils lui portaient, n'avaient rien pu faire : un Russe parlant de linguistique et de littérature française n'intéressait personne dans les ministères, surtout un dissident, moins connu que les autres peut-être, moins turbulent, mais un dissident tout de même, et qui gênait encore. Alors son père avait offert ses services, à quelques centaines de kilomètres au sud-est de Montréal, à une modeste université francophone qui avait bien voulu de lui, de son fort accent, de ses excès et de son enthousiasme. Non loin du Maine, et de la forêt d'exil de Soljenitsyne, le vieil ami dont il évoquait parfois le nom. C'était là-bas que Sveta voulait vivre, puisque ses parents l'y emmenaient. « Oui, vous m'entendez bien : vivre », dit-elle à plusieurs reprises, redevenue triste et pensive. « Une vie nouvelle, enracinée, immobile, sans plus avoir de comptes à rendre, et sans plus jamais avoir peur. »

Évidemment, ses interlocuteurs ne pouvaient la comprendre. Elle les observait alors qu'eux-mêmes la scrutaient du regard, attentifs à chacune de ses phrases. Deux étudiants français à l'air si paisible, pensait-elle, comme il doit en exister tant d'autres – et de quel intérêt ? Que

pouvaient-ils percevoir de son souhait de s'enfoncer au plus profond de cette forêt d'exil ? « Plus de violence, vous m'entendez, de la violence je n'en veux plus, plus jamais ! »

Les rires de Sveta, et ses provocations, et maintenant ses larmes, et le regard qu'elle leur adressait, comme si elle voulait se raccrocher à eux : en la voyant, les deux hommes de vingt ans à peine, et qui ne savaient pas grand-chose, imaginaient avoir devant eux l'incarnation, non du désespoir, mais de quelque chose de plus diffus, et qui ressemblait à une expression de ce que les livres qu'ils avaient lus appellent communément « l'âme russe ».

Le silence se fit et les trois jeunes gens décidèrent d'aller à nouveau marcher sur la plage, celle de Cabourg. Laissant derrière eux le Grand Hôtel, au bas de la longue digue venteuse, à marée basse, ils virent leurs pieds nus marquer un sable mouillé qu'émaillaient de longs filaments d'algues vertes et brunes, des coquilles de couteaux broyées et quelques flaques d'eau où nul enfant en cette saison ne songeait à venir jouer. Eux seuls à nouveau, face à la mer, jouissant du calme des esprits retrouvé grâce à la mer, toujours étale et grise, et n'était le bruit des vagues claquant sur le rivage, presque silencieuse.

« L'horizon s'obscurcit, il est temps de rentrer. Pierre, nous sommes en voiture : évitons les reproches de tes parents qui vont s'inquiéter ! »

*

Gabriel et Pierre se souvenaient qu'à la nuit naissante, tous trois étaient rentrés sans plus pouvoir prononcer un mot, leur voiture lancée à trop vive allure sur des routes qui longeaient parfois une mer devenue invisible et parfois s'enfonçaient au creux d'un vallon, sous un ciel noir, sans jamais le moindre rai de lumière sauf, à certains carrefours, éclairant un hameau, celui d'un simple réverbère. Arrivés à Villerville, Sveta avait demandé à Pierre de la déposer devant le porche de l'église. Sortie de la voiture, elle les avait fixés l'un et l'autre du regard. Ils auraient aimé qu'elle les embrassât ; elle s'en tint à un sourire. « Vous ne pensez pas que ce fut une belle après-midi ? » Et puis, après un silence, peut-être une hésitation de sa part : « Nous ne sommes pas encore partis et j'aimerais vous présenter mes parents. Retrouvons-nous samedi prochain, en fin de

journée, sur cette même plage, celle où nous nous sommes rencontrés, du côté des falaises des Roches Noires. » Sans même attendre leur réponse, elle s'était éloignée. Avait-elle pris la rue de Banville ? Peut-être. Ils ne la voyaient déjà plus.

Durant la semaine qui suivit, quand il arrivait à Gabriel et Pierre de croiser leurs amis, ils s'arrangeaient pour faire porter la discussion sur un sujet qui les rapprochait de la Russie. L'actualité les servait, entre la mort de Iouri Andropov et l'accession au pouvoir de Konstantin Tchernenko. Rien n'avait l'air de bouger en Union soviétique. Un régime momifié, violent, et qui n'autorisait aucune contestation. Un rapport inégal avec une Europe occidentale qui voulait vivre en paix en oubliant le souvenir même de la guerre. Songeant à Sveta, ce n'était pas à elle qu'ils pensaient, ce n'était pas à son allure et à ses emballements soudains, ce n'était pas même à l'envie qu'ils pouvaient avoir de la retrouver, c'était à ce qu'elle représentait d'un pays, à ce qu'elle leur avait dit de la Russie.

Tous deux prenaient conscience des horizons nouveaux et vierges que cette jeune femme leur avait ouverts. Avec elle, ils avaient soudain pris conscience de la tragédie du monde qu'elle incarnait, avec ses pommettes hautes, ses sourires et ses larmes, mieux que leurs parents, mieux que le souvenir des camps qui avait façonné la vie d'Esther, mieux que toutes les traversées de l'Allemagne de l'après-guerre, mieux que l'évocation de toutes les morts vaines de l'Algérie française.

Une rencontre, et le monde n'avait plus rien d'abstrait ; il acquérait comme une texture physique – et brûlante. Ce sentiment de flottement qui caractérise peut-être la jeunesse, cette impression que la vie extérieure ne se perçoit qu'à travers un voile, ou un filtre, façonné par le regard des autres et souvent d'une autre génération, étaient en train de se fissurer, sous leurs yeux, sans qu'ils puissent rien y faire. Tous deux le ressentaient en leur for intérieur : peut-être étaient-ils en train de devenir adultes en acquérant une conscience immédiate, et tragique, du monde et de son incarnation.

Commençant à vivre une transformation d'eux-mêmes dont ils n'avaient qu'une sensation confuse, tout à la pensée de Sveta, voulant s'affranchir d'une vie d'étudiants qu'ils percevaient soudain dans sa fadeur, et aussi sa part d'artifice, ils ne purent attendre la fin de la semaine pour céder à leur rituel : Pierre sur le quai de la gare dans

l'attente de Gabriel. Dès le vendredi après-midi, devant les départs de fin de semaine, ils prirent ensemble la direction de Villerville avant de la retrouver le lendemain, sur la plage. Une même scène qui se répétait, cette fois sous un soleil prématuré de printemps.

Quarante ans après, ils se souvenaient avoir rejoint une vieille maison de pêcheurs en briques noircies où Sveta les avait menés quelque part dans Villerville. Un édifice décrépi. Au rez-de-chaussée, une pièce unique avec une table et sa toile cirée, quelques chaises autour, un seul fauteuil, un coin-cuisine dominé par un évier en céramique. Et sur le côté, un étroit escalier en colimaçon qui menait à l'étage. Aucune place perdue. Seule concession faite à la modernité, celle des années cinquante : la porte d'entrée en verre dépoli, de couleur jaune, avec son entourage de bois verni. Contraste immédiat avec la longue et lumineuse longère où, semaine après semaine, ils se retrouvaient chez les parents de Pierre. L'expérience matérielle de la différence entre les classes sociales. Mais bien sûr, aucun pêcheur n'occupait plus l'espace depuis longtemps. Il paraissait désormais servir de lieu de passage pour réfugiés – ou dissidents.

« Appelez-moi Anton » furent les premiers mots du père de Sveta qui, d'un geste de la main, leur fit signe de s'asseoir autour de la table de cette pièce unique où il les accueillait. À côté de livres, en éditions de poche usagées, et aussi de journaux divers, en français en russe en anglais, qui avaient été poussés sur ses bords, il y avait, posés devant lui, cinq verres aux corps étroits et allongés, une bouteille de vodka et, préparés à l'avance, des morceaux de harengs et des rondelles d'oignon rouge. « Vous connaissez la tradition, messieurs : d'abord ne jamais boire seul, ensuite avaler une gorgée de vodka entre chaque bouchée de l'entrée. » Sveta et sa mère ne disaient rien et, s'amusant peut-être du piège tendu par Anton, regardaient les deux jeunes hommes qui n'osaient pas protester.

Après une heure à ce régime, Anton était affalé dans l'unique fauteuil, un verre tenant en équilibre dans le creux de sa main, la bouteille de vodka vide à ses pieds, les deux femmes côte à côte sur le bord de leur chaise, penchées en avant, coudes sur la table, tâchant de garder le sourire, Gabriel et Pierre par terre, adossés au mur, sur deux coussins, les yeux dans le vague. Ils n'en étaient plus à leur premier fou rire ou à leur

premier effroi. Anton avait abordé tous les sujets, passant de l'un à l'autre, au gré de son absorption d'alcool : après le souvenir des pogroms de son enfance, qu'il avait évoqué d'emblée pour marquer les esprits et éviter toute ambiguïté sur ses origines familiales, sa jeunesse soviétique, le ridicule achevé des dirigeants, leurs simagrées des jours de fête, la servitude volontaire de ses collègues, la solidarité entre petites gens, la meilleure manière de tricher avec le régime, la folie bureaucratique dans un pays qui ressemblait à une immense prison, mais aussi les années de relative liberté passées à l'Université de Moscou à étudier la linguistique. Anton imaginait créer une langue universelle, qui serait bien meilleure que les autres et les unirait toutes – et avec elle tous les êtres humains. Il avait commencé à leur vanter les avantages de la linguistique formelle, et les espoirs de paix qu'elle charriait avec elle, mais sur un regard de sa femme, il s'était tu. « Tu vois bien qu'à défaut d'avoir soif, nos invités ont faim. Nous aurons le temps de parler de linguistique plus tard. »

Avaient-ils plus tard parlé de linguistique ? Peut-être, mais Gabriel et Pierre avaient d'abord dû subir un interrogatoire de la part d'Anton. Quelles étaient leurs origines familiales ? Où avaient-ils vécu durant leur enfance et leur adolescence ? Pourquoi avaient-ils choisi d'étudier le droit plutôt que la linguistique ? À quoi ressemblait le boulevard de Clichy ? Esther était bien un prénom juif ? Quelle était la maison de couture pour laquelle avait travaillé la mère de Pierre ? Pourquoi une maison de couture ? Que venaient faire aujourd'hui ses parents à Villerville ? Que pensaient-ils du capitalisme ? « Pas vos parents, vous deux bien sûr. » Et des dirigeants communistes ? « Vous ai-je dit que ma compréhension du français me permet désormais de rire aux propos tenus à la télévision par ce politicien, comment s'appelle-t-il déjà ? Ah oui, c'est cela : Georges Marchais ! » Enfin, rire, peut-être pas. Soudain le ton d'Anton avait changé. Leur avait-il aussi raconté les raisons pour lesquelles il avait dû fuir son pays, « la grande Union soviétique, l'éternelle Russie », avec sa femme et sa fille, après des mois de harcèlement ? « Pour quelques mots, pour le bien que j'ai dit publiquement de trois dissidents : Andreï Sakharov, Andreï Siniavski et Iouli Daniel. Voici mon crime ! Des mots, rien que des mots ! La linguistique, mes amis, toujours la linguistique », avait-il fini par lancer, grandiloquent et goguenard, avant de s'effondrer.

Sa femme avait souri devant tant de modestie affichée. Elle savait que leur fuite n'était pas due à la seule évocation de trois noms, mais elle avait décidé de ne pas le contredire et s'était bornée à reprendre la conversation, d'une voix plus douce, et plus attentive à ce que Gabriel et Pierre pourraient lui dire. Elle aussi les avait interrogés. Elle savait qu'elle partirait bientôt et leur disait le regret qu'elle en avait, et peut-être l'amertume, car elle aussi aimait la France, mais celle-ci ne les avait pas vraiment retenus, n'avait semble-t-il pas même essayé de les accueillir hormis pour cette période transitoire, leur refusant les visas qu'un temps ils avaient espéré obtenir. « Après tout, vos dirigeants ne croient peut-être pas aux vertus d'une langue universelle... »

Ne sachant s'il s'agissait d'un trait d'humour venant de cette femme au physique assez lourd, presque celui d'une paysanne, et qu'ils ne connaissaient pas encore, Gabriel et Pierre n'avaient pas su lui répondre. De l'expression d'un refus, avaient-ils ressenti de la gêne pour leur pays, l'expression de son égoïsme ? Un long silence s'était ensuivi – le premier de la soirée. Sveta était alors intervenue, rappelant à chacun qu'il était tard, que tous avaient beaucoup bu, et que « nous pourrions peut-être continuer cette conversation en nous retrouvant la semaine prochaine » ?

*

Gabriel et Pierre finirent par prendre leurs habitudes : attendus dans la maison des pêcheurs, sans plus avoir à retrouver Sveta sur la plage, ils dînaient tous les samedis soir chez leurs hôtes russes. Non sans tenter d'échapper à la vodka familiale, venant une fois avec une bouteille de champagne, une autre avec du vouvray – « la boisson des rois de France » – et d'autres encore avec d'autres alcools, d'autres provenances. Ce tourisme viticole produisait chaque fois ses effets. Les discussions, les éclats de rire et les éclats de voix, les interruptions, les exclamations, les explications, les exposés, les intermèdes pendant lesquels Anton cherchait une citation, voire une carte, quelque part dans un tiroir, en particulier le soir où sous le coup d'un vin italien il obligea ses invités à débattre des mérites respectifs des côtes tyrrhénienne et adriatique, mais aussi les moments où ces invités, requis par Sveta ou sa mère, finissaient d'éplucher des pommes de terre, ou tentaient de les aider à cuisiner un

plat russe, ou de mettre le couvert sans savoir où en trouver les pièces, ou de débarrasser la table en essayant de ne pas renverser les piles de journaux et de livres, toujours plus nombreux, qui se trouvaient là, dans toute cette agitation et un constant brouillard, plus épais au fil des heures et des plats et des verres pris ensemble, dans une forme d'escalade éthylique et verbale.

Gabriel et Pierre découvraient les liens entre le bonheur sincère de se retrouver et quelque chose qui ressemblait à de la pugnacité, ou de l'intransigeance, voire de l'acharnement. Dans leurs discussions, prenant au sérieux ce que l'un et l'autre pouvaient lui dire, chacun de leurs mots, chacune de leurs phrases, ne les lâchant ni du regard ni de la voix, agissant comme s'ils avaient été à jamais ses seuls interlocuteurs, et les plus importants, Anton approfondissait un de leurs raisonnements, ou le reformulait, ou le retournait contre eux sous forme de question, ou en dévoilait les failles, ou acceptait sa pertinence, mais s'employait alors à y répondre, sans rien céder sur ses idées, ou après un échange qui finissait par ressembler à une rixe, mais dont il aurait été le seul combattant et où lui seul se serait emballé – et avant un nouveau verre de vodka. Chaque fois, il montait d'un degré dans l'échelle des arguments, des références, des citations, dans toutes les langues. « Vous ne connaissez pas ce philosophe croate, mes jeunes amis ? Mais qu'avez-vous donc appris dans cette école de la République française qui faisait la fierté de vos grands-parents ? Presque rien à vous entendre ! Sortez donc de vos livres de droit : ce n'est pas avec le droit qu'on apprend à penser ! »

Gabriel et Pierre réalisaient ce que pouvait être un débat intellectuel avec un intellectuel. Ils avaient devant eux quelqu'un, de trente ans leur aîné, qui ne cessait de faire fonctionner son cerveau, sans notes, sans préparation, au fil de ses intuitions ou des arguments qu'ils tentaient de lui opposer. Malgré leurs efforts, ils étaient incapables d'endiguer le flot d'idées que ce cerveau produisait. Une pensée sans cesse en mouvement, virevoltant d'un thème à un autre, modifiant les points de vue, ou les prémices de chacune de ses réflexions, procédant à des analogies auxquelles ils n'auraient jamais songé, parvenant à des conclusions qui leur semblaient définitives, parfois paradoxales, souvent brillantes, la plupart du temps profondes, mais que leur hôte réduisait en cendres après quelques instants seulement. Oui ! ses propres idées, celles qu'il venait à peine d'énoncer devant eux... avant de s'en amuser et de se moquer

d'eux, et de ce qu'il appelait leur « crédulité occidentale » – et avant un nouveau verre de vodka. « Arrête de boire, Anton », finissait par lui lancer la mère de Sveta. Et devant cette ferme injonction prononcée d'une voix douce dont cette femme ne se départait jamais, il arrêta. Et de boire et de parler – comme épuisé et vaincu.

De ces empoignades verbales, les deux jeunes hommes ne sortaient jamais indemnes. À une ou deux heures du matin, quittant la maison des pêcheurs en titubant, épuisés et saouls, sous la pluie ou faisant face à une légère brise, un peu moins froide en cette saison, ils reprenaient le fil de la discussion, ou tâchaient de le reprendre, s'asseyant durant quelques instants sur un banc, groggy, tels deux boxeurs roués de coups, durant quinze rounds. Et sur ce banc, ils se mettaient à rire, devant tant d'intelligence – et leur propre insuffisance.

Oui, il n'y avait bien qu'une chose à faire : rire, et rire de soi ! Arriveraient-ils un jour à rivaliser avec Anton ? Ils en doutaient, mais que pouvaient-ils y faire, sinon revenir la semaine suivante pour boire et apprendre encore ? Adieu le vieil amphithéâtre Bachelard ! Adieu cette pensée trop lisse et ces fadaises ordonnées qu'ils avaient dû ingurgiter durant tant d'années. Elles étaient bonnes pour les autres, les gens de leur âge, mais pour eux, qui vivaient désormais une expérience cruciale à laquelle ils ne s'attendaient pas, elles n'avaient plus lieu d'être. Ils accordaient enfin la pensée à la vie. Celle de leurs hôtes et des choix radicaux que leurs convictions les avaient amenés à faire sans jamais y renoncer. La leur aussi dont ils pressentaient qu'elle était en train de perdre son caractère abstrait ou indéterminé lié à la jeunesse. Ils n'avaient plus besoin du soutien des livres et des cours pour tenter de lui donner un sens : ils avaient désormais sous les yeux l'exemple d'un engagement qu'il n'y avait plus qu'à suivre. Et Gabriel de lancer un soir, assis sur son banc, ivre et joyeux : « Il est urgent d'abandonner nos livres et de faire notre entrée dans le monde ! » Anton, Sveta, sa mère leur en avaient donné la force. Du hasard d'une rencontre sur une plage un jour d'automne aux dîners dans cette ancienne maison des pêcheurs, en quelques mois à peine, le temps les avait changés ; du moins le pensaient-ils. Puis les deux héros en devenir s'effondraient et, se prenant dans les bras l'un de l'autre, riaient encore, mécaniquement, sans plus pouvoir s'arrêter. Tant d'alcool bu en un soir !

Le lendemain, les parents de Pierre ne les voyaient pas descendre de leurs chambres avant le déjeuner servi à peu près toujours à la même heure, aux alentours de midi, et parfois devant la longère, au pied de vieux rosiers grimpants, d'une flore murale qui ne verdissait pas encore, sur une lourde table posée dans le gravier blanc, « pour profiter des premiers rayons du soleil après ce trop long hiver ». Pas un livre sur son plateau de marbre, à peine le journal du jour, et pas un mot plus haut que l'autre ; ici, les choses étaient en ordre, les mets raffinés et les propos tenus, mesurés. Gabriel semblait en jouir. Après tout, entre l'ancienne maison des pêcheurs et le vétuste appartement du boulevard de Clichy, quelle différence y avait-il ? Trop d'agitation, un manque de luxe et de sobriété...

Pour Pierre, c'était autre chose. Au fil des semaines, comprenant qu'il était possible de porter un autre regard sur le monde, il avait appris à regarder ses parents de façon différente. Sa mère élégante et son père si rigide, qui étaient-ils vraiment ? Quels liens les unissaient, hormis ceux du mariage ? Pourquoi se contentaient-ils de cette vie retirée et bourgeoise ? Jamais un haussement de voix, rarement un débat entre eux, ou une opposition trop vive, des rapports courtois, une égale bienveillance pour leur fils unique, mais une infinie distance à son égard – et aussi ce qu'il commençait à ressentir : une peur ou une angoisse diffuse qui émanait de chacun d'eux et les empêchait d'être pleinement en accord avec la vie. Quelque chose qui équivalait peut-être à ce qu'il avait perçu chez Esther. Chez elle, il en comprenait la cause, elle était sépulcrale, mais chez eux ? Quelle était l'énigme qui semblait recouvrir d'un voile sombre et épais la vie de ses parents et sur lequel il n'arrivait pas à mettre de mots ? Que signifiait cette existence passée dans une prestigieuse et discrète maison de couture, cette frivolité revendiquée par sa mère, et ce départ soudain, cette fuite vers Villerville au moment de prendre sa retraite ? De quelles affaires vivait exactement son père – des affaires dont il s'ingéniait à ne parler jamais ? Qu'avait-il accompli en Algérie au point d'exiger de son fils le serment de ne jamais céder à la violence ? De retour de la maison des pêcheurs, Pierre aurait dû ne pas se laisser intimider ; il aurait dû interroger son père. Des questions, il en avait tellement à poser ; elles revenaient en boucle.

*

Il y eut encore un dîner, plus singulier que les autres peut-être, dans la maison des pêcheurs. La vodka, les plats russes, les rires et les larmes, les regards et les mots échangés furent les mêmes, mais il fut aussi question de cette résistance que par tous les moyens certains êtres se doivent d'opposer à la brutalité d'un régime indifférent à leur sort et qui parfois les broie, au point de les contraindre à une fuite organisée « au péril de leur vie ».

D'une voix toujours aussi douce, mais sans fard, sans le charme de son mari, ni son éloquence, mais avec une détermination peut-être plus forte encore, la mère de Sveta prit pour la première fois la parole, seule et un long moment. Ne parlant pas d'elle-même ni de sa famille, elle raconta comment on s'y prenait pour faire sortir certaines jeunes femmes de Russie. Tout devait commencer par un premier voyage, une rencontre « au hasard » entre deux jeunes gens dans un hôtel pour touristes, le simulacre d'un coup de foudre, au vu et au su de tous un premier baiser au moment de se quitter, une langoureuse étreinte, en espérant être photographiés par un quelconque agent chargé de leur surveillance. Il fallait ensuite qu'un amour, ou du moins son apparence, se dessinât entre eux au fil des lettres échangées durant des mois, lettres qui seraient bien sûr interceptées, avant un retour au pays pour le jeune homme, sa présentation à la famille, et le début des formalités administratives. Quittant la coulisse, la bureaucratie entraînait alors en scène, avec une hypocrisie partagée et son zeste de corruption. Un mariage était en vue et il ne devait pas échouer. Le reste en dépendait : il fallait que la jeune épousée rejoignît au plus vite son conjoint dans un pays lointain – entendez : le plus à l'abri de l'Union soviétique.

« Non, le stratagème ne fonctionne pas à tous les coups. » Beaucoup dépendait du fonctionnaire qu'on avait en face de soi, mais aussi du prix qu'on était prêt à y mettre, et du jeune homme qui n'avait pas toujours la stature correspondant à son premier élan, romantique et désintéressé, ou qui ne tenait pas la distance malgré de fortes convictions politiques.

« Oui, il y a des réussites. » La jeune femme constituait parfois une menace aux yeux du régime, qui trouvait un avantage à la laisser franchir le rideau de fer – bon débarras ! Le régime pouvait aussi y voir un

individu de moindre intérêt, un être gênant mais de second rang, dont il ne s'interdisait pas de monnayer la fuite tout en gardant un œil sur les autres membres de la famille restés au pays. Néanmoins, il y avait toujours des risques – « ce qu'on nomme, je crois, des impondérables ». En un instant, sans qu'on y prît garde, l'espoir pouvait virer au drame.

Vint un premier silence, avant cette affirmation lâchée sur un ton plus froid encore, peut-être l'énoncé d'un souvenir douloureux, ou l'expression d'un dépit plus général : « Pour les hommes, les femmes demeurent toujours des proies. » La jeune femme pouvait « taper dans l'œil » du policier chargé de la surveiller et qui décidait, parfois même au dernier moment, celui du passage de frontière, de ne plus la lâcher. « Bien sûr », continuait à leur expliquer la mère de Sveta qui prenait chacun à témoin avec des mots choisis mais crus, de ceux que Pierre avait entendus chez sa fille, « des risques existent et ils ne sont pas minces. Les acteurs y jouent leur peau ! »

Après un nouveau silence, parlant cette fois pour elle-même, sans plus regarder ses invités : « Tous sont des acteurs... La jeune femme qui feint la passion amoureuse, son libérateur en faux soupirant, le fonctionnaire en personnage corrompu et le policier dont, au dernier acte, le public découvre la lubricité. Il se joue toujours un huis clos, voyez-vous, avec son lot d'intrigues, de mensonges, de trahisons, de rebondissements, et parfois de coups qui peuvent être mortels. »

Un ultime silence, long et plus pesant encore. Puis la mère de Sveta lâcha d'une voix redevenue douce, mais comme exaspérée ou lasse : « Messieurs les étudiants français, je suis sûre que vous connaissez le nom de cette pièce, même si je lui donne un sens tout personnel. On l'appelle *la roulette russe* ! »

Nul ne pensait plus à sourire autour de la table. Anton ne proposa pas un ultime verre de vodka. Sa femme revint s'asseoir près de lui, légèrement en retrait. Les deux étudiants français demeuraient immobiles, et Sveta silencieuse et grave.

Le week-end suivant, après leur semaine de cours, Gabriel et Pierre avaient rejoint la maison des pêcheurs un peu plus tôt dans la soirée. Ils avaient remarqué les volets clos et frappé d’emblée avec un peu plus de force à la porte d’entrée. Ils se souvenaient avoir attendu de longues minutes en tâchant de discerner une ombre à travers son verre jaune et dépoli. Mais rien, personne, aucun bruit ni la moindre lumière. La rue demeurait vide et silencieuse. Sveta, sa mère, Anton avaient-ils soudainement disparu ?

Une dizaine de minutes encore, peut-être quinze, et toujours aucun bruit. Sveta les avait prévenus dès le premier jour, quand ils l’avaient croisée sur la plage : elle et ses parents étaient de passage – *en transit*. Au fil des semaines et de leurs rencontres, les deux étudiants avaient peut-être fini par oublier cette mise en garde. Et ce très ancien soir de printemps, il n’y eut pas un mot, ni un signe, rien que des volets clos.

Ils étaient retournés à la longère qui leur avait servi de refuge. Ils y furent reçus par les parents de Pierre qui, ne sachant rien, ne marquèrent aucune surprise, mais se réjouirent de les avoir à dîner un samedi soir. Ils renouèrent ensuite avec leurs habitudes au moment de préparer leurs examens de fin d’année. Chaque semaine, Gabriel reprenait possession de sa chambre, tous deux travaillaient dans un bureau paternel préservé de la chaleur d’un nouvel été qui s’annonçait, puis se retrouvaient à intervalles réguliers dans le jardin, pour y déjeuner sous le kiosque en métal désormais couvert de roses ou s’y reposer, allongés sous un arbre fruitier, à même une herbe grasse, ou pour échanger entre eux ou avec l’un ou l’autre des parents de Pierre, le plus souvent des banalités. Rien qui pût leur rappeler l’ambiance survoltée et joyeuse de leurs anciens dîners russes.

La vie ordinaire reprenait son cours. Les premiers jours de juillet, après avoir passé leurs ultimes oraux, et rôdé une dernière fois du côté de la maison des pêcheurs et de ses volets demeurés clos, ils partirent en vacances, chacun de son côté.

Pierre fit plus tard un effort pour se remémorer ces dernières semaines passées à Villerville auprès de Gabriel. Les premiers jours d’un été au cours duquel tous deux travaillèrent ensemble, mais en se parlant moins, et peut-être un peu moins chaque jour. Plus rien n’émergeait de leur excitation commune. Le lien qui pendant des mois les avait rapprochés

puis unis n'existait plus. Anton, Sveta et sa mère avaient disparu de leurs conversations. Ils donnaient à nouveau l'apparence de deux étudiants anxieux à l'idée de réussir leurs examens. Chacun voulait-il garder pour soi des souvenirs encore trop frais ? Souhaitaient-ils se préserver de la moindre souffrance ? Ou avaient-ils quelque chose à se cacher l'un à l'autre ?

Ces interrogations appartenaient désormais à un passé très ancien. Néanmoins, plus Pierre tentait de se souvenir de leur imperceptible éloignement et plus il se convainquait d'avoir été victime d'une tromperie de la jeunesse. Durant quelques mois, il avait cru que les liens qui se tissent à un âge où l'on est étudiant ne se défont jamais, parce qu'ils constituent le seul moyen de préserver dans leur intégrité des choses fortes et nouvelles vécues et apprises en commun. Or, cette première expérience lui avait prouvé que rien de ce que nous vivons, ni aucune de nos certitudes, n'a vocation à se maintenir, mais que tout s'étirole avant de disparaître, et qu'il faut bien s'y résoudre...

*

Advinrent les premiers jours de septembre : Pierre et Gabriel avaient été reçus à leurs examens il y avait maintenant deux mois. Jamais plus ils n'étaient retournés ensemble à Villerville. Gabriel avait fini par ne plus même donner signe de vie. Les choses s'étaient faites ainsi – en quelque sorte naturellement. Après l'abandon de la maison des pêcheurs par ses hôtes, une parenthèse semblait s'être fermée. Sans heurt, mais sans explication. Et Pierre paraissait en avoir pris son parti.

Leur rituel de fin de semaine abandonné, et parce qu'il ne lui trouvait plus guère d'usage, il avait d'abord remisé la vieille 204 dans le garage attendant à la longère. Puis il avait renoncé à présenter l'examen du barreau, après avoir expliqué à son père vouloir se donner une année de réflexion avant de tenter peut-être une autre voie. Brisé dans son élan, ayant perdu son enthousiasme, se sentant abandonné et à nouveau seul, il hésitait sur l'orientation à donner à sa vie. Lui revint alors en mémoire la proposition que lui avait exprimée quelques mois plus tôt le professeur dont il suivait l'enseignement chaque semaine dans l'amphithéâtre Bachelard, cette femme à la voix douce et monocorde. Un lundi soir, à la

fin de son cours, après l'avoir pris à part, ne lui avait-elle pas demandé s'il souhaitait préparer une thèse de doctorat ? Elle lui avait enjoint de ne pas lui répondre tout de suite, mais d'y réfléchir et d'attendre les résultats de ses examens avant de l'appeler. De cette proposition qui l'avait d'abord flatté, il n'avait rien fait, mais depuis que Gabriel avait disparu, la donne avait changé.

Au cours de leurs soirées à Villerville, Anton, Sveta et sa mère leur avaient indiqué le chemin à suivre, celui de leur commune émancipation. Les deux jeunes étudiants trop sages s'étaient promis d'agir. Revenaient à la mémoire de Pierre ces mots définitifs : « Il est urgent d'abandonner nos livres et de faire notre entrée dans le monde ! » Mais en le laissant sans nouvelles, Gabriel le renvoyait à ses livres en le privant de l'énergie vitale qu'ils avaient acquise ensemble. Anton, Sveta et sa mère étaient réduits à n'être plus qu'une expérience éphémère. Et Pierre sentit, au fil de glissements successifs, qu'il cédait à nouveau à son penchant rêveur et mélancolique en se soumettant à ce que Gabriel avait un jour appelé *sa tentation du repli*.

Contre lui-même, contre ce qu'ils avaient tous deux appris au fil des semaines, et contre l'orientation qu'ils avaient décidé de donner à leurs vies, Pierre avait fini par prendre en considération la proposition de son professeur. Il l'avait appelée et retrouvée quelques jours plus tard à son domicile, un appartement situé au troisième étage d'un immeuble ancien et bourgeois qui jouxtait le jardin du Luxembourg.

Sa décision s'était jouée à peu de chose. Elle ne tenait pas au contenu de leur échange, mais à son état d'esprit de l'époque qui avait donné chez lui, il s'en souvenait, un sens singulier à la seule perception d'un geste à la fois matériel et anodin.

Il était assis en face de son professeur, cette femme d'âge mûr dont il appréciait tant la démarche lente et la voix monocorde. Seule la largeur d'une table ovale sur laquelle elle avait posé quelques feuilles de papier annotées de sa main les séparait. Après quelques instants, elle s'était levée pour ouvrir une fenêtre à deux battants et laisser entrer la chaleur d'un après-midi d'été. Mais alors qu'elle lui présentait la thèse comme un travail solitaire et de longue haleine, un exercice d'abnégation et de rigueur, et qui méritait d'être médité avant de s'y lancer, elle avait décidé de retourner la fermer. Trop de bruit au-dehors sans doute, ou une chaleur

trop étouffante, qui empêchait cette femme de se concentrer sur ce qu'elle avait à lui dire. Pierre avait alors fixé son attention sur la serrure à crémona en cuivre qu'elle avait actionnée avec soin, regardé dans le salon, où ils avaient pris place quelques instants plus tôt, son vieux parquet de chêne, son tapis ancien aux couleurs passées et ses livres qui surchargeaient les étagères d'une bibliothèque immense. Il avait songé à cette femme seule, à la précision qu'elle mettait dans chacun de ses gestes et dans le choix de ses mots, à la sérénité d'un lieu que la fermeture de cette fenêtre permettait à nouveau de préserver. Un geste – une simple fenêtre ouverte puis fermée sur un lieu redevenu clos – prenait les allures d'une métaphore. Et qui allait emporter la suite : Gabriel l'ayant abandonné, il ne s'agissait plus pour Pierre de faire son entrée dans le monde, mais de s'en préserver à son tour. Aussi est-ce sur un coup de tête qu'il accepta la proposition de son professeur, et peu lui importait le sujet pourvu qu'il fût assez abstrait pour n'avoir plus rien à affronter.

*

Pierre était ensuite retourné à Villerville où il avait prolongé ses vacances. Il avait traîné dans les rues du village, poussé jusqu'à la plage, le long des falaises des Roches Noires, s'y était parfois baigné dans une eau froide, ou allongé sur un sable clair, et il avait songé aux dernières semaines écoulées. Sous le kiosque aux rosiers jaunes, les soirs de grande chaleur, il dînait avec ses parents auxquels il ne disait pas grand-chose. Ceux-ci respectaient son silence ; ils l'interrogèrent peut-être sur Gabriel, mais sans insister. Sa mère avait un air triste et son père ressemblait désormais à un vieillard. Pierre n'en avait jamais pris la mesure autant que durant ces mois d'été passés auprès d'eux. Ces mois n'étaient plus ceux de son enfance ; ils n'en avaient plus le charme, ni la douceur, ni le goût de l'espérance. Pierre ne pouvait plus s'abandonner aux côtés de parents protecteurs pour ne penser à rien d'autre qu'à son bonheur. Ne restaient plus que l'ennui et un sentiment, diffus, indicible et douloureux, d'un irrémédiable déchirement.

Quand il se fut convaincu de ne plus recevoir aucune nouvelle de Gabriel, peut-être à la fin de septembre, Pierre décida de quitter la

longère, ses parents et Villerville, et de retourner dans son studio des boulevards extérieurs. Son père l'accompagna à la gare. Pierre s'en souvenait tant il avait par la suite déroulé le film de ces derniers instants. Ensemble, ils avaient à nouveau sorti la vieille 204 de son garage. Pierre avait rempli le coffre avec deux lourdes valises et gardé auprès de lui un cartable que lui avait offert son père un jour d'anniversaire et qui contenait quelques livres et des papiers en attente de classement – cartable en cuir de facture classique, rare souvenir d'offrande paternelle dont Pierre déciderait bientôt de ne plus se séparer.

Comme autrefois, Louis Giltay s'était mis d'office au volant et il avait regardé son fils en souriant. Parcourant les quelques kilomètres qui les séparaient de Trouville, sur les routes en lacet qu'ils avaient si souvent empruntées, rompant le silence, ils avaient enfin parlé, de la douceur de l'arrière-saison qui commençait, de l'état général de Françoise dont la tristesse inquiétait son mari, « comme si elle était en train de lâcher », et des travaux qu'il leur faudrait réaliser dans la longère avant le début de l'hiver. Et puis, au moment où ils descendaient vers la gare, sur le boulevard d'Hautpoul, à la hauteur de l'église Notre-Dame-des-Victoires, Louis Giltay avait dit quelques mots à son fils sur les perspectives qui s'ouvraient à lui – peut-être pour dissiper une ultime hésitation de sa part, ou une ultime inquiétude : « Tu ne dois avoir aucun regret sur ce qui me paraît être ton choix : accepte la proposition de ton professeur et ne te soucie pas des questions d'argent. Profite des quelques années qui viennent ; tu es encore jeune et il sera toujours temps d'entrer dans ce qu'on appelle la vie active. Il faudra d'ailleurs que je te parle de ces questions d'argent et aussi des affaires familiales dont je m'occupe. Nous en discuterons la prochaine fois que nous déjeunerons à la brasserie Zeyer ; le mois prochain si tu le veux bien ? »

Après avoir trouvé une place sur l'aire de stationnement devant la gare, gardant les mains sur le volant, Louis Giltay avait regardé son fils et lui avait à nouveau souri. « Un dimanche soir qui ressemble à un temps si proche encore où je me sentais protégé, quand il me raccompagnait à la gare... », s'était dit Pierre au moment de sortir de la voiture et de s'en éloigner, traînant ses bagages, seul et sans recevoir l'aide habituelle de son père. À peine Pierre avait-il à nouveau remarqué chez lui des traits tirés et une chevelure devenue plus blanche et clairsemée, que la voiture repartait, tournant vers la droite – le pont des Belges, Trouville de l'autre

côté de la Touques, et bientôt, le soir venant, devant la mer, Villerville et sa longère. De son père, Pierre garderait plus tard le souvenir de ce visage et de son sourire – et aussi de cette voiture qui s'éloigne et bientôt rejoint une autre rive.

*

Ayant accepté la proposition de son professeur, Pierre s'était mis au travail, sans mesurer l'ampleur de la tâche mais en jouissant de la routine qu'elle engendrait. Dès les premières semaines, il avait pris ses habitudes en bibliothèque. Il fréquentait l'un de ses coins les plus retirés, ce qu'on appelait encore « la grande réserve » à laquelle, mis à part les magasiniers en blouse grise, seuls quelques étudiants privilégiés avaient accès, entre des rayons entiers de livres, rayons métalliques éclairés par des lumières blafardes, et de rares photocopieuses dont émanait parfois, rompant le silence sépulcral, une sorte de cliquetis étrange et régulier. De temps à autre, au hasard, il tombait sur un ouvrage qui avait marqué son époque mais ne disait plus rien à personne, sauf à de rares spécialistes ou à de jeunes thésards comme lui persuadés d'y trouver la clef ouvrant un trésor : l'explication d'un changement, d'une révolution ou d'un naufrage. Les idées gouvernent le monde et sont souvent enfermées dans des livres oubliés qu'il revient à leurs inventeurs de remonter à la surface. Suivant le souhait qu'il avait émis, Pierre travaillait sur un sujet suffisamment abstrait à ses yeux : les qualifications et les catégories. Les juristes les inventaient pour contenir la vie. Elles leur permettaient d'en dissiper les soubresauts et les incohérences, ou de s'en donner l'illusion, en jouissant de ce qu'ils croyaient être le pouvoir discret d'agir en grands ordonnateurs du monde.

Un soir, il s'apprêtait à quitter son studio pour rejoindre des amis dans une pizzeria de la porte d'Orléans ou pousser plus loin vers la place d'Alésia et ses cinémas. Alors qu'il avait déjà enfilé son manteau et introduit la clef dans la serrure de la porte d'entrée, la sonnerie du téléphone avait retenti. Il avait failli ne pas répondre, mais un réflexe l'avait poussé à retourner à l'intérieur du studio. Sitôt le combiné décroché, il avait reconnu sa voix et songé à l'appartement du boulevard de Clichy : Esther était au bout de la ligne. Depuis le début de l'été et le

départ de Gabriel, Pierre n'avait plus reçu de ses nouvelles et n'avait pas osé l'appeler – peut-être en raison de la peur inconsciente qu'il avait de recevoir la confirmation du départ de Gabriel et d'en comprendre les motifs.

Esther venait de recevoir de son fils une longue lettre dans laquelle il lui donnait de ses nouvelles. Il s'excusait auprès d'elle de son trop long silence, de l'avoir fait souffrir en ne lui ayant adressé qu'une seule carte postale il y avait déjà longtemps et alors qu'il était encore en Europe, mais il fallait qu'elle le comprît. Les derniers mois n'avaient pas été simples : il lui écrivait avoir longuement hésité avant de rejoindre Sveta de l'autre côté de l'Atlantique. Tous deux vivaient maintenant dans une banlieue de Montréal, sur la rive sud du Saint-Laurent. Et les choses allaient mieux : l'un et l'autre avaient enfin trouvé un point d'équilibre qui les rendait heureux.

Pierre recevait la confirmation de ce qu'il avait pressenti, mais il ne fit aucune observation. Après un long silence, Esther ajouta que la lettre était accompagnée d'une photographie qu'elle tenait à lui montrer. Il pouvait passer la voir. Elle en émettait même le souhait. « Dès maintenant si vous êtes libre. Je vous prépare quelque chose à manger en vous attendant. »

Pierre n'avait pas rejoint la porte d'Orléans, ni poussé jusqu'à la place d'Alésia. Il avait retrouvé l'appartement du boulevard de Clichy, son affiche dans le vestibule, celle de Biscot dans Bibi-la-purée qui faisait rire Gabriel enfant, la table ronde en acajou sur laquelle Esther avait déposé deux assiettes de porcelaine blanche, des couverts en métal argenté et deux verres à pied dont elle lui dit qu'ils venaient d'une cristallerie où l'un de ses oncles avait travaillé sa vie durant comme ouvrier qualifié, « tailleur de cristal ». Elle avait ajouté avec un sourire qu'elle ne manquait jamais de les sortir, du moins « dans les grandes occasions, et ce soir est une grande occasion, car depuis combien de temps ne vous ai-je pas revu, Pierre ? Vous savez, j'aimais assez quand vous aviez pris l'habitude de me rendre visite ».

Adossé à la banquette sur laquelle elle l'avait invité à s'asseoir, Pierre s'était surpris à observer une nouvelle fois Esther, ses cheveux châtons réunis comme auparavant en un chignon, mais d'une autre forme, et ce soir-là assez lâche pour que des mèches, qu'elle disciplinait parfois d'un

geste de la main, s'en échappent de chaque côté de son visage. De ce visage, il avait même détaillé avec une intensité nouvelle chacun des traits dont la régularité avait quelque chose d'apaisant. Il avait scruté ses yeux de couleur claire, des yeux presque transparents que soulignait un maquillage discret des cils et des paupières. En émanait un regard bleuté qui lui semblait avoir compris ce qu'il ressentait ce soir sans pouvoir le formuler.

Esther s'était assise à côté de lui. Si proche qu'il pouvait maintenant respirer l'essence de son parfum – peut-être s'était-elle à nouveau parfumée avant son arrivée – et ressentir certaines et discrètes vibrations d'un corps que recouvrait, retenue à la taille par une ceinture qui en accentuait la finesse, une simple robe de laine de couleur beige, qui ne masquait rien de ses jambes longues et fines rehaussées par deux escarpins en daim.

Pierre fut surpris par l'effet que produisaient chez lui cette tenue et la manière inhabituelle qu'Esther avait de la porter. Elle lui rappela confusément le trouble que jeune garçon il ressentait quand, les jours où il n'avait pas classe, il accompagnait sa mère dans les locaux de la maison de couture où elle travaillait. Sans que nul fît attention à lui, il y observait les allées et venues permanentes de celles que le personnel appelait d'un nom mystérieux : les mannequins-cabine. Elles glissaient d'un salon d'essayage à un autre dans des tenues qu'il trouvait toujours belles avant de se présenter à des clientes assises dans de confortables fauteuils. S'en dégagait une impression de sensualité légère, associée à la présence de sa mère, mais sur laquelle il n'arrivait pas à mettre des mots. Cette même impression, il venait de la retrouver en observant Esther, sans pouvoir une nouvelle fois y mettre des mots, sans doute parce qu'il ne soupçonnait pas à cet instant, ou refusait d'admettre, qu'elle formait déjà chez lui, à l'égard de cette femme pourtant plus âgée, le premier maillon du désir.

Esther tenait à la main la photographie qu'elle souhaitait lui montrer. On y voyait Gabriel au côté de Sveta, l'un et l'autre souriants au milieu d'une foule clairsemée. Certains de ceux qui la composaient tenaient à bout de bras des pancartes sur lesquelles étaient écrits en grosses lettres et de manière manuscrite des slogans illisibles. Quelques dizaines de personnes tout au plus, réunies devant des grilles, hautes et noires, qui

entouraient une bâtisse des années trente, massive et blanche. Nulle peur ne semblait émaner de cette foule. L'ambiance avait quelque chose de bon enfant.

« Il s'agit de manifestants qui protestent – ne m'en demandez pas le motif – devant le consulat général de l'Union soviétique à Montréal. Gabriel m'écrit que celui-ci est situé au pied du mont Royal, à quelques *blocs* – une expression très américaine, n'est-ce pas ? – des bâtiments de l'université dont l'appellation anglaise m'échappe, mais où il suit des cours du soir. »

Gabriel et Sveta, Gabriel vivant avec Sveta, Gabriel au côté de Sveta, et lui tenant la main ; tous deux souriants et heureux. Pourquoi Gabriel ne lui avait-il rien dit ?

Esther dévisageait Pierre qui ne parvenait pas à détacher ses yeux de la photographie. Elle avait sans peine compris ce qu'il ressentait. « Il ne vous a rien dit parce qu'il est tombé amoureux d'elle et n'a pas osé vous l'avouer. Peut-être craignait-il de vous affronter, ou peut-être a-t-il vu en vous un rival, ou peut-être ne voulait-il pas se laisser convaincre de rester – rien que de très banal. »

Pierre tourna son visage vers celui d'Esther. Il ne pleurait pas, mais n'arrivait pas à lui sourire. « La vie est-elle ainsi faite qu'elle se construit d'abandons successifs et des déchirements qu'ils engendrent ? lui murmura-t-il. Et les relations que nous tentons de nouer avec les êtres qui nous entourent sont-elles à ce point éphémères et fragiles qu'elles s'avèrent inutiles ? »

Silencieuse, hésitante, et avec infiniment de précautions, Esther commença par entourer Pierre de ses bras, avant de lui chuchoter, si près de son visage qu'il sentit un instant d'un souffle sa bouche effleurer sa peau : « Vous devriez plutôt me raconter ce qu'il s'est passé avec Sveta à Villerville. »

*

À quelle heure le lendemain matin avait-il quitté l'appartement du boulevard de Clichy ? Pierre se souvint plus tard qu'Esther dormait encore... l'image de sa chambre, de son lit qu'elle lui avait dit être son

ancien « lit de jeune fille »... de ses draps froissés. Il se souvint de s'être habillé en silence, d'avoir ouvert sans bruit la porte d'entrée, mais il se souvint aussi du bruit et de l'agitation de la rue. Il se souvint d'avoir été saisi par la chaleur du jour et avoir couru jusqu'au premier métro. Il se souvint qu'en courant, après tant de tristesse, il avait été empli d'un irrésistible sentiment de bonheur, ou de plénitude, ou de puissance, en même temps qu'il se sentait confusément coupable : Esther n'avait-elle pas l'âge d'être sa mère ?

Esther le rappela le soir même et le soir même il retourna chez elle. À nouveau, il lui parla longuement de Villerville, de Sveta et de ses parents, des dîners dans la maison des pêcheurs, des discussions et des moments d'exaltation que semaine après semaine il avait partagés avec Gabriel. Tous deux avaient conscience d'être des enfants de bonne famille, doués pour les études peut-être, mais tellement disciplinés et prévisibles. Sveta leur avait appris la transgression, et son père leur en avait donné les armes. Gabriel s'en était saisi. Mais lui, Pierre, qu'avait-il fait ? « Je suis bêtement retourné à la niche... Il ne m'en a pas fallu beaucoup : la promesse d'un sujet de thèse, l'assurance de ne pas avoir à gagner ma vie et de prolonger encore quelque temps un état d'insouciance et de douceur lié à l'enfance. La peur aussi de m'engager et d'affronter la vie dans sa dureté. Gabriel était le seul qui pouvait me donner le courage de rompre les amarres. Or Gabriel s'est tu en me laissant seul. »

Esther ne lui posa aucune question et, dans un silence prolongé, le prit à nouveau dans ses bras avec précaution, comme s'il s'agissait pour elle de ne pas l'abîmer. Un geste maternel – que sa propre mère n'avait jamais été capable de lui prodiguer. Trop de convenances peut-être, et de retenue chez elle. Comme la veille, sans plus y réfléchir pour ne pas ajouter à sa culpabilité, Pierre se réfugia dans les bras d'Esther. Dans l'instant, il ne cédait à aucune excitation, et comprenait dans son abandon que le corps des femmes pouvait avoir une vertu consolatrice quand il n'est plus dominé par l'agressive beauté de la jeunesse. « C'est l'avantage des chairs molles », lui susurra Esther d'un air amusé et fataliste.

Durant les jours qui suivirent, à moins qu'il se fût agi de semaines, Pierre ne retourna pas dans son studio des boulevards extérieurs, pas plus qu'il ne vit ses amis. À peine avait-il fini sa journée de travail qu'il

abandonnait ses sous-sols, ses rangées de livres et ses appareils, pour retrouver le boulevard de Clichy. Il était avec elle et cela suffisait, passant de la cuisine à ce qui tenait lieu de salle à manger et de celle-ci à la chambre, et ne s'intéressant à rien d'autre qu'à elle. Esther semblait heureuse de l'attendre et de le retrouver avant la fin du jour. Dans les bras l'un de l'autre, ils passaient des nuits entières à parler, de la façon qu'elle avait eu de vivre ou plutôt de subir sa vie, de son enfance, de son mariage, de son travail, sans intérêt (elle avait été couturière un temps, puis secrétaire, puis réceptionniste), mais aussi de la façon dont lui, Pierre, tâchait d'imaginer la sienne. Ils s'amusaient encore de leur différence d'âge, fermaient les rideaux de l'appartement, toutes les lumières et leurs yeux, s'allongeaient sur le dos, à même le sol, sur un vieux tapis de laine, essayant d'arrêter le temps, jouissant de leur proximité physique sans plus de retenue, se prenant par la main, croisant leurs jambes, s'enroulant presque et, à la fin, avec précaution, se déshabillant l'un l'autre. « Pierre, dans tes bras, je ne connais plus mon âge, et peut-être ne suis-je plus triste », lui avait-elle dit une nuit, dans un souffle.

Esther attendait de son fils un appel ou une lettre qui jamais ne venait. Et plus elle attendait, plus Pierre en voulait à Gabriel, et plus il se rapprochait d'elle. Vint le jour où, repassant par son studio, peut-être pour y prendre quelques affaires, car il en laissait de plus en plus dans l'appartement, il s'aperçut que son père lui avait glissé un message sous la porte d'entrée. « Ne devons-nous pas nous retrouver aujourd'hui à la brasserie Zeyer ? Je t'y attendrai à nouveau au début du mois prochain. Je t'embrasse. » Pierre ayant téléphoné à son père à Villerville, il n'avait reçu de sa part aucun reproche. Leur rendez-vous fut confirmé, Pierre promit de ne pas l'oublier, l'un et l'autre avaient des choses importantes à se dire. Mais au début du mois suivant, Pierre ne retrouva pas Louis Giltay.

*

Alors que Pierre était dans son studio des boulevards extérieurs, un soir, par téléphone, sa mère lui avait annoncé la mort de son père. D'une voix blanche, qui exprimait une douleur extrême, mais aussi quelque

chose ressemblant à une colère froide, comme si elle reprochait à son mari de l'avoir trop tôt abandonnée et peut-être même trahie, elle lui avait sèchement parlé d'un « infarctus ».

Tout après s'était fait dans la précipitation. Pierre n'avait pas revu le corps de son père qui n'avait pas transité par un funérarium. Il n'avait pas plus assisté à sa mise en bière. Sa mère avait tout pris en charge, tout organisé. Lui-même n'en aurait pas été capable. Près de quarante ans après, il se souvenait avoir vécu ces quelques jours dans une sorte de brouillard – gestes mécaniques, allure de somnambule. Il n'avait posé aucune question sur le choix fait par sa mère de privilégier une cérémonie purement civile. Après tout, son père n'avait jamais manifesté la moindre croyance religieuse. « La religion est au-delà de ma raison », répondait-il quand on lui posait la question. Une référence à une philosophie des Lumières dont seuls ses amis de longue date comprenaient ce qu'elle signifiait pour lui. Ils avaient d'ailleurs été quelques-uns, anciens camarades de classe, relations d'affaires, partenaires de bridge, à se retrouver un après-midi pluvieux dans les locaux froids d'un crématorium de la banlieue de Caen. Pierre en avait reconnu certains. Deux d'entre eux avaient prononcé de brefs discours autour du cercueil sur lequel on avait déposé des gerbes de fleurs. Pierre n'en avait pas toujours compris le sens. Ils contenaient trop de références à des périodes de la vie de son père antérieure à la sienne – et aussi trop d'allusions à sa vie récente qui en confirmaient la part secrète. Lors de cette cérémonie, Pierre aurait été lui-même incapable de s'exprimer sur son père. Sa mère non plus. Elle n'avait d'ailleurs rien dit et à peine salué les uns et les autres quand, au moment de leur retour sur Paris, ils étaient venus lui renouveler leurs condoléances. Elle était comme absente, épuisée, seule. Sa sœur était certes venue la rejoindre, mais aucun membre de la famille de son époux n'avait fait le déplacement. Peut-être ne les avait-elle pas prévenus, car elle n'entretenait plus aucune relation avec eux depuis très longtemps. Pierre n'avait jamais vraiment compris cette situation qui avait jadis accentué sa solitude d'enfant unique en le privant de ses cousins. Mais il ne s'en était jamais plaint. La seule fois où il avait interrogé sa mère, elle lui avait répondu que tout cela s'expliquait par des différends apparus durant les premiers mois ayant suivi leur mariage. Avant d'ajouter, pensive et souriante : « Ce fut néanmoins une belle cérémonie de mariage – avec tout ce qu'elle doit comprendre dans

notre milieu : des chapeaux de belles-mères, des demoiselles d'honneur et un déjeuner qui n'en finit pas... »

À peine quelques semaines après l'incinération, elle lui avait déclaré que désormais tout dans la longère lui pesait, « à commencer par le souvenir de ton père ». Sur ce qu'elle avait appelé « un coup de tête », elle s'était décidée à la vendre.

Quelques semaines encore et elle avait loué à Deauville (inutile d'acheter à son âge) un vaste appartement situé dans une de ces résidences composées d'immeubles à l'architecture néo-normande, comprenant piscine et tennis, que des promoteurs commençaient à édifier à cette époque, en bord de mer mais à la périphérie du centre-ville. « Cela m'évitera d'aller jouer au casino et de traîner sur les planches ! Et puis, tu sais, je suis maintenant une vieille dame qui n'a plus besoin de grand-chose. »

Dans son nouvel appartement, rompant avec une vie « où il ne se passait plus rien depuis longtemps », elle avait pris de nouvelles habitudes. Elle se levait tard et laissait la matinée s'étirer entre un petit déjeuner qui n'en finissait pas et un déjeuner pris sur le pouce. Il lui arrivait même de ne pas s'habiller avant le début de l'après-midi, quand elle décidait de rejoindre une amie, pour une promenade sur la plage (de préférence à marée basse), ou pour un café. « À mon âge, je peux bien me laisser aller un peu », avait-elle lancé un jour, d'un air bravache, à son fils qui s'en étonnait.

Chaque dimanche, en fin de journée, elle retrouvait un couple un peu mystérieux. Deux hommes assez jeunes, beaux et d'une élégance rare, « deux gravures de mode » dont elle avait très vite fait la connaissance « Dieu sait où et dans quelles circonstances » (Pierre se souvenait de ne l'avoir jamais interrogée par la suite). Ils possédaient une grande villa bordée d'une rangée d'arbres centenaires, un peu plus loin et un peu à l'écart, située à mi-hauteur d'un immense et très raide escalier de briques qui menait à la plage, du côté de Trouville. Ils venaient la chercher dans un coupé sport rouge et décapotable, et elle finissait la semaine chez eux, avec une coupe de champagne, « du Pol Roger, la marque préférée de Churchill », tenait-elle à préciser, bien qu'elle fût habituée au luxe, assise l'hiver devant un feu de cheminée, protégée par une immense baie vitrée,

l'été sur la terrasse, et toujours à contempler, silencieuse, la mer en contrebas.

*

Puis il avait fallu quitter la longère, vider le trop-plein de meubles, mais aussi passer des journées entières à fouiller dans les papiers, en jeter une bonne part et en classer de nombreux autres.

Au milieu d'un fatras de factures périmées et de vieilles déclarations d'impôts, que faisait, sur un papier au grammage épais, écrit en lettres gothiques, entouré d'un liséré tricolore, ce « diplôme d'honneur » décerné à « M. Louis Giltay » par « Le Cercle des Descendants et amis des Vétérans français du Front de l'Est » ? Que signifiait cette phrase écrite sous son nom : « Confiance et amitié, pour son excellence, sa compréhension de l'Histoire et son soutien pour la défense des intérêts matériels et moraux de ces Vétérans, de leur famille, ainsi que leur contribution à leur Mémoire » ? Que signifiait cette légende, elle aussi écrite en lettres gothiques, figurant au bas d'un autre document, une carte de vœux commémorant l'anniversaire de l'anéantissement d'une division de grenadiers de la « Waffen-SS Charlemagne » sur laquelle étaient dessinés, en quadrichromie et à la manière d'une image d'Épinal, sur une même rangée, cinq chevaliers des Croisades (Saint-Sépulcre, Malte, Temple, Saint Jacques, Teutonique) et un grenadier (SS-Charlemagne) : « Nos pères rejoignent ainsi les Templiers, dans la damnation. Mais qui n'altère en rien notre affection et notre fierté » ?

Un diplôme d'honneur, une carte de vœux : deux documents que son père aurait pu acheter dans une brocante, mais non : son nom y était associé, et cela changeait tout.

Pierre avait interrogé sa mère. Après s'être étonnée de trouver ces papiers sur lesquels elle avait à peine jeté un regard, elle n'avait rien voulu répondre, malgré son insistance et alors qu'il lui lançait ne rien connaître de pire que le silence. « Ah non ! Ne sois pas comme ton père ou mes parents : ce sont des vieilleries qui ne méritent qu'une chose : qu'on les laisse là où elles sont. Absolument ! Elles appartiennent à une autre génération et, crois-moi, elles nous ont assez fait souffrir, elles ont suffisamment divisé nos familles et détruit le couple que nous formions

ton père et moi, pour que j'accepte de t'en parler. » Puis elle avait ajouté, provocante, avec dans la voix une énergie et un soupçon d'exaspération que son fils ne lui connaissait pas : « Désormais, Pierre, il faut que tu t'en persuades : j'ai besoin d'insouciance et de légèreté ! »

De retour à Paris et pour tenter de donner une explication à sa découverte, Pierre avait commencé ses recherches dans la bibliothèque qu'il fréquentait chaque jour. Au dernier sous-sol, dans la « grande réserve », ce lieu le moins fréquenté des étudiants, il avait retrouvé le *Journal Officiel* daté du 23 juillet 1943 et cet acte qualifié de loi, datant de la veille : loi n° 428 « relative aux engagements volontaires dans les formations antibolchevistes ». Vu les actes constitutionnels n^{os} 12 et 12 bis et entendu le cabinet, le chef du gouvernement y décrétrait (article premier) que « les Français peuvent contracter un engagement volontaire pour combattre le bolchevisme hors du territoire dans les formations constituées par le gouvernement allemand (Waffen-SS) pour y être groupés dans une unité française ». Il avait plus spécialement tâché de glaner tout ce qu'il pouvait sur la 33^e division de la Waffen-SS Charlemagne mentionnée sur le diplôme d'honneur de son père. Il avait retrouvé des noms : Damand, Cance, Gaultier, Fenet, quelques autres. Il avait compris que cette loi avait permis à de jeunes Français, souvent des miliciens, de s'engager et de se battre contre les bolcheviques, « hors du territoire » et jusqu'en Poméranie, mais aussi dans les rues de Berlin en avril 1945. Il avait appris que le 28 de ce mois, sur la place Belle-Alliance, des grenadiers français avaient vaillamment défendu l'accès du bunker du Führer contre les derniers assauts des tenants du bolchevisme.

Pierre avait aussi cherché à retrouver des membres du « Cercle des Descendants et amis des Vétérans français du Front de l'Est » mentionné sur le diplôme d'honneur. Il s'était rendu jusqu'en Mayenne, dans un château sans grâce, un bâtiment du dix-neuvième siècle entouré d'un parc, à l'abri des regards. Il y avait retrouvé le signataire de la carte de vœux, qui devait être le président du Cercle. Un homme dans la force de l'âge, habillé avec une élégance un peu trop affectée, qui lui avait précisé d'emblée être « officier supérieur dans l'armée de terre française », avant de lui parler de ses rencontres avec Louis Giltay (il ne les avait pas oubliées) sur le ton de ce qui aurait pu être, entre Pierre et lui, autour d'une tasse de thé préparée par son épouse, une anodine conversation de salon au cours d'un après-midi d'automne comme il en existe tant.

« Souhaitez-vous vraiment en savoir plus que votre père sur les engagements du sien ? – car il s’agit bien de cela : des engagements, dont vous pouvez imaginer l’objet, de votre grand-père paternel. Sachez qu’en poursuivant vos recherches – et je peux vous y aider, là n’est pas la question – vous prenez le risque d’apprendre des choses qui pourraient disons, vous choquer. Nos aînés ont affronté un ennemi déterminé et les combats qu’ils ont menés durant ces années de guerre – une guerre qui, on ne veut plus s’en souvenir aujourd’hui, nous opposait avant tout aux principes dévastateurs du bolchevisme – ont atteint parfois le paroxysme de la violence. Des exactions ont été commises de part et d’autre – j’y insiste – et elles ont été d’une nature qu’on ne peut plus même imaginer de nos jours – du moins dans nos sociétés que vous me permettrez de qualifier d’insouciantes. Votre père avait pris conscience de la réalité de ces exactions et je sais qu’il en était très affecté – au point de ne pas pousser jusqu’au bout ses investigations. »

En écoutant cet homme parler avec componction, Pierre commençait à le comprendre : les silences de son père, sa froideur, ce qu’il lui avait dit d’une violence à laquelle il ne fallait pas céder, ce que lui avait récemment livré sa mère sur l’état du couple qu’elle formait avec lui, tout était lié à ce passé. Et ce passé, lui-même ne le portait-il pas en héritage ? N’y puisait-il pas son fond mélancolique ? Les « vieilleries » dont lui avait parlé sa mère pour lui refuser la moindre explication n’appartenaient peut-être pas seulement à une autre génération. Elles lui auraient été transmises. Elles n’auraient même jamais cessé de l’être, tout au long des années, avec des mots douteux, des périphrases et des mises en garde, avec une souffrance dissimulée et des sourires forcés, par ses propres parents qui se donnaient devant lui une contenance en forçant leur ennui.

Écoutant toujours son hôte parler de cette époque, Pierre prenait conscience de son état d’une manière qui devenait presque physique. Il commença à ressentir une sensation de malaise qui se fit de plus en plus insupportable au fil des minutes – au point de provoquer chez lui un imperceptible tremblement des mains, puis de l’ensemble du corps. Le jeune Pierre, l’étudiant paisible et laborieux qui perdait ses journées dans les sous-sols d’une bibliothèque, n’était-il pas l’héritier inconscient d’une génération qui avait basculé dans l’abîme ?

Cette expression était la bonne : *basculer dans l'abîme*... Tout devint alors irréel et flottant dans la pièce. Rien n'avait plus de consistance au point que Pierre fut pris de nausée et sur le point de défaillir.

*

À l'époque, les officiels privilégiaient le souvenir d'une France résistante, et distinguaient encore les victimes selon la nature des comportements adoptés. Mais que disait-on de l'autre bord ? Pourquoi certains avaient-ils basculé ? se demandait Pierre. Et comment ? En se laissant convaincre par des mots et des slogans ; en envoyant secrètement des lettres anonymes ; en laissant publier des articles de journaux ; par des silences ou des regards qui, dans la rue ou sur un quelconque boulevard, se dérobaient devant un appel, un cri ou la seule vue d'une étoile ; par des achats de maisons à vil prix ; ou par les armes ? Ce que les membres de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme, dont les grenadiers de la division Charlemagne étaient les héritiers, avaient accompli avec ces armes dépassait l'entendement...

De son côté, l'hôte de Pierre continuait à lui parler de sa voix grave et monocorde. Des années folles et de la trahison des clercs, de l'étrange défaite, de la révolution nationale et de la lutte contre le bolchevisme, et encore du lancement de l'opération Barbarossa qui, en menant les troupes allemandes jusqu'à Moscou, devait permettre de le vaincre en quelques mois. Mais Pierre n'entendait plus rien, ou de manière fort lointaine. Défilaient sous ses yeux des hordes de soldats aux uniformes kaki ou noirs marqués d'un double éclair d'argent, qui maniaient des lance-flammes dont le souffle puissant réduisait en cendres des villages entiers peuplés de Juifs, de tsiganes et de Slaves, loin derrière les zones de combat, au printemps 1942. Des terres qui se gorgeaient de sang : les plaines agricoles de la Russie occidentale, du côté de Briansk, à l'est de Kiev, presque à l'intersection de l'Ukraine et de la Biélorussie.

Des questions lui revenaient en boucle. À nouveau : pourquoi ? La seule lutte contre le bolchevisme, la prétendue défense de la liberté, l'éradication d'une race, une ambition médiocre ou la haine de soi, ou pis, la jouissance, brute, assumée et assouvie, celle issue du seul exercice de la violence ?

Devant l'abîme, lui fallait-il « pousser jusqu'au bout ses investigations » ?

Pierre avait l'impression de n'avoir sous les yeux que les pièces d'un puzzle épars – et de ne savoir comment les saisir. Combien d'entre elles fallait-il encore réunir et pour quel résultat ? Il ne savait que répondre à cet homme assis en face de lui, cet « officier supérieur de l'armée de terre française », qui lui proposait ses services tout en lui versant encore un peu de thé. « Prenez votre temps. Vous me direz plus tard si vous souhaitez que je vous remette les documents que je tiens en ma possession sur votre grand-père – et aussi que nous reprenions les recherches de votre père là où il les avait interrompues. Mais sachez-le, je vous parle d'expérience et, si vous me le permettez – car nous partageons en quelque sorte un passé commun – en ami : nul n'est tenu de procéder à ces recherches, car elles sont rarement une source d'apaisement. »

*

Le soir même, Pierre retournait chez Esther, souriante et attentive, mais ignorante de ce qu'il venait de vivre. Les jours suivants, il reprit le chemin du boulevard de Clichy, mais sans plus y trouver la même insouciance, ni un identique bonheur. Il pensait à nouveau au désir qu'il avait d'elle, à l'apaisement qu'il trouvait dans ses bras, mais il comprenait que le lien qui les unissait le ramènerait sans cesse à la violence. Inexorablement. Par le peu de ce qu'il avait déjà appris sur le passage de son grand-père à Vichy au début de la guerre, puis sur son engagement aux côtés des Allemands quelques années plus tard, il devenait un enfant lointain de l'abîme. Pis encore : en lui révélant à demi-mot, sans jamais les qualifier, les actes qu'il avait accomplis en Algérie, son père n'inscrivait-il pas son propre comportement dans le prolongement des atrocités commises par la génération précédente dans les plaines de Russie ? Au sein d'une même famille, des choses identiques pouvaient ainsi se répéter au fil des générations. À force d'y songer, Pierre se convainquit de ne pas être seulement le débiteur d'actes commis par d'autres. Peut-être était-il lui-même porteur d'une part de violence, comme on l'est d'un gène. Une part présente à l'état

latent, et que les circonstances peuvent à nouveau activer. Aussi avait-il commencé par scruter chacune de ses attitudes et vu dans le moindre signe l'expression d'un atavisme familial, dont son père avait eu avant lui une pleine conscience et contre lequel il avait voulu le prémunir. Au point que Pierre eut parfois peur de lui-même et de ce que contenaient en puissance certaines de ses attitudes – ou de ses réactions.

Dans cette situation nouvelle, aimer Esther, c'était abuser d'elle, jouir de son âme consolatrice peut-être, mais la trahir – son état, son enfance, l'homme qu'elle avait épousé et perdu, et son statut de victime. Que pouvait-il désormais lui apporter ? Rien, ou si peu, tant il ne voyait plus dans le lien singulier qu'ils avaient tenté de nouer que l'obsédant visage des morts qui ouvraient entre eux un gouffre – les uns anéantis et les autres coupables de les avoir anéantis. Elle du côté des victimes, et lui des coupables. À jamais et sans rémission possible ! Au moment où, dans sa chair, il le comprit, Pierre sut qu'il lui faudrait renoncer au plaisir – et d'abord à celui que lui procurait Esther.

Il essaya bien de lui faire comprendre ce qu'il ressentait – non pas admettre, seulement comprendre. Mais, parce qu'elles auraient exprimé des choses immensément douloureuses, les phrases ne lui vinrent pas, ou pas comme il l'aurait voulu. Esther perçut ce qu'il tentait de lui dire, mais pas au point de justifier son soudain et si radical changement de comportement.

Après s'être usé les yeux chaque jour dans son sous-sol, au milieu de livres qu'il compulsait pour tenter de se rassurer, ou de s'occuper, ou de se donner un état, par lâcheté peut-être, mais surtout parce qu'il ne savait comment s'en sortir autrement, il commença à emprunter une autre voie, une autre ligne de métro, en sens opposé. Il se reprit à vivre dans son studio de la porte d'Orléans et s'habitua à nouveau à son décor des années soixante : la table basse en céramique, le lampadaire en acier chromé, le tapis de grosse laine – autant d'objets familiers et rassurants, et postérieurs à la guerre. Un soir, il se surprit même à dîner, seul, à une table de la brasserie Zeyer. Était-ce parce qu'il lui fallait répondre, seul, à cette question : devait-il pousser ses investigations et dévoiler son passé familial ?

Puis un matin, alors qu'il ne l'avait pas revue depuis plusieurs semaines, il reçut une lettre d'Esther. Elle avait décidé de rejoindre

Gabriel au Canada et lui livrait quelques mots d'explication. Aux silences de son fils, à ses emballements aussi, ceux d'un jeune homme révolté, aux reproches qu'il lui adressait sur ses « constantes provocations destinées à masquer l'état de soumission dans lequel tu m'as élevé », elle avait compris qu'il ne reviendrait pas avant longtemps et voulait se donner une dernière chance de ne pas passer à côté de lui. N'était-il pas tout ce qui lui restait d'une vie « qui n'avait pas été une réussite » ?

Un peu plus loin, elle écrivait à Pierre qu'elle souffrait de son propre changement d'attitude, mais ajoutait aussitôt qu'elle ne lui en voulait pas. Évoquant ce qui les avait « rapprochés durant ces mois d'un bonheur intense et partagé », du moins « je veux le croire », elle employait le terme « parenthèse » – une parenthèse dans sa propre vie, et dans celle de Pierre. Elle ajoutait qu'il était encore « un tout jeune homme » et lui enjoignait de ne refuser ni le plaisir ni le bonheur, mais « avec une autre femme, plus jeune que moi », et avec qui il pourrait espérer fonder une famille. Évoquant ce qu'il avait tenté de lui dire au moment de rompre, et lui signifiant qu'elle en avait compris le sens, elle revenait enfin sur un passé « qui, crois-moi, appartient à une autre époque et à une autre génération », un passé dont il n'avait pas à prendre la charge, pas plus qu'il ne le condamnait à titre personnel. La violence qui avait touché son grand-père et peut-être son père avait été le seul produit d'une époque et des circonstances. Le mot « légèreté » figurait aussi dans sa lettre, en conclusion : « Mon jeune et triste amant, n'essaie pas de te punir pour des faits que tu n'as pas commis, pas plus que tu ne dois te condamner pour des traits de caractère que tu ne possèdes pas. Rien ne doit t'interdire de prendre la vie avec légèreté. »

Pierre refusa de comprendre le sens des derniers mots qu'il lisait : il eut même la sensation d'y retrouver ceux prononcés par sa mère et en conçut de la gêne. Il ne voulait lire dans cette lettre que l'expression d'une rupture, celle dont Esther prenait acte et qui le réduisait à n'être dans sa vie qu'une parenthèse, douce, réconfortante peut-être, mais une simple parenthèse, à laquelle elle avait fini par préférer son fils. Il refusait de voir dans sa lettre la part de sacrifice personnel qu'elle exprimait sous forme de supplique à son égard : celle de ne pas gâcher sa vie en se croyant coupable de faits qu'il n'avait pas commis, pas plus qu'il n'était prédisposé à les commettre. Après l'avoir relue une dernière

fois, et refusé une dernière fois d'en comprendre le sens, il finit donc par la froisser.

OceanofPDF.com

II.

OceanofPDF.com

La lecture de la lettre que lui avait envoyée Esther relevait désormais de l'histoire ancienne. Esther avait rejoint son fils depuis longtemps et n'avait jamais plus donné de nouvelles, ni Gabriel, ni Sveta. Pierre ne les avait certes pas oubliés, ils formaient la trame inconsciente de sa mémoire et revenaient à intervalles irréguliers dans ses pensées, mais le temps avait passé et il en avait pris son parti.

L'amphithéâtre Bachelard, la longère, les falaises des Roches Noires, l'ancienne maison des pêcheurs, l'appartement du boulevard de Clichy : tout devenait chaque jour un peu plus indistinct. Ils figuraient quelques mois d'une existence intense, mais désormais lointaine et à laquelle Pierre ne semblait plus lié. Le poids qu'il portait en héritage lui avait interdit – il en était aujourd'hui convaincu – de s'engager dans une autre vie que la sienne. Auprès des êtres qu'il avait fréquentés à cette époque, il avait eu une perception de ce qu'elle aurait pu devenir, mais il avait fini par privilégier d'autres arrangements.

Il n'avait d'ailleurs plus trouvé l'occasion de revenir à Villerville depuis longtemps. Après la vente de la longère, il était certes retourné à Deauville pour y voir sa mère, un ou deux week-ends par mois, mais cela n'avait somme toute pas duré très longtemps. Après quelques années, la vie l'avait abandonnée doucement – à moins que ce ne fût l'inverse. Chaque jour, elle se sentait un peu plus faible, ou un peu plus fatiguée, ou plus lasse malgré une envie de légèreté qu'elle avait si souvent manifestée. Un dimanche, en fin de journée, alors qu'elle se trouvait chez le même couple d'amis, assise comme à son habitude sur des coussins dans le fauteuil en osier, devant le feu dont il ne restait plus que des braises, près de la grande baie vitrée, sa traditionnelle coupe de champagne à la main, regardant une nouvelle fois la mer, sa tête avait d'un imperceptible mouvement glissé vers le côté avant de buter sur son épaule. La coupe en tombant s'était brisée et Françoise Giltay n'avait pas réagi.

« Le décès de votre mère, ici dans cette maison, cela fait maintenant combien de temps ? – Au moins trente ans. » Le vieil homme qui avait posé la question à Pierre vivait seul désormais. Son compagnon l'avait quitté, mais il habitait toujours la même villa, située à mi-hauteur de l'immense escalier de briques qui menait à la plage en contrebas, et il se réjouissait comme chaque fois de revoir « le fils de la très élégante Françoise ». Depuis plusieurs années, il demeurait la dernière personne que Pierre continuait à fréquenter sur la côte normande. Peut-être même étaient-ils devenus amis – non pour leurs rencontres à intervalles trop irréguliers, ou pour leurs rares confidences, mais parce qu'une certaine nostalgie des temps révolus, dont ils étaient les derniers témoins l'un pour l'autre, les avait imperceptiblement rapprochés.

Aussi, quand Pierre avait téléphoné pour lui indiquer qu'il était convié, parmi des écrivains, à participer au Salon du Livre, créé quelques années auparavant, qui se tiendrait au casino de Trouville durant deux jours à la fin de la semaine, le vieil homme n'avait pas hésité. « Allons Pierre ! Il faut bien sûr venir prendre vos quartiers dans l'une des nombreuses chambres de cette trop grande maison que j'ai peine à occuper. Votre venue me donnera au moins l'occasion d'ouvrir leurs volets... »

*

Assis désormais en face de lui, Pierre l'écoutait parler de ses impressions de lecteur sur le livre qui lui devait une nouvelle occasion de revenir à Deauville : un court essai sur le procès de Pierre Pucheu que le général Giraud avait attiré en Afrique du Nord avant de le livrer à la vindicte des communistes.

« Mais quelle idée avait bien pu passer par la tête de Pucheu pour décider, en 1943, de quitter Vichy à destination du Maroc ? Penser qu'après avoir été le ministre de l'Intérieur du Maréchal, il pourrait continuer à servir son pays, en quelque sorte de l'autre côté, après une simple période de probation ? Une assurance de technocrate qui frise la naïveté, mais qui pourrait encore être partagée par ceux qui nous gouvernent, n'est-ce pas ? »

Face à cette question, Pierre demeurait silencieux et pensif. Il savait ne pas avoir écrit pour l'édification des jeunes générations (Pucheu : milieu

modeste, boursier, élève de l'École normale supérieure) en leur évitant le renouvellement des mêmes abominations (Pucheu : le créateur de la section spéciale de la cour d'appel de Paris chargée de procéder sur ordre à des condamnations à mort de Résistants). Non, il l'avait écrit après avoir regardé une simple photographie en noir et blanc, trouvée un soir alors qu'il cherchait un livre chez un bouquiniste de son quartier. Une photographie de Jacqueline et Pierre Pucheu et de leurs quatre enfants, en manteaux d'hiver, chacun tenant l'autre par la main, traversant de front une large avenue pavée, vide et bordée d'immeubles haussmanniens, au croisement d'une rue laissant percevoir, loin derrière eux, entre deux bâtiments, un fragment de ciel d'un blanc laiteux, étal et sans nuage, qui semblait fuir et se confondre avec l'horizon. Tous souriaient au photographe et marchaient d'un même pas à sa rencontre. La photographie d'une famille française des beaux quartiers, insouciant et solidaire, dont les enfants sages fixent un avenir qu'ils imaginent radieux parce qu'ils sont aux côtés de Papa et Maman. Une photographie qui semblait remonter à la fin de l'entre-deux-guerres. Une photographie extraite des notes de Pucheu, écrites entre juin 1943 et février 1944 dans les geôles de Meknès, puis d'Alger, et publiées à Paris, en 1948, par les éditions Amiot-Dumont. Mais une photographie trompeuse, selon Pierre, qui en avait fait le point de départ de son livre.

Combien d'années en effet avait-il fallu attendre pour que l'élégant père de famille fût arrêté, jugé puis fusillé ? Cinq années tout au plus ? Des sourires figés puis fracassés, des pas décidés stoppés net, des vies à peine entamées et déjà brisées. Plus rien ne resterait bientôt de cette famille unie et belle, et saisie dans ce matin d'hiver, si ce n'est une épouse délaissée et démunie devant ses enfants, leurs interrogations, devant le regard des proches, suspicieux ou compatissant, leur nom devenu synonyme de collaboration, de portes qui ne s'ouvriraient plus, et pour longtemps. Finie « ma petite fille chérie » (treize ans à la mort de son père) la fréquentation de l'aimable collège des sœurs de la rue de Lubeck, et « dans la vie de jeune fille et de femme qui t'attend, il va falloir, par suite de ma défaillance involontaire, compter chaque jour davantage sur toi-même ». Fini le regard bienveillant de ton père, finis nos mains qui se lient et nos sourires partagés. Ma petite fille chérie, je ne pourrai plus guider tes pas dans nos traversées des avenues haussmanniennes ; ma petite fille chérie, je le sais et te l'annonce, aussi

cruel que cela puisse te paraître : « En définitive, c'est toi qui dessineras ton propre destin. » Les derniers mots adressés par un père à sa dernière enfant et la photographie d'une famille qui n'avait rien tenu des promesses qu'elle laissait augurer.

Pierre s'était souvenu de son grand-père abandonnant sa femme dans un hôtel de Clermont-Ferrand, avec leurs trois jeunes enfants, un jour de juin 1940. Il s'était souvenu de ses généreux idéaux d'avant-guerre, qui ne l'avaient pas empêché de rejoindre Vichy...

Mais Pierre avait surtout vu, dans cette photographie, le pendant de la jeunesse d'Esther. Il ne savait certes rien de son enfance avant la guerre, avant la traque née d'une folie haineuse et destructrice qui les avait amenés à fuir, elle et ses parents, vers le Périgord. Esther ne lui avait parlé que de leur emménagement dans l'appartement du boulevard de Clichy en 1946. Nulle trace d'une époque plus ancienne, nul souvenir d'une promenade insouciant sur une quelconque avenue de Paris, blottie entre son père et sa mère, tous trois se tenant peut-être la main, et peut-être en un même matin d'hiver, mais chez Pierre le souvenir prégnant d'une autre photographie vue dès sa première visite en compagnie de Gabriel : celle de son mariage après la guerre.

Une autre photographie en noir et blanc représentant une autre promesse. Deux jeunes gens qui prennent la pose comme on la prenait au milieu des années cinquante en de mêmes circonstances : pris de trois quarts, visages figés et joues s'effleurant à peine, Esther et Jules conjugaient leurs regards dans une même direction, comme s'ils fixaient hors du cadre un avenir commun, supposé radieux, et nanti des mêmes espoirs, voire d'une même confiance. Non plus la confiance naïve de l'enfance, mais celle que les jeunes mariés attribuent à leur état : le bonheur d'enfanter bientôt et de fonder à leur tour, et après tant d'autres, ce qu'on appelle une famille.

Le sourire de Jules était néanmoins empreint de tristesse. La guerre était passée et elle avait laissé chez lui les traces de l'explosion de cruauté collective dont seuls sont capables les hommes. Et ce triste sourire produirait bientôt le même effet que chez la petite fille chérie de Pucheu. Un autre abandon, cette fois causé par une disparition volontaire, qui laisserait une jeune femme, seule et désespérée, dessiner son propre destin et celui de son fils.

N'était-ce pas sous le signe de la violence et de l'abandon que Pierre avait écrit son essai sur le procès de Pucheu ? Comment cet homme intelligent et cultivé, éduqué et subtil, ce père de quatre enfants, avait-il pu basculer du côté de la violence ? N'avait-il pas choisi de les sacrifier en plaçant, au-dessus de leurs innocents visages et d'une promesse de bonheur, celui qu'en tant que père il leur devait, la politique, son devoir et tous les idéaux qu'elle charrie, ces sacro-saints idéaux transmis au fil des générations et avec lesquels certains refusent de transiger –

l'honneur, l'autorité, le prestige, une certaine idée de la liberté, la grandeur du pays, et tant d'autres encore ? Ce père dérisoire qui, en écrivant à sa fille, réduisait son comportement à une « défaillance involontaire »...

Dans ce livre, et dans tous ceux qui l'avaient précédé, Pierre avait pris le parti des victimes, de toutes les victimes, et contre tous les idéaux, Esther et les enfants Pucheu, les enfants Pucheu et Esther, car des victimes innocentes, il y en avait de tous les bords. Elles étaient partout, en tous lieux et de toutes les époques, et toujours perdantes, et trahies, et les fausses promesses des photographies n'y changeaient rien. Nul en définitive n'échappait à la violence et à ses effets mortifères.

La conscience d'une violence partout présente, Pierre l'avait acquise depuis qu'il avait fréquenté la maison des pêcheurs et l'appartement du boulevard de Clichy. L'écriture de ses livres, le choix de refuser le sacrifice des victimes, la manière même qu'il avait eue de mener son existence durant les décennies écoulées, sa volonté de se tenir à l'écart, de se faire au mieux l'observateur de la vie des autres, tenaient à ces quelques mois vécus entre Paris et Villerville, il y avait maintenant près de quarante ans.

Mais le vieil homme qui se tenait en face de lui était-il en mesure de le comprendre ? Pierre pouvait-il se borner à évoquer une banale photographie d'avant-guerre pour expliquer la genèse d'un livre ? Dire l'émotion qui l'avait submergé à l'instant même où il l'avait vue, insérée entre deux pages jaunies d'un ouvrage oublié de longue date – *Ma vie* par Pierre Pucheu ? Immédiatement ses larmes et sa rage sourde, et les nuits sans sommeil qui avaient suivi ? Dire quelque chose de cette image figée, si lointaine et pourtant tellement présente, presque pesante, et dont Pierre n'avait pu détacher ses yeux, et qui continuait à lui parler de fatalité et

d'impuissance commune ? Mais aussi de nos choix, du poids des idéaux, bien ou mal compris, et de ce qu'ils font peser sur d'autres, sur ces êtres trop jeunes, trop innocents qui n'arriveront jamais à s'en sortir, ou au prix de tant d'efforts et de sacrifices... Le prix de la résilience, ce mot si vague qui s'insinue dans toutes les conversations, ce mot fait pour rassurer les individus souffrants ? Peut-être, s'il fallait que chacun acceptât son sort en se croyant « sorti d'affaire ». Mais Pierre, le vieil homme qu'il était à son tour devenu, ne croyait pas qu'on puisse se sortir d'affaire. Alors, que pouvait-il bien dire de ce qu'il avait ressenti à la vue d'une simple photographie : espérer être compris ? Mais qu'en comprendrait son hôte qui se tenait droit devant lui et sur lequel il savait si peu de chose ? Tout effort apparaissait inutile.

Aussi Pierre fit à son tour référence à une assurance de technocrate. Il invoqua à son tour un sens erroné du devoir auquel certaines élites s'imaginent tenues, un sens du devoir dont il affirma qu'il avait peut-être fait croire à Pucheu qu'il pourrait continuer à l'accomplir en 1943 en franchissant la Méditerranée sans dommage. À la veille du procès, il avait d'ailleurs conclu ses notes en invoquant son devoir : « Dire tout ce que je sais être la vérité matérielle, tout ce que je crois être la vérité politique, voici la seule manière qui me reste de pouvoir encore "servir". Et cela fait, advienne que pourra ! »

« N'avais-je pas raison ? », lui répondit le vieil homme en levant son verre de satisfaction : « Le sens du devoir, d'un devoir mal compris, et les illusions d'une élite qui s'estime détentrice de la vérité alors qu'elle est simplement aveugle. Servir le pire au nom de ses idéaux, et les plus erronés, sans jamais être assez lucide pour le comprendre. Un sujet éternel... Mais je sais que vous n'êtes pas venu me voir pour parler de ce livre, et je vous ennuie avec mes questions. Songeons plutôt à passer à table. »

*

Le lendemain, assis à un bureau d'angle en contrebas du salon dit « des gouverneurs », celui du casino de Trouville, sous l'immense verrière et devant une pile de livres que des visiteurs nonchalants ou curieux, ou les deux à la fois, lui demanderaient de leur dédicacer durant

l'après-midi ensoleillé qui s'annonçait, Pierre songeait à leur conversation.

Il ne doutait pas que le sujet de l'essai qu'il venait de publier constituait un nouvel exercice destiné à exorciser son passé familial. Il n'était certes jamais retourné en Mayenne et n'avait pas plus adhéré au « Cercle des Descendants et amis des Vétérans français du Front de l'Est ». Attentif aux propos de son président, il avait peut-être craint d'apprendre des choses que son esprit refusait d'entendre. Il lui suffisait de savoir qu'après avoir longtemps manœuvré à Vichy, son grand-père avait fini par s'engager dans un bataillon français de la Waffen-SS dans le but de combattre, *au nom de la liberté*, le bolchevisme durant la campagne de Russie. Que lui aurait apporté d'aller dans les détails ? Un peu plus de souffrance encore ? Et pour quel résultat ? Pierre s'était plutôt contenté de vérifier que les affaires de son père, celles dont il aurait dû enfin lui parler si le cours de la vie n'en avait décidé autrement, n'avaient qu'un rapport lointain avec cette période.

Le patrimoine que celui-ci gérait discrètement depuis des décennies n'était le fruit d'aucun pillage ni de la moindre confiscation, mais le produit indirect et inattendu (et plutôt cocasse) de l'idéologie allemande. Durant la guerre, le père de Louis Giltay avait fréquenté un certain Maurice Martin qui se fit ensuite connaître sous le nom de Robert Dun. Esprit curieux, inventif, brillant, prosélyte, il avait emprunté au nazisme quelque chose d'un antique paganisme qui en avait fait le chantre d'une écologie radicale avant l'heure. Après avoir purgé leurs peines respectives pour faits de collaboration avec l'ennemi, au seuil des années cinquante, sans terre mais convaincus que « la terre, elle, ne ment pas », les deux réprouvés, nantis de solides amitiés, celles que forgent les épreuves communes, sur le front ou en détention, avaient fini par se retrouver à gérer des coopératives d'utilisation de matériels agricoles, les CUMA, une structure juridique inventée à la Libération pour favoriser l'économie paysanne d'après-guerre.

Robert Dun était vite passé à autre chose, au rebours du père de Louis Giltay. Ce dernier avait profité de la croissance hors du commun du secteur agricole pour se retrouver, au fil des décennies, au cœur d'un réseau complexe de coopératives et de sociétés diverses qui avaient reçu de toutes parts des subventions au nom d'un impératif développement de

l'agriculture française, tout en contribuant à son enrichissement personnel. De cette fortune accumulée, Louis Giltay avait hérité et il avait continué à la faire fructifier « en bon père de famille » (plus besoin de prête-nom désormais, ni d'une accumulation de sociétés opaques) en tirant des fils invisibles depuis des antichambres de ministères.

Ainsi se résumaient les « affaires familiales » dont il n'avait tout d'abord pas eu le goût puis le temps de parler à son fils, mais qui les avaient menés au début de chaque mois à déjeuner ensemble à la brasserie Zeyer. Ces affaires, auxquelles il n'attribuait plus aucun mystère, Pierre ne les avait pas reprises. Il s'était contenté de vendre ses parts pour en obtenir une manne financière qui lui avait octroyé une grande liberté.

Il avait même renoncé à soutenir sa thèse de doctorat, après avoir mis la main, au dernier sous-sol de la bibliothèque, sur le numéro délaissé d'une revue juridique parue au milieu des années quarante. Celle-ci existait encore, sous une forme modernisée, mais de ce vieil exemplaire il avait extrait une phrase d'épouvante : « *Le nouveau statut des Juifs ne manquera pas de donner un puissant regain d'actualité à la question des actions déclaratoires.* » Cette phrase introduisait le commentaire d'une loi du 2 juin 1941 où l'auteur, tel un metteur en scène recourant à multitude de principes et de règles, se demandait avec gravité – et la jouissance à peine dissimulée du technicien maîtrisant son art – si le commissariat aux questions juives avait « qualité pour intenter une demande tendant à faire reconnaître qu'un individu est juif » ou « pour défendre à une demande formée par un individu en vue de faire déclarer qu'il n'est pas juif ».

Pierre avait pris la bibliothèque pour un refuge ; elle lui renvoyait son passé familial. Il se souvint alors des mots de son père prononcés à propos du comportement d'un juge au cours du procès de Nuremberg et se reprocha de ne pas avoir tenu compte de son avertissement. Réduit à l'état d'instrument, le droit ne pouvait être manié impunément, même quand il l'était avec précaution. Il était certes susceptible de servir un idéal de justice, mais il pouvait aussi produire ce résultat. Sans y prendre garde – pour l'élégance d'un raisonnement ou la volonté d'assurer la cohérence d'une mécanique érigée en système. Cette seule éventualité était devenue insupportable aux yeux de Pierre. N'y avait-il pas dans le

droit et sa technique, et dans le travail que lui-même accomplissait depuis plusieurs mois, quelque chose qui ressemblait à de la fausse monnaie ? Aussi était-il allé trouver le jour même son professeur pour lui annoncer qu'il renonçait à ajouter sa pierre à ce curieux édifice.

Dégagé de toute contingence matérielle, comme l'avait été avant lui sa mère, il avait néanmoins exercé un temps ses talents de juriste, en dilettante (chargé de cours dans une faculté de droit de banlieue, employé d'une compagnie d'assurances durant quelques mois, puis expert auprès des tribunaux), avant de tout abandonner pour ne se consacrer à rien, sinon au temps qui passe et à l'écriture. Ainsi Pierre s'était-il peu à peu installé dans cette vie – celle d'un rentier cultivé, sceptique et solitaire publiant des livres plus ou moins confidentiels (pour l'essentiel, des biographies historiques où il parlait de lui en se dissimulant derrière la vie les autres).

Il avait ainsi respecté le serment fait à son père à la brasserie Zeyer. Certes, il en avait payé le prix, celui d'une vie discrète et monotone, loin de ses enthousiasmes de jeunesse, mais il en tirait une certaine sérénité. Il avait appris depuis longtemps à se contenter de peu.

Assis derrière la table qui lui avait été assignée, il se tenait silencieux et se bornait à profiter des rayons d'un soleil que filtrait à peine la grande verrière du Salon des gouverneurs. Baignant dans le brouhaha sourd et rassurant d'une foule de badauds qui se pressaient auprès des gloires du jour, cédant à une certaine torpeur, il ne remarqua guère l'homme qui s'était planté devant lui – une silhouette massive dont il avait seulement perçu qu'elle était chauve et tenait à la main un large chapeau de paille qui lui donnait vaguement un air de paysan égaré en un lieu plus bourgeois.

L'homme avait saisi un exemplaire de la biographie de Pucheu sur le haut de la pile de quatre ou cinq qui traînaient sur la table, l'avait un instant feuilleté puis reposé après y avoir discrètement inséré un feuillet plié en quatre. Mais il n'avait pas attendu la fin de la conversation que Pierre venait d'entamer avec une toute jeune femme, souriante et bavarde, qui lui expliquait innocemment s'intéresser à la période de la collaboration parce qu'elle était « celle de mes arrière-grands-parents que je n'ai hélas pas connus », pour s'éclipser comme il était apparu. Il avait donc fallu quelques minutes avant que Pierre, à nouveau seul, pût se

saisir de l'exemplaire que l'homme au crâne chauve, un peu mystérieux mais à coup sûr impatient, avait fini par abandonner sur la table. Voulant le replacer sur la pile, il aperçut la feuille de papier sur laquelle figurait un mot griffonné à la main, d'une écriture plus raffinée qu'il l'aurait imaginé : « N'a-t-on pas écrit un jour que la littérature est un don des morts et le mort que nous avons en partage ne se prénomrait-il pas Esther ? »

En lisant ces mots, Pierre avait eu un mouvement de recul. Qui était cet homme pour se prévaloir de ce prénom ? Sa forte corpulence, son crâne chauve, le chapeau qu'il tenait à la main : rien dans son allure générale ne lui disait quelque chose. Nul trait saillant qui pût lui rappeler un souvenir. Seule son écriture lui procurait un curieux sentiment de familiarité...

*

Le soir même, revenu dans la grande villa sur les hauteurs de Trouville, Pierre s'en ouvrit confusément à son hôte qui ne se tint pas longtemps silencieux devant lui. « Pierre, soyez enfin lucide ! L'ouvrage que vous venez de publier n'est pas un simple travail d'historien. À travers tous vos livres, vous voyez bien que c'est la même dette que vous tentez d'acquitter. Celle de vos ascendants peut-être, mais aussi la vôtre. Une dette qui remonte à votre jeunesse, celle que vous ne devez pas seulement à votre famille, mais aussi à Esther, à Sveta, à Anton, à sa femme : cette violence collective dont ils vous ont fait prendre une conscience aiguë, celle que vos parents, qui n'en pouvaient plus eux-mêmes, vous ont toujours cachée en vous racontant – pardonnez-moi ! – des falaises sur Proust en pensant que vous ne retiendriez du monde que sa délicatesse, cette violence qui vous hante et que vous ne cessez d'expié ! Il serait temps que vous la soldiez, cette dette ! Profitez de votre séjour pour tenter de conjurer ce passé en retrouvant cet individu qui vous y renvoie. S'il ne s'agit pas d'un canular ou d'une méprise, il n'y a qu'un lieu où vous puissiez mettre la main sur lui : c'est à Villerville, et peut-être même dans cette ancienne maison des pêcheurs que vous avez si souvent mentionnée. Pierre, après tout ce temps, vous devriez plutôt vous réjouir de ce qu'il vient de se passer ! »

*

Durant la matinée du lendemain, après un petit déjeuner pris en commun, Pierre, fébrile mais résolu, avait emprunté le coupé sport (rouge et décapotable) que le vieil homme mettait déjà à la disposition de sa mère. En direction de Villerville, il avait suivi les mêmes routes qu'autrefois, navigué entre terre et mer, repéré d'identiques bosquets, retrouvé les mêmes croisements et leurs étroites maisons de briques et d'ardoises, mais aussi d'autres, plus modernes et plus blanches, parfois couvertes d'épais toits de chaume, car les Parisiens venaient désormais en masse sur la côte, non plus les anciennes et vieilles familles mais de nouveaux bourgeois en quête d'air pur, de bains de mer et de ce qu'ils dénommaient un goût de l'authenticité...

Sur ces routes, si la nature n'avait guère changé, tout lui paraissait plus neuf et plus propre. Il en allait de même de Villerville qui avait effacé certaines traces du passé pour s'installer à son tour dans le siècle. L'ancien casino avait été transformé en hôtel-restaurant, les maisons rénovées et repeintes, et le goudron semblait s'être emparé des rues.

Pierre avait fini par trouver une place sur un parking aménagé place du Lavoir, puis il avait emprunté le chemin qui le mènerait du côté de la plage, non loin de la falaise des Roches Noires, en espérant y retrouver d'instinct la pointe du Heurt et l'escalier des Graves. Il n'était plus très loin de la cabane bleue, une buvette très prisée des touristes qui allaient y consommer entre deux bains de mer ou deux bains de soleil. Il y avait là des mères de famille affairées, des enfants qui jouaient au ballon ou qui léchaient des glaces, quelques adolescents désœuvrés et des hommes, plutôt jeunes et dans toutes les tenues. Des allées et venues, des bancs occupés, des cris, des rires, des conciliabules, et parfois d'un groupe à l'autre, des apostrophes. En cette saison, Pierre ne pouvait espérer retrouver la brume et le silence et les ombres de ses vingt ans. D'ailleurs, aucun de ceux qu'il croisait n'était né à cette époque...

Est-ce au moment où il envisageait de rebrousser chemin, regrettant presque d'être venu, qu'il perçut un homme au crâne chauve et luisant, marchant à l'écart des autres, sur le sable mouillé que la mer descendante avait découvert ? Pierre n'eut pas le temps de s'interroger : comme s'il avait ressenti sa présence, arrêtant de regarder vers le large, la silhouette

haute et massive s'était lentement retournée et, l'ayant aperçu à son tour, lui avait adressé, immobile et souriante, de grands gestes du bras qui semblaient lui dire : « Rejoignez-moi ! »

En s'approchant de l'homme, Pierre commença à donner un nom à une allure, puis à une démarche, et maintenant à un visage. Ses traits étaient ceux d'un vieillard, ou plutôt d'un homme dont les personnes qui le croisent pourraient dire (avec gêne, ou surprise, ou tristesse) qu'il a vieilli avant l'âge. Un visage souriant où, maintenant qu'il était près de lui, Pierre discernait les mêmes traits qu'autrefois, mais qui n'avaient plus rien de juvéniles ; visage marqué, usé, strié de multiples ridules ; une peau terne et trop pâle, presque terreuse par son absence de vie – ou d'une vie qui semblait se retirer ; ce même nez aquilin qu'il avait remarqué le jour de leur première rencontre, des yeux identiques enfoncés dans des orbites dont la noirceur nouvelle renvoyait un regard moins lumineux, et un sourire résolument plus doux. Pierre n'en doutait plus : son ancien camarade se tenait là, devant lui.

« Il faut que tu m'aies bien connu pour me reconnaître dans l'état de délabrement où je suis ! », lui lança celui-ci dans un éclat de rire – de ceux qui n'autorisent aucune réplique.

Après quelques minutes seulement, Pierre apprit d'un Gabriel volubile et joyeux – et n'était son état, presque rayonnant – qu'il vivait à Villerville depuis presque deux ans déjà. « Je ne suis d'ailleurs pas revenu seul. Tu t'en apercevras bientôt si tu acceptes que nous remontions ensemble jusqu'à l'ancienne maison des pêcheurs. » Un silence, un sourire, un regard presque complice à destination de Pierre : « J'imagine que tu t'en souviens... Eh bien, elle, tu pourrais la reconnaître en la voyant : elle n'a pas beaucoup changé. »

Cette maison, Gabriel l'avait achetée et il avait décidé d'y vivre. Il lui expliquerait, bien sûr, mais pas tout de suite, plutôt quand l'un et l'autre seraient assis : car pour l'instant, il devait se concentrer pour marcher sur ce sol meuble où il manquait de trébucher à chaque pas, au point de saisir d'une main hésitante l'avant-bras de Pierre pour tâcher de prendre appui sur son vieux camarade. La plage, le chemin qui débutait devant la maison bleue puis montait en lacet vers les premiers bâtiments et, après des haies et des saules, perpendiculairement au rivage laissé en

contrebas, un peu à l'écart, toujours recouverte des mêmes briques noircies, l'ancienne maison des pêcheurs.

Gabriel n'eut pas besoin de frapper à la porte ; les ayant devancés, une femme l'avait ouverte et elle se tenait sur le seuil. Une même posture, droite et ferme, un corps toujours aussi fin, élancé, un regard qui n'avait pas changé, des yeux clairs presque plus en amande qu'autrefois, un identique sourire qu'abîmaient à peine deux rides au coin des lèvres, et toujours les mêmes pommettes hautes sur un visage que les années semblaient avoir épargné : « L'exact opposé de Gabriel », se dit Pierre qui reconnut Sveta à l'instant même où il la vit.

Sveta ne marqua aucun signe de surprise, même le plus infime, que Pierre pût surprendre. À peine perçut-il le regard inquiet qu'elle jeta furtivement sur Gabriel en sueur. « Installez-vous sur la terrasse. Je vous y rejoindrai une fois que j'aurai fait quelques courses pour que nous puissions déjeuner car, Pierre, j'imagine que tu resteras déjeuner ? Tu n'as rien contre les fruits de mer ? » Pierre n'eut pas le temps de répondre que Sveta lui tournait déjà le dos, un panier à la main, ouvrant la portière d'une voiture garée à quelques mètres sur le bord du trottoir. « Oui, Gabriel, je vais les acheter sur le port de Trouville. Vous avez donc tout le temps... »

Pierre avait la sensation d'avoir été projeté sans aucune transition, d'un coup, et presque sans ménagement, dans le passé. « *Comme si de rien n'était* », se dit-il en s'amusant que cette formule toute faite collât si bien à la situation. Une même voix, une identique assurance et un ton qui, ne laissant guère de place à la réplique, avaient permis à Sveta de gouverner la vie de ces deux hommes il y avait près de quarante ans. Seule la saison avait changé. Plus de parka bleue, mais une robe légère sous un soleil qui, en cette fin de matinée, devenait de plomb. Et aussi l'étrangeté de cette dernière phrase qui semblait avoir été prononcée par Sveta dans le dessein de dissiper une inquiétude chez Gabriel.

Pierre pénétrait à nouveau dans la maison des pêcheurs. Son ancienne pièce unique, celle où avaient eu lieu leurs dîners et autant de débats enflammés, de ceux dont il avait cru qu'ils changeraient sa vie, ne comportait plus d'escalier en colimaçon ni d'évier en céramique. Repeinte d'un rouge vénitien qui l'imprégnait de gaieté, elle avait été transformée en une vaste entrée qui donnait sur plusieurs pièces. Pierre

comprit que l'ancienne maison des pêcheurs avait été jointe à une autre, contiguë et à peu près identique. Il se baissa sous une voûte épaisse et basse pour passer de l'une à l'autre et rejoignit au bout d'un couloir étroit quelque chose qui ressemblait à un minuscule patio intérieur. Un sol fait de lattes de bois clair, deux fauteuils en toile, une table basse sur laquelle avaient été posés deux verres, une bouteille d'eau et quelques gâteaux secs (une attention de Sveta, pensa Pierre). Un carré de ciel bleu entre des murs peints et deux grandes fenêtres ouvertes, la première donnant sur ce qui semblait être une pièce à vivre, la seconde sur une chambre dans laquelle il n'y avait rien d'autre qu'un grand lit défait avec des draps de couleur, froissés et comme jetés sur lui après une nuit d'étreinte. « Nous dormons ensemble, mais rien de plus intime désormais, à moins que les étreintes inconscientes du sommeil le soient », souffla dans un sourire Gabriel, qui paraissait avoir lu dans les pensées de Pierre.

Assis l'un en face de l'autre, ils se regardaient enfin, ou plutôt s'observaient pour tenter de se retrouver, entre l'évocation de deux souvenirs qu'ils avaient en commun, deux impressions qui se conjugaient sans néanmoins se confondre. Pierre et Gabriel semblaient procéder à tâtons, comme s'ils avançaient dans le noir. La peur de se cogner sans doute. La volonté de ne pas aller trop vite. S'en tenir pour l'heure à l'évocation de banalités et de souvenirs communs.

Les hommes d'âge mûr qu'ils étaient devenus le savaient désormais depuis longtemps : jeunes, ils s'étaient leurrés en pensant que leurs fins de semaine passées entre la longère et la maison des pêcheurs marqueraient leurs vies d'une identique empreinte. Durant cette période, ils avaient vécu une expérience commune jugée par eux cruciale, et si puissante qu'ils avaient pensé en tirer les mêmes enseignements. Certes, il y avait bien eu un avant et un après. Ils avaient ensemble blâmé la fadeur de leurs vies d'étudiants et peut-être d'une partie de leur jeunesse, mais ils n'avaient pas d'un même élan rompu avec les existences qu'elles préfiguraient. Tous deux n'étaient pas entrés dans le monde, comme ils l'avaient cru à l'époque, ou du moins pas de la même manière.

Les dés étaient jetés depuis longtemps et ces questions n'agitaient plus les esprits de Gabriel et de Pierre. Ils voulaient se parler, mais il était peut-être trop tôt. Quarante années avaient passé. En se remémorant quelques souvenirs des premiers instants passés ensemble, ils devaient

d'abord tenter de se reconnaître (au sens où l'on essaie de connaître l'autre à nouveau). Cet exercice, ils en pressentaient la difficulté malgré leur volonté commune. Aussi furent-ils rassurés, chacun de son côté, au moment où une clé tournant bruyamment dans la serrure de la porte d'entrée les interrompit et les sauva. Sveta était de retour. Elle les regardait en souriant depuis l'intérieur de la pièce à vivre, derrière l'une des deux grandes fenêtres ouvertes sur le patio. « Peut-être serait-il temps de manger », finit-elle par leur dire en brandissant un énorme tourteau encore vivant dont les pinces étaient tenues par un épais caoutchouc.

*

Ce tout premier jour, celui de leurs retrouvailles, après tant d'années de silence, aucun des trois ne parvint à exprimer ce que depuis longtemps chacun gardait à l'esprit. Trop d'émotions, sans doute, sous couvert de traits d'humour et d'apparent détachement – ou de légèreté. Il leur fallait un peu de temps pour poser des questions et y apporter des réponses. Après un déjeuner au cours duquel ils échangèrent des banalités, sur les travaux accomplis dans la maison des pêcheurs pour en changer l'apparence et « la rendre plus agréable à vivre », ou le rôle joué par les salons d'écrivains dans la promotion de leurs livres, ils finirent par se séparer. Néanmoins, tous trois promirent de se revoir très vite, peut-être parce que ce début de discussion, malgré son absence de réel intérêt, leur avait donné le sentiment de renouer avec un peu de leur complicité d'antan, ou du moins de le pouvoir.

En fin de journée, Pierre reprit le coupé sport sur le parking de la place du Lavoisier et s'en retourna seul dans la grande villa sur les hauteurs de Trouville. Son hôte l'interrogea sur ses impressions qu'il lui livra par touches successives et désordonnées. Même s'il s'en étonnait, il n'avait rien de saisissant ou d'inattendu à raconter. Il n'avait pas reçu le choc qu'il escomptait peut-être au moment de retrouver Gabriel, sur la plage, Sveta, sur le seuil de la porte, et tous deux dans ce surprenant patio intérieur nappé de lumière, au cours d'un long déjeuner ensoleillé.

« Vous me demandez ce qui m'a le plus marqué ? » Pierre semblait faire un effort pour ne pas se tromper. Un lieu d'abord : l'ancienne maison des pêcheurs qui ne ressemblait plus à ce qu'elle était – dans son

souvenir, ou en imagination : un lieu de transit, une pièce unique et sale, instable et provisoire, *qui vous mettait en danger*, avec son pesant évier de céramique et dans un coin son escalier en colimaçon qui ouvrait à l'étage sur un trou béant et noir. Deux silhouettes ensuite : celle, pesante et vieillie, de Gabriel qui n'avait plus les traits aussi durs qu'autrefois ; celle toujours aussi légère et virevoltante de Sveta dont il avait remarqué qu'elle n'avait cessé, durant leur déjeuner, de passer d'un endroit à un autre, entre l'extérieur (le patio ensoleillé) et l'intérieur (la plus sombre pièce à vivre), comme si elle craignait d'entendre jusqu'au bout ce qui pourrait être dit.

« Ce n'est pas rien quarante années d'une vie – une distance peut-être trop grande pour ressusciter un même emballement. » Aucune évocation des soirées anciennes passées à discuter et à boire, rien sur leur départ et la vie à Montréal, non, mais la perception de gestes, en apparence insignifiants, de ceux qui ne sont pas destinés à être vus – Sveta passant derrière Gabriel et lui caressant l'épaule de manière subreptice, caresse discrète qui oscillait entre une marque de tendresse et le réconfort qu'on doit à un vieillard, ou à un malade ; l'attention mise à l'écouter parler, même (ou surtout) de choses sans intérêt ; ou encore un regard qui laissait supposer que tout ce qu'il pourrait dire lui était déjà et d'avance pardonné. « Non, aucun surgissement du passé, avait poursuivi Pierre, pas même de simulacre. Mais nous savons tous les deux que le passé ne revient jamais, du moins tel qu'il était ou demeure dans notre mémoire. J'ai plutôt ressenti la quiétude d'un lieu et l'intimité de deux êtres qui m'ont semblé constituer un bloc dont je me suis senti en un certain sens exclu. »

Le soir même, après avoir livré ses dernières impressions et bu quelques verres en plus, ou en trop, après avoir aussi remercié son hôte pour sa franchise, Pierre décida de prendre le premier train du lendemain pour rentrer à Paris.

*

Une fois chez lui, Pierre ne sut que faire de sa journée. Occupé à mettre des mots, les moins mauvais possibles, sur ce qu'il venait de vivre, repassant en boucle chacune des scènes vécues durant ces

dernières quarante-huit heures pour tenter de surmonter le trouble diffus et lancinant qui l'envahissait, il fut incapable de fixer son attention. Il sortit à plusieurs reprises : pour aller faire des courses dans le quartier, chercher un paquet qui l'attendait à la Poste, ou simplement marcher dans les rues, croisant au hasard des individus qu'il ne voyait pas.

Il dîna seul dans son appartement (il avait quitté de longue date son studio des boulevards extérieurs) quand il reçut un appel téléphonique de Gabriel lui annonçant être à Paris. Il s'était décidé à prendre un train durant l'après-midi même, « oui, je te le confirme, sur l'insistance de Sveta », et il souhaitait le retrouver sans tarder, enfin dans une heure ou deux, ou dès qu'il le pourrait, et si cela s'avérait possible pour lui bien sûr, « car il faudrait tout de même que nous arrivions à nous parler... »

Pierre donna rendez-vous à Gabriel dans un bar situé près de la place de la Madeleine. « Un endroit où l'on peut s'avachir dans des fauteuils en cuir, plutôt profonds et plutôt confortables, et siroter les meilleurs cocktails de Paris. Un endroit tranquille, peu fréquenté avant minuit, où il nous sera possible de parler *tout à notre aise*. » À l'instant même où il prononça cette expression convenue, Pierre comprit qu'elle traduisait l'inverse de ce qu'il pensait : son appréhension vis-à-vis de ce qu'ils allaient peut-être se dire.

Quand ils se retrouvèrent, Gabriel semblait tendu. Pierre ne discernait plus chez lui le détachement manifesté la veille. Son ancien camarade paraissait vouloir s'exprimer dans l'urgence, comme s'il entendait se débarrasser d'un poids – à moins que ce fût la crainte d'être pris d'un remords, se dit Pierre, celui lié à l'expression de souvenirs et d'impressions qu'il aurait préféré taire.

« Je ne t'ai pas dit que j'avais quitté la France parce que je ne me sentais pas le courage ou la force de te parler. J'avais eu un coup de foudre pour Sveta, dès l'instant où nous l'avions croisée sur cette plage, au premier regard, avant même de nous parler. Comment aurais-tu réagi si je te l'avais confié ? Nous étions certes étudiants ensemble, nous étions peut-être même en train de devenir amis, mais si je m'étais ouvert à toi, nous aurions pu devenir rivaux. Aussi ai-je préféré me taire et finalement disparaître quand j'ai retrouvé sa trace, plusieurs semaines après son départ de Villerville. »

Pierre ne réagit pas – pas même par un plissement des lèvres ou une inflexion du regard. Cette impassibilité incitait Gabriel à continuer, sur le même ton, mais en décidant de ne plus évoquer Sveta, car c'était d'autre chose qu'il voulait parler – quelque chose de plus important qu'il avait tu jusque-là, mais qui avait motivé son changement d'attitude et sa venue soudaine à Paris, et peut-être avant cela sa volonté de renouer avec son ancien camarade : « Tu ne le sais pas, mais nos mères se sont rencontrées – peu après le décès de ton père. La mienne s'était éprise de toi. Son amour n'était pas aussi superficiel ou passager que tu l'as peut-être imaginé. Ne me dis rien... Tu ne l'ignores pas : Maman n'a jamais été très heureuse dans la vie et tu as été un des rares moments de bonheur de son existence, une parenthèse peut-être, mais intense et belle. Or elle n'a pas compris que le seul fait d'apprendre le comportement de ton grand-père durant la guerre, mais qui ne te concernait pas, ait pu te décider à ne plus te rendre boulevard de Clichy où elle t'attendait chaque soir. Elle m'a dit te l'avoir écrit, peu de temps avant son départ pour Montréal, mais tu ne lui as jamais répondu. Le fait est que ma mère était à bout. Elle avait décidé de se rapprocher de la tienne pour tenter de comprendre ton comportement. Elles se sont vues à plusieurs reprises. Deux femmes de la même génération et qui ont sympathisé, au point d'entamer une correspondance après que ma mère m'a rejoint au Canada. De longues lettres qu'elle a toujours conservées... parce que j'avais un peu partagé votre vie à Villerville et qu'elle m'avait pris en sympathie, ou parce qu'elle avait compris certains de tes choix, ta mère a fini par se confier à la mienne, en lui parlant de ton passé familial, de sa pesanteur, d'une douleur constamment tue, et de sa conséquence ultime chez ton père : sa mort qui n'est pas le résultat d'un infarctus, j'imagine que tu le sais, mais de ce qu'il faut bien nommer un suicide. »

Sans réaction de Pierre, Gabriel continua : « Tu te souviens de l'évocation par ton père d'un voyage en Allemagne accompli avec son propre père durant l'année 1949, alors qu'il était adolescent ? C'était lors de notre premier déjeuner à Villerville. Sans rien dire à son fils de ses motivations, ton grand-père allait à la recherche de certains de ses compagnons, de ceux qu'il avait connus en s'engageant dans une division de grenadiers de la Waffen-SS au cours de la guerre – non pas des Français mais des Allemands, des officiers, ceux aux ordres desquels il avait obéi durant plusieurs mois sur le front de l'Est. »

Pierre l'interrompit, brutalement : ayant enquêté sur le passé de son grand-père, il estimait en savoir assez sur ce registre. Gabriel se borna à hocher la tête, avant de continuer : « En apprenant cet engagement, je t'en ai beaucoup voulu, ou plus exactement j'en ai voulu à notre amitié, à son existence même. Il faut me comprendre, Pierre : mon père ne s'est jamais remis de cette période, au point d'en mourir, laissant ma mère seule. Il nous a tous deux abandonnés – et moi je devais continuer à te fréquenter ? À l'époque, nos liens me parurent incongrus, intolérables – et pour tout dire *contre nature* ! Crois-le bien : j'en ai aussi voulu à ma mère. Comment avait-elle pu entretenir une relation avec toi, et pourquoi, après que ton passé familial lui fut révélé, ne s'était-elle pas remise de votre séparation ? »

Gabriel se tut un instant. « La rage de t'imaginer coucher avec ma mère – à l'époque, je n'avais pas réussi à trouver d'autres mots – et la colère liée à ce qu'elle venait de m'apprendre d'un bloc : l'appartenance à ce que je me figurais constituer deux camps antagonistes. Tu tiens là l'explication de mon silence durant ces années. Avec le temps, j'ai fini par faire la part des choses, compris que les vies de ceux qui nous ont précédés ne nous lient pas et qu'il n'existe aucune responsabilité collective, mais le temps avait précisément passé. Nous vivions désormais loin l'un de l'autre, engagés dans deux histoires différentes, et puis j'avais peut-être aussi fini par m'en vouloir – de ma réaction instructive, celle qu'on peut avoir à vingt ans, mais aussi de ne pas avoir eu le courage de te parler. »

Impassible et pâle, Pierre faisait face à Gabriel. Il se souvenait des raisons qui l'avaient fait abandonner Esther, du trou béant surgissant sous ses pieds, détruisant tout, son insouciance et la possibilité même d'imaginer son bonheur, quand il avait appris le passé lointain de son grand-père, dont la violence était devenue si prégnante et tellement lourde à porter. Un passé qui avait placé les membres de sa famille, enfants, petits-enfants – et pour combien de générations encore ? – du côté des bourreaux, alors que dans celui des victimes, il y avait au premier rang Esther. Il se souvenait qu'à l'époque, lui aussi avait pensé qu'elle ne pourrait jamais lui pardonner, qu'un infranchissable fossé entre eux s'était creusé, et pour toujours – le crime commis par son grand-père à l'égard des siens n'était-il pas *imprescriptible* ? Et si même elle avait pu lui accorder son pardon, l'indignité dont il se sentait frappé lui

interdisait de la retrouver. Or, les sentiments qu'il avait ressentis à cette époque, voici que son vieux camarade lui disait les avoir éprouvés à son égard, depuis l'autre bord : une même béance qui interdisait désormais toute relation entre eux.

Gabriel reprit le fil de son propos – un long monologue, énoncé avec lenteur et d'un ton grave, avec le plus de précautions qu'il pouvait. « Durant ce long voyage, ton père et ton grand-père ont traversé une Allemagne en ruine, des villes dévastées, écrasées sous les bombes, des gravats partout malgré un début de reconstruction, et beaucoup de baraquements en bois. Ils y ont croisé la misère à chaque coin de rue, mais ils n'ont jamais retrouvé les anciens compagnons de ton grand-père. La plupart avaient été pendus, fusillés, abattus, sommairement. Et s'ils étaient encore en vie, ils n'iaient l'avoir connu. Ils étaient redevenus paysans, petits employés, hommes de peine, instituteurs. Ils s'étaient inventé un passé. Ils n'avaient rien eu à faire avec le régime ou s'affirmaient au pire « *dénazifiés* ». Ce qu'ils voulaient, c'était sauver leur peau, comme tant d'autres. Tous tête baissée, soumis, au milieu des femmes et des enfants, et des troupes d'occupation. Et là, sous les yeux de ton père, il y avait ton grand-père, malade après ses années de détention, se transformant au fil des kilomètres, ne cherchant plus rien à légitimer, ni à défendre de ses idéaux et de ce qu'on lui avait enfoncé dans le crâne. Plus rien de la lutte contre les Rouges, plus rien des slogans contre un collectivisme menaçant notre civilisation, plus rien d'une quelconque croisade à mener au nom d'un idéal de liberté... Plutôt, chaque jour davantage, un homme écrasé par le remords, ouvrant enfin les yeux, comprenant au fil de ses rencontres ce que la lutte contre le bolchevisme avait masqué, ou permis – *et dont il avait été le complice* : massacres et exécutions de masse. »

Une pause, puis Gabriel reprit, sur le même ton, mais avec plus de précautions encore. « Néanmoins, ton père n'avait pas encore vu le pire : sur la route du retour, la chose est certaine, tous deux se sont arrêtés dans un ancien camp, une vaste plaine au milieu d'une forêt de bouleaux et de hêtres, une plaine où l'on entendait à nouveau le chant des oiseaux – l'ironie de l'existence... Ton grand-père voulait faire comprendre à son fils ce qu'avait été la violence poussée à son paroxysme. Accompagnés d'un ancien déporté qui leur servait de guide, ils ont ensemble visité chacun des baraquements, faits de pierre, de briques et de planches,

jusqu'à l'étape ultime : les anciennes chambres à gaz. À un moment, il faut me croire, ton père s'est retrouvé seul au milieu de l'une d'elles, quelques minutes peut-être – quelques minutes d'inattention de la part de ton grand-père ou le produit de sa volonté, nul ne le saura jamais – mais quelques minutes décisives, cruciales, de celles qui vous changent irrémédiablement – et vous hantent, pour toute une vie. »

Gabriel laissa passer à nouveau quelques secondes de silence. « Abandonné dans ce lieu vide et froid, ton père y a ressenti cette violence extrême de la manière la plus physique qui soit. Il ne s'en est jamais remis : dix fois, vingt fois, il en aurait fait le récit à ta mère. Et toujours, dans son sommeil, il lui disait se représenter – comme s'il regardait un film dont la pellicule ne se rembobinait jamais – des foules entières d'hommes, de femmes et d'enfants, sur des quais, après avoir été déversés par des trains de marchandises, en provenance de toutes les gares, marchant la nuit et le jour, au milieu des cris, des larmes, des uniformes, des aboiements, des coups de crosse et de bottes, des odeurs et du tumulte ; et au moment où, dans une insupportable nudité, tous pénétraient dans ce lieu, beaucoup se retournaient vers lui pour le fixer du regard, incrédules mais implorants. *Et il ne pouvait rien faire d'autre que les regarder.* Cette image, ton père l'a sans cesse eue à l'esprit. Il a eu beau toute sa vie tenter de trouver des repères, et s'inventer des rituels, pour lui permettre de tenir, elle ne l'a jamais quitté. La veille de sa mort, à ta mère, il en parlait encore. »

Devant cette image qui lui était familière, celle d'une foule qui s'éloigne et disparaît face à un spectateur impuissant, devant cette image dont il n'avait jamais imaginé qu'elle eût chez lui une origine, et qu'elle fût explicable, Pierre demeura pétrifié. Il mettait des mots sur un suicide et comprenait mieux certains aspects de la vie de son père, ses silences et sa rigidité, son mariage aussi, et le couple étrange qu'il formait avec sa mère. Tenir et ne pas s'affaïsser malgré les souvenirs. Il comprenait aussi les raisons d'un serment exigé de lui dans cette brasserie. Un serment qui avait produit ses fruits : Pierre n'avait-il pas fini par se réfugier dans les livres – ceux qu'il avait lus et ceux qu'il avait écrits ? Pour ne pas commettre les mêmes fautes, n'avait-il pas refusé d'exister ? La fréquentation de la maison des pêcheurs, il y avait maintenant quarante ans, n'avait été qu'une parenthèse, une euphorie passagère, et surtout une

invitation à vivre qu'il n'avait su saisir – mais dont il venait de comprendre qu'il ne pouvait pas s'en saisir.

Placé du côté des victimes, Gabriel avait-il réussi à vivre ? Pierre n'en doutait plus. Après quarante années, il enviait son ancien camarade pour ce qu'il avait accompli et la radicalité de son choix : par amour, abandonner la France et rejoindre Sveta dans le pays où elle avait décidé de s'exiler. Quand il lui en fit la confidence, Gabriel ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. « Crois-tu vraiment qu'il faille m'envier ? » fut son unique réponse.

Il était tard désormais et, au milieu de la nuit, dans ce bar à cocktails, les deux hommes imaginaient que l'essentiel avait été dit, qu'il n'y avait pour l'heure rien à ajouter. Plus tard, peut-être... En cet instant, ils avaient simplement l'impression d'avoir enfin renoué un lien très ancien.

*

À la fin de chaque semaine, Pierre avait pris l'habitude de rejoindre Sveta et Gabriel à Villerville. Ce n'était plus comme autrefois Pierre qui attendait Gabriel à la gare, mais l'inverse, et le plus souvent Sveta qui prenait sa place. À la descente du train, il l'apercevait au bout du quai. Elle lui demandait souvent de l'accompagner dans les rues de Deauville « pour y faire quelques courses ». Parfois, ils faisaient aussi un détour par la grande villa sur les hauteurs de Trouville, pour y saluer l'ami de Pierre, et vérifier qu'il ne lui manquait rien. Malgré leurs protestations, et quelle que fût l'heure, le vieil homme insistait pour leur offrir une coupe de champagne : « Il faut bien que je vide ma cave avant disparition et inventaire ! » Aussi restaient-ils avec lui un peu plus longtemps qu'ils l'auraient voulu, et si c'était avant midi, Pierre savait que Gabriel finirait par appeler Sveta sur son téléphone portable ; elle commencerait par le rassurer sur la raison de leur retard, avant de lancer, dans un éclat de rire et de voix : « Eh bien, s'il le faut, nous apprendrons à déjeuner à l'heure espagnole ! »

Sur le chemin du retour, Sveta parlait peu. Elle ne disait jamais rien sur Gabriel, rien sur l'expression de son anxiété liée à son état de santé, jamais rien sur le passé. Tout au plus esquissait-elle parfois un geste de la

main pour faire remarquer à Pierre la beauté fugace d'un paysage – un de ceux qu'ils avaient vus cent fois. Une manière de faire diversion...

À Villerville, tous trois retrouvaient une certaine quiétude et prenaient plaisir à se retrouver. Ils laissaient le temps s'écouler un peu plus lentement les soirs de soleil, quand ils dînaient dans le patio intérieur, attendant avec indolence un soupçon de fraîcheur ; et quand ils s'en éloignaient, sillonnaient les corniches des bords de mer, ou se laissaient dériver jusque dans l'arrière-pays, au milieu des vallons, des haras et des chevaux, et même un jour jusqu'au Havre, la fameuse « cité de René Coty » dont le nom autrefois les faisait rire. S'arrêtaient au bord de la Touques, et prenaient un verre à la terrasse d'un café, entamaient une conversation inutile avec l'un des serveurs ou d'autres clients, et puis repartaient, s'arrêtaient à nouveau, cette fois le long d'une plage – comme à Villers-sur-Mer ou à Cabourg – et y admiraient les alignements de parasols avec leurs toiles multicolores savamment enroulées, les rares baigneurs, ou les chiens dont les maîtres avaient défait les laisses et qui s'abreuvaient à l'eau salée des marées basses ; ou simplement regardaient la mer ; parfois se laissaient surprendre par la pluie, saisissaient le bras de Gabriel, l'aidaient à se mouvoir, l'engouffraient dans la voiture, et s'en retournaient trempés jusqu'à la maison des pêcheurs, pour s'y sécher, tenir fermement à deux mains la tasse contenant une boisson chaude, s'affaler dans de vieux canapés déformés et miteux – « mais tellement confortables ! » – et y rester des heures entières qui s'étiraient vers la nuit, à lire ou à débattre, de l'actualité du jour ou de littérature – « Pierre, tu n'as pas le monopole des livres ! » –, à se taire, à rire, ou à rêver, après avoir fermé les yeux ; et retrouvant un peu de leurs vingt ans, se découvrir heureux.

Si Gabriel ne parlait plus guère de Sveta à Pierre, il la laissait souvent seule avec lui. Désormais, c'était elle qui venait le chercher à la gare, elle qu'il accompagnait au marché de Trouville, et le plus souvent c'était avec elle qu'il finissait ses soirées. « Conduire ne m'intéresse plus, disait Gabriel, des étals de poissons j'en ai trop vu », ou tout simplement : « Je suis fatigué, je vais me coucher. » Pierre n'était pas dupe ; il comprit assez vite que Gabriel agissait à dessein. Le faisait-il pour qu'entre eux un lien particulier, et peut-être intime, pût se nouer ou parce que, ayant compris que ses forces déclinaient, il entendait lui confier Sveta ? Car Pierre n'en doutait plus : malgré sa bonne humeur, Gabriel était malade.

Et chaque jour un peu plus. Pierre profitait de ces longs moments passés avec Sveta pour la questionner, mais longtemps elle demeura silencieuse, sauf un soir où, comprenant que son sourire était las, il sut que bientôt elle céderait.

« La maladie de Gabriel est une longue histoire, et je m'en sens responsable », furent ses premiers mots, qu'elle fit suivre d'un assez long silence, comme si elle hésitait à se lancer vraiment. Puis d'un trait : « J'avais fini par tomber amoureuse de Gabriel. Peut-être par défaut, parce que j'avais compris que je ne te séduirais pas ; ou peut-être parce que je ne souhaitais pas te séduire. Il suffit parfois d'un signe pour que les choses basculent d'un côté ou de l'autre. Sur ce registre, je me souviens fort bien de ton numéro sur Proust au moment où nous entrions dans le Grand Hôtel, ce tout premier jour. Tu m'avais énervée avec tes souvenirs d'enfant sage, unique et cultivé. Évoquer la mémoire de Proust à l'âge de vingt ans me semblait si pédant et tellement artificiel... Plus ou moins consciemment, j'avais voulu te montrer que j'étais aussi capable que toi de jouer un rôle. En l'occurrence, celui de la jeune bourgeoise s'adressant avec le plus grand détachement, et le plus profond snobisme, à la pauvre et innocente serveuse. Je me souviens de ton regard à cet instant. Peut-être pensais-tu m'avoir percée à jour en voyant dans mon comportement du mépris alors que ce n'était qu'un jeu, et une manière d'exister à tes yeux ; mais moi aussi, à cet instant, sur ton seul regard, j'ai compris ta dureté à l'égard de la jeune femme perdue que j'étais à l'époque, l'ancien petit soldat des enfants d'Octobre dont tu aurais tellement apprécié qu'il se soumette en te parlant à son tour de Proust, mais que tu ne prenais pas même la peine de louer pour son impeccable français, ce petit soldat traumatisé qui cherchait simplement, désespérément, à donner le change en se montrant à la hauteur de ses nouveaux amis qui l'impressionnaient tant. »

Et après une pause, sur un ton devenu sarcastique : « *À la hauteur*, c'est bien ainsi qu'on le dit dans ta langue, celle qui n'était pas la mienne et que j'avais apprise ? Mon cher Pierre, tout cela est si simple : Gabriel avait un regard plus bienveillant que le tien. Peut-être – et je l'ai compris plus tard – parce que nous tirions de notre enfance quelque chose que tu n'avais pas, mais dont j'ai pris conscience quand tu nous as parlé de ton passé familial : *tous les trois, nous n'étions pas issus du même bord...* »

Pierre n'eut pas le temps d'accuser le coup ni de réagir : Gabriel venait d'entrer dans la pièce. « Je ne sais de quel sujet vous parlez, mais vous faites de drôles de têtes ! Ne pensez-vous pas qu'il serait plutôt temps de dîner ? »

*

Les vendredis qui suivirent, en fin d'après-midi, au milieu d'une foule indifférente et fébrile, Pierre attendait de prendre son train à la gare Saint-Lazare pour rejoindre à nouveau Sveta et Gabriel. Peu à peu, malgré leurs récentes confidences, leurs longs silences et leurs imperceptibles blessures, évoquant de moins en moins les raisons d'un retour à Villerville dont il se bornait à imaginer que la nostalgie le motivait, n'osant plus interroger Sveta sur la maladie de Gabriel, ni sur leurs années passées à Montréal, ni sur ses parents ou la venue d'Esther, Pierre finit par jouir d'un état de gaieté que transmettait désormais la maison des pêcheurs. Des reflets du soleil partout : sur la plage à marée basse, dans les rues du village, sur les murs et sous les arbres, et jusqu'à l'intérieur de cette vieille demeure qui ne ressemblait plus à ce qu'il avait connu jadis – et qui ne le mettait plus en danger. Sveta, Pierre et Gabriel n'abordaient plus aucun sujet triste ou grave, ou qui aurait pu constituer entre eux une source de désaccord – plus de sarcasme, ni d'agression. Ils tentaient de se retrouver en s'efforçant simplement de capturer des instants de bonheur dont on dit qu'ils sont faits de multiples détails et des notations les plus infimes. Un bonheur sans mots, ou composé des seuls mots nécessaires : un bonheur physique, immobile, et presque minéral. *Un effort commun, pour tâcher de s'en sortir...*

Entre deux séjours à Villerville, alors qu'après une nuit de sommeil, seul dans son grand appartement parisien, aux premières lueurs du jour, il songeait à ces instants passés ensemble, qu'ils voyaient comme autant d'instant de répit, Sveta l'appela au téléphone. « Gabriel a reçu les résultats de ses examens médicaux, ceux qu'il effectue chaque semestre. Il doit reprendre son traitement et a décidé de repartir pour Montréal. Pierre, s'il te plaît, ne me dis rien : avant de le rejoindre, j'aurais voulu te parler. Peux-tu me retrouver un peu plus tôt à Villerville ? Oui, ce soir même si tu le souhaites... »

Le soir même, dans la maison des pêcheurs, au moment où le soleil déclinant les incitait à quitter le patio intérieur, Sveta décida de prendre la parole. Peu à peu, Pierre allait plonger dans un passé lointain : Montréal où Gabriel avait fini par la rejoindre au milieu des années quatre-vingt.

*

Chaque fin de semaine, à la fermeture des bureaux, ils étaient quelques dizaines à manifester bruyamment, avec trois ou quatre pancartes, devant le consulat général de l'Union soviétique. Durant une ou deux heures, dans une ambiance bon enfant. Sveta y entraînait Gabriel (Pierre se souvint de la photographie que lui avait jadis montrée Esther). Après cela, tous deux le savaient, c'était devenu un rituel, ils rejoindraient Anton et sa femme, souperaient avec eux, comme ils le disaient depuis qu'ils avaient rejoint leur pays d'accueil, un souper alcoolisé et joyeux – une même ambiance qu'à Villerville. Puis ils poursuivraient la soirée quelque part dans un appartement longeant l'un des boulevards larges et droits, et sans fin apparente, qui relie l'est à l'ouest de la ville, traversant Côte-des-Neiges et le parc Wesmount, où ils resteraient une partie de la nuit avec d'autres jeunes, pour la plupart d'origine russe, de tous milieux, de toutes opinions, rêveurs ou réalistes, mais fuyards, déserteurs, déracinés, contestataires, et pour la plupart titulaires d'un titre de séjour précaire, vivant de petits boulots, ou ayant repris des études dans les universités anglophones de la ville (McGill ou Concordia), surtout les femmes (gestion, sciences politiques, informatique). Ils s'y tiendraient au milieu des éclats de voix, des invectives, des rires, des discussions nombreuses et décousues, beaucoup de politique, indifféremment de droite et de gauche, cela n'avait pas d'importance, et aussi et toujours des verres de vodka. Et tout se mêlerait : tristesse nostalgique rêve d'un avenir meilleur, ou d'un avenir tout court, ici à Montréal ou plus au nord ou plus au sud, mais aussi rage et ressentiment d'avoir été chassés ou contraints de quitter leur pays que certains, éméchés et grandiloquents en fin de soirée, dénommaient « la mère patrie » ou « l'enfer rouge » ! Une Russie miniature hors de la Russie. Une ambiance enivrante, un esprit de résistance, une énergie collective, débridée et qui poussait peut-être à l'héroïsme...

Gabriel prit sa décision au cours de ces soirées : il partirait à son tour. « Te souviens-tu de ce que disait ma mère lors de nos discussions nocturnes à Villerville ? Ces femmes russes qui fuyaient leur pays avec la complicité de leurs familles et d'un réseau de dissidents ? Ces hommes jeunes franchissant le rideau de fer pour leurs idées ou par amour, ou les deux à la fois ? Vint un soir où elle en reparla à Montréal. Gabriel y songea pendant des mois. Je ne m'y opposai pas, et même l'y encourageai. Nous, ma mère et mon père, avions tant souffert. Et lui, Gabriel, sa vocation n'était-elle pas de se situer du côté des victimes ? Ne le devait-il pas à ses parents, à leur passé, aux idéaux qu'ils lui avaient transmis – à tout ce qu'il ne cessait de nous dire du droit et de la justice ? Une dette à l'égard d'Esther, une revanche sur ce qu'elle avait subi, une manière de lui dire que rien ne pourrait se reproduire à l'identique et qu'il y avait lieu, non plus comme autrefois de subir, mais de résister – c'est du moins ce qu'il m'affirmait. Et puis, je le sais, il m'aimait et voulait me le prouver. Partir était une manière de nous lier plus étroitement encore, et de nous comprendre, en partageant un peu d'un sort commun. »

*

Sveta avait ensuite donné quelques précisions sur la manière dont les choses avaient été organisées. Pierre comprit alors que son père n'était pas seulement le linguiste perdu en dissidence qu'il avait connu, mais un opposant déterminé, influent, efficace – et qui n'avait rien abandonné de ses activités après leur fuite de Moscou. L'un de ceux dont le nom n'apparaissait guère dans les médias occidentaux, mais que le régime honnissait. Suivant le plan qu'il avait lui-même supervisé, et après plusieurs mois d'aller et retour entre l'Union soviétique et le Canada, Gabriel avait fini par se retrouver dans un hôtel miteux de la ville de Batoumi.

« Ce nom ne te dira rien. Batoumi est une ville à la frontière de la Géorgie, au bord de la mer Noire, une ancienne base navale de l'armée russe, un lieu stratégique, comme on dit : une zone tampon à quelques kilomètres de la Turquie. Elle l'était encore au milieu des années quatre-vingt. Les Meskhètes et les Pontiques que Staline avait déportés en Asie centrale, à titre préventif, avant-guerre, de peur qu'ils ne fraternisent avec

la Wehrmacht, qui pourtant n'a jamais envahi la ville, avaient été autorisés à y revenir. Les Juifs, eux, commençaient à foutre le camp. Pour Israël. La grande synagogue, celle du 33 de la rue Vazha-Pshavela, celle que la Russie stalinienne avait transformée un temps en salle de sport, aura beau être fréquentée un peu plus tard, au début du nouveau millénaire, il n'y avait plus un Juif dans la ville. Du moins aucun qui se soit fait recenser. Mais nous n'en étions pas là. Nous n'en étions pas encore au jour où le musée Staline de Batoumi, faute d'un nombre suffisant de visiteurs, a définitivement fermé. Imagine : un musée pour fêter le grand Staline qui s'était borné à faire un peu d'agit-prop parmi les travailleurs de la raffinerie de la ville en 1901 et 1902 ! Nous étions encore à quelques années de la chute du mur de Berlin, du démantèlement du rideau de fer et de l'effondrement de l'Empire, et nous ne voyions rien venir. Après donc avoir accepté la proposition de ma mère, Gabriel avait échoué dans cet hôtel miteux de Batoumi. Bien sûr, il n'y était pas seul, mais accompagné d'une jeune femme dont il apprit seulement plus tard le vague lien de parenté qui l'unissait à ma famille – si vague que cette femme, je crois même ne l'avoir jamais croisée durant mon enfance, avait ajouté Sveta. Selena, je m'en souviens, était très belle, blonde, élancée, et elle jouait les grandes amoureuses – du moins devant les tiers. Conformément au plan de mes parents, ne venait-elle pas d'épouser Gabriel ? Or il avait été décidé de les faire partir l'un et l'autre via Batoumi, parce que la ville est à quelques encablures seulement de la frontière turque.

— Mais pourquoi cette ville plutôt qu'une autre ?

— Je ne le sais pas vraiment et mon père ne m'en a rien dit. La volonté de les éloigner des grandes métropoles sans doute, et d'avoir affaire à des douaniers moins suspicieux, ou à des militaires, des conscrits ou de rares sous-officiers assez pauvres et plus faciles à corrompre. Avec l'arrivée au pouvoir du camarade Gorbatchev, les piliers du régime avaient déjà commencé à s'effriter sérieusement... »

*

La nuit venant, la pièce dans laquelle se tenaient Sveta et Pierre plongeait désormais dans le noir. Rien ne s'opposait à un retour à

Batoumi et son hôtel miteux quarante années auparavant...

Selena et Gabriel y sont tous les deux et il est maintenant presque minuit. Le lendemain matin, une voiture doit les attendre en bas de l'immeuble, un de ces nombreux véhicules bon marché sortis des usines Moskvitch, avec son chauffeur, qui fait aussi office de passeur et garde du corps. Gabriel et Selena occupent ensemble une petite chambre – le privilège des gens mariés, un effet du puritanisme soviétique. Un lit, matelas taché, draps sales et froissés, une couverture râpeuse au-dessus. Dans un coin, un lavabo, à peine propre ; l'eau y stagne, et la céramique est crasseuse. À côté, une armoire à deux battants. Sa particularité ? Dans le tiroir du bas que Gabriel a tenté d'ouvrir, par précaution, pour vérifier s'il était vide, des revues pornographiques occidentales qu'un précédent occupant avait dû oublier là, après les avoir planquées. Les pages en sont collantes. Haut-le-cœur de Selena. Une seule ampoule au plafond les éclaire. Elle pend au bout d'un fil. Lumière nue, blanche. Ils n'ont rien à faire que dormir et attendre. Mais dormir n'est pas facile : ni volets, ni rideaux, et puis il fait chaud. Une chaleur moite. Ils ont ouvert la fenêtre dans l'espoir d'un peu de brise. Au-dehors, pas un bruit, aucune lumière. Impossible d'imaginer qu'une partie de la flotte soviétique mouille dans le port. De toute façon, le bord de mer est inaccessible. Barbelés et patrouilles en armes. Une ville de garnison. Il faudra attendre ces dernières années pour que Batoumi, essayant d'oublier son passé, se transforme en une station balnéaire, un peu trop clinquante, avec son front de mer bordé d'arbres, des palmiers pour la plupart, sa longue piste cyclable, ses restaurants ombragés et ses immeubles avec vue. À l'époque, c'est encore la guerre froide, ou ce qu'il en reste. La fin de la partie n'a pas encore été sifflée. Nous n'en sommes qu'au début de la perestroïka. Cinq ou six années à tenir avant l'effondrement du régime et un début d'inventaire. Personne, habitants, soldats, visiteurs, ne songe même à sourire. À chaque instant, la peur domine. Gabriel et Selena l'ont bien perçue partout où ils sont allés, depuis Vorochilovgrad (en Ukraine, où ils se sont mariés) jusqu'à Batoumi : les bus, les gares, les routes, les chemins et les chemins de fer, les cafés – et les hôtels.

Au milieu de son récit, Sveta s'interrompt un instant. Il lui fallait revenir à son sujet, ne pas s'en écarter par des considérations générales, plutôt s'en tenir aux faits.

À Batoumi, les premières lueurs du jour apparaissent. Il doit être cinq ou six heures. Gabriel entend un bruit. Un homme monte l'escalier. Son pas est trop pesant pour être celui d'une femme. Est-ce le gardien de nuit de l'hôtel ? Silence dans le corridor et dans la chambre. Et puis soudain, trois coups frappés contre la porte, bois et peinture grise écaillée, trois coups de poing assez violents pour la faire trembler. L'homme ne parle pas géorgien, ni ukrainien, mais russe. « Je sais que vous êtes là, ouvrez-moi ! » Selena, qui le comprend, se tourne vers Gabriel. Interrogative. Ne rien faire, ne pas bouger, laisser penser que la chambre est vide, malgré la lumière électrique ? L'homme répète, un peu plus fort : « Je sais que vous êtes là. Ne jouez pas la comédie et ouvrez-moi ! » Selena lui répond, en russe : « Que voulez-vous ? — Ouvrez-moi ou je défonce cette porte ! » Désormais, l'homme hurle. Selena lui ouvre et le reconnaît : il les suit depuis qu'il est monté dans le train, un peu plus au nord, à la station de Lanchkuti, ou celle de Samtredia, sans même chercher à se cacher. Il les surveille. Facile de le reconnaître. L'homme est brun, corpulent, mal rasé, mal habillé. Une sale gueule de flic ou d'indic du KGB – « le Comité pour la Sécurité de l'État » – et qui pue l'alcool. Il vient de mettre un pied dans l'embrasement de la porte. Son intention : forcer le passage. Mais Selena ne résiste pas. Il continue à parler. Elle se tourne du côté de Gabriel : « Il n'est pas dupe de notre mariage, me dit que nous ne franchirons jamais la frontière sans son aide. Je ne sais pas s'il veut de l'argent. » L'homme a compris ce qu'elle vient de dire. Non, ce n'est pas de l'argent qu'il veut, mais elle. « Oui, tu m'as bien entendu ma poulette, ce que je veux c'est ton cul ! Dis à ton mec de dégager, et vite, tu m'as compris ? » Panique de Selena. Elle se tourne à nouveau du côté de Gabriel. Inutile de traduire. Gabriel a compris.

*

Sveta s'interrompt à nouveau. Cette fois pour se lever et allumer une première lampe destinée à éclairer enfin la pièce, alors que Pierre demeurerait immobile et attentif.

« Que s'est-il passé par la suite ? Je ne sais pas, du moins pas dans le détail. Selena et Gabriel ont franchi la frontière, sans encombre. Ils ont rejoint Ankara par la route, et de là ont pris un avion, d'abord pour Paris, puis Montréal. Selena n'avait pas été violée (elle est aujourd'hui l'épouse d'un homme d'affaires américain et vit entre New York et Las Vegas) et je ne sais pas ce qu'est devenu l'homme, ou du moins je ne l'ai compris que des années après. Il aurait été retrouvé deux jours plus tard, dans la chambre, allongé au pied du lit, un drap sur le visage, *et sans vie*. »

*

Sveta décida à nouveau de se taire. Un peu plus longuement. Pierre savait néanmoins que son histoire ne s'arrêtait pas là. Après avoir retrouvé son souffle, et son calme, elle reprit la parole.

« Quelques années après les événements de Batoumi et la fin de l'Union soviétique, parce que nous avons l'impression qu'une page avait été tournée, mais contre l'avis de mes parents, j'ai souhaité retourner à Moscou et y passer quelques jours. Ce n'était pas prudent. Gabriel avait décidé de m'accompagner et cela m'avait rassurée. Peut-être voulait-il me séduire à nouveau ? Tu sais, une fois passée la période d'exaltation que nous avons connue, après l'aventure de Batoumi, la libération de Selena, notre mariage ne tenait plus vraiment. Dans l'intimité, Gabriel n'est pas l'homme aussi solide que pouvait le laisser penser son apparence physique, et puis nous avons appris que nous ne pourrions pas avoir d'enfant... »

Après cette digression trop intime qu'elle sembla regretter aussitôt, Sveta se tut à nouveau, pensive. Elle se saisit d'une cigarette qui traînait sur la table basse, la porta à ses lèvres, et après l'avoir allumée, se leva et se dirigea lentement vers la fenêtre pour regarder au-dehors, du côté de la rue plongée dans l'obscurité, un halo de fumée entourant son visage. Pierre observait Sveta qui désormais lui tournait le dos. Aussi ne vit-il pas son sourire, las et désabusé.

« Nous n'aurions pas dû accomplir ce voyage. » Sveta s'était retournée et fixait à nouveau Pierre du regard. « À dire vrai, les individus que nous avons croisés à Moscou n'avaient pas changé malgré la chute du régime. Ils étaient toujours aussi durs, suspicieux, inhospitaliers. Nous n'étions

pas les bienvenus : Gabriel certainement, mais moi non plus. N'avais-je pas abandonné mon pays quelques années auparavant ? En passant de l'autre côté, n'avais-je pas même trahi mes compatriotes ? Sans moi, ils avaient continué à souffrir et maintenant ils perdaient leurs repères. Rien du paradis qu'on leur proposait. Le capitalisme accouplé à la corruption ! Voilà ce que nous disaient mes anciens amis, malgré la chaleur un peu forcée de leur accueil, après les premières embrassades et quelques habituels verres de vodka. On dit qu'on ne renoue jamais avec son passé... Il serait même écrit quelque part qu'en cherchant à le retrouver, on le perd une seconde fois. Nous étions à leurs yeux les messagers ou les complices d'un autre monde qu'ils rejetaient – un monde que leurs nouveaux maîtres occidentaux leur avaient imposé au nom de leur propre conception de la liberté et sans comprendre qu'elle avait détruit chez eux un réel esprit de solidarité – et aussi ce qui leur restait de fierté. Aussi avons-nous préféré ne plus les voir et jouer les touristes : le théâtre Bolchoï, le parc Gorki, la rue Arbat...

« Au moment de partir, à l'aéroport de Cheremetievo, nous avons croisé une femme que nous avions vue quelques jours auparavant chez un ami d'enfance. J'avais tenu à aller le saluer en sachant que je ne le reverrais peut-être jamais plus. Cette femme, je ne me souvenais même pas de son visage. Dans l'attente de notre embarquement, sur un coin de table, au milieu des touristes, elle avait tenu à nous offrir un thé. La boisson préférée des Russes. Nous avons passé quelques instants avec elle, à parler de choses et d'autres. Au moment de franchir les portiques de la douane, alors que Gabriel, passeport en main, se tenait quelques pas devant nous, cette femme m'a tendu un volumineux guide touristique dont la page de couverture représentait la ville de Batoumi vue du ciel, et elle m'a lancé, avec un grand sourire : "N'oubliez pas de transmettre mon meilleur souvenir à votre père." »

« Sur l'instant, je n'ai pas saisi le sens de cette phrase. Quand je l'ai répétée à Gabriel en lui tendant le catalogue, il a blêmi. Lui avait immédiatement compris le lien entre Batoumi et mon père. Les services secrets voulaient se venger, moins de la mort de l'agent de seconde zone qui avait agressé Selenia, que des agissements de mon père durant ses années de dissidence. Et moi qui avais fait de tout cela une histoire ancienne en pensant naïvement que la Russie n'était plus l'Union soviétique ! Rien n'avait donc été oublié... Évidemment, la femme avait

disparu et les maux de ventre de Gabriel ont commencé alors que nous survolions l'Atlantique : son thé avait été empoisonné. »

*

Les yeux dans le vague, Sveta esquissa un sourire : « Savais-tu que Lénine, le glorieux père de la Révolution, avait créé en 1921 un laboratoire des poisons chargé de fabriquer des substances destinées à l'élimination des opposants politiques ? À l'époque de notre voyage, nous n'en savions rien. Anna Politkovskaïa n'en avait pas encore bu sur la route de Beslan... Le fait est que les médecins ont diagnostiqué une infection intestinale aiguë – ce qui signifie que les services secrets russes n'avaient pas voulu le tuer, du moins sur le coup, mais simplement lui pourrir la vie et pour longtemps. Il a été soigné à coups de traitements qui ont commencé à lui faire prendre du poids et surtout à l'épuiser. Peu à peu, il a dû arrêter de travailler, et puis deux décennies plus tard, on lui a diagnostiqué un cancer des voies digestives. Tout au long de ces années, je m'en suis voulu. Je n'avais pas compris que le pays que j'avais fui était toujours le même : il n'avait fait que changer de nom, mais j'aurais dû savoir que la Russie demeure éternelle ! Je me reprochais de l'avoir entraîné dans cette aventure – ce mariage avec une femme qu'il ne connaissait pas, simplement pour la sortir du pays. Malgré la présentation qu'en faisait ma mère, l'exaltation dans laquelle nous vivions à Montréal et aussi ce qu'il jugeait être la noblesse de la mission qu'il s'appropriait à accomplir – j'aime ce mot tellement français de noblesse que vous utilisez si souvent –, peut-être ai-je profité de Gabriel, de son enthousiasme et de son courage, mais aussi du poids de sa culpabilité – un destin tragique qu'il porte depuis l'enfance et le place toujours du côté de la souffrance et des plus faibles, *et lui fait croire en cet idéal de justice entre les hommes*. J'ai aussi profité de son amour ; il était très amoureux de moi et je voyais bien qu'entre nous la balance était inégale. »

*

Sveta se tut un instant, alluma une seconde lampe posée sur une table basse pour éclairer plus encore la pièce, puis reprit une longue bouffée de cigarette. Une fumée, que la lumière électrique bleulait, se répandait dans la pièce : « Son séjour à Batoumi ? Un moyen pour lui de me garder peut-être – de m’attacher un peu plus à lui. Te souviens-tu de ce que j’avais dit ce tout premier jour, à une époque où je te voussoyais encore ? Nous en avons parlé il y a quelques semaines : aux reproches que tu m’adressais dans le Grand Hôtel de Cabourg, après ton numéro sur Proust, je t’avais répondu que j’étais une survivante et qu’il fallait bien que je me venge – de mon passé, de moi-même ou des autres – pour me donner simplement l’impression d’exister. Eh bien, de Gabriel, peut-être me suis-je inconsciemment vengée. Peut-être avais-je trop souffert de notre ancienne vie en Union soviétique, celle de mes parents, la mienne, pour céder à son amour, ou y croire pleinement – un amour entier, passionné, et trop admiratif de celle que j’étais. *Trop beau pour être vrai* : n’est-ce pas ainsi que vous dites ? » Et après un temps de pause, une nouvelle cigarette, la dernière du paquet, sa fumée ayant fini par envahir la pièce, et un sourire toujours aussi las posé sur son visage : « Je ne suis pas une héroïne de roman, Pierre, pas plus pour lui que pour toi, mais comme je te l’avais dit : *une simple survivante*. Peut-être fallait-il que Gabriel le comprît en partageant un peu de mon sort, peut-être étais-je trop méfiante pour accepter d’être aimée ? Pierre, je n’ai aucune réponse à ces questions... »

Depuis plusieurs minutes, au milieu de cette longue nuit, ce n’était plus à Pierre que Sveta s’adressait. Elle était plongée dans un monologue qui ressemblait à une confession, intime et douloureuse, et dont elle n’attendait nulle rémission. Mais ce n’était pas à Sveta que pensait Pierre. Elle s’en sortirait, comme elle s’en était toujours sortie. En revanche, qu’allait-il advenir de Gabriel qu’il percevait désormais comme son double : en accomplissant la mission que lui avaient confiée Sveta et ses parents, n’avait-il pas lui aussi voulu payer sa dette à un passé antérieur au sien ? Mais d’une manière qu’il estimait inverse à la sienne : si lui-même avait tout fait pour se soustraire à la violence, Gabriel avait fini par y céder. Par idéalisme ou par amour, mais il y avait cédé et il payait aujourd’hui d’un prix excessif la mort d’un homme dans une sordide chambre d’hôtel à Batoumi...

*

Le lendemain, ce ne furent pas les rais d'un soleil matutinal s'insinuant dans une chambre aux rideaux diaphanes qui réveillèrent Pierre en ce début de printemps, mais le bruit de Sveta circulant d'une pièce à l'autre, et le transport qu'elle faisait des choses à l'étage du dessous, bien décidée à ranger ce qui ne l'était pas encore. « C'est ma dernière journée à Villerville avant mon retour au Canada. Il est temps que je parte ! », lui lança-t-elle, affairée mais souriante. « Ne me regarde pas ainsi... Aide-moi plutôt à recouvrir les meubles de draps blancs. »

L'une après l'autre, leur travail accompli, les pièces de l'ancienne maison des pêcheurs finirent par ressembler à ces villas de bord de mer qu'on abandonne pour l'hiver ou plus longtemps encore, quand leurs habitants savent qu'ils n'y reviendront pas.

Un dernier verre partagé dans le patio, après que Sveta eut arrosé les plantes grasses qu'elle avait disposées deux années plus tôt dans de volumineux pots de grès rose. « Pierre, il faudra que tu en prennes soin. Je te confie les clés de cette maison. À charge pour toi de la vendre quand tu le souhaiteras. Tu peux y rester autant que tu veux. Gabriel et moi avons mis deux ans depuis notre arrivée pour nous en éloigner. Peut-être était-ce le temps nécessaire pour dissiper nos souvenirs de jeunesse. »

*

Pensive, tenant à nouveau du bout des doigts, à la hauteur de son visage, une cigarette qu'elle n'avait pas allumée, Sveta regardait Pierre : « Je crois néanmoins que nous ne partageons pas tout à fait les mêmes. Avec Gabriel, nous avons vécu dans la continuité de ce que cette maison avait changé en nous. En y revenant, nous sommes revenus à la source. Tes choix ont été différents. » Le regard de Sveta se fit plus intense. « Tes choix, je ne les ignore pas... Moi aussi, durant les premières années qui ont suivi notre départ, j'ai lu les lettres de ta mère à Esther. Nous en avons souvent parlé avec Gabriel. Nous te suivions à la trace... Rien ne t'a fait basculer ! Certes, tu as bien vacillé un instant. Sous l'influence de mon père et de nos soirées qui t'ont fait découvrir la vie intellectuelle et la dissidence. Je ne doute pas que ce fut pour toi un

instant de réel enthousiasme. Tu as ensuite découvert Esther, l'appartement du boulevard de Clichy où cette femme encore belle, pétillante, originale, t'attendait chaque soir – quelque chose qui relevait cette fois de la griserie, celle peut-être qu'éprouve un jeune homme à séduire une femme plus âgée que lui, mais je ne nommerais pas cela de l'amour. À chaque fois, tu n'as pas manqué d'honnêteté, mais tu as fini par revenir dans le droit chemin. Tu es un être fort, Pierre ! »

La voix de Sveta avait changé : du ton enjoué de la matinée, au moment où elle mettait en ordre les différentes pièces de la maison qu'elle s'appropriait à quitter, de ce ton qui exprimait chez elle, sinon du bonheur, du moins un état d'équilibre que tous trois avaient approché par instants durant ces dernières semaines, il ne restait à nouveau plus rien que du sarcasme – et de la dureté. Peut-être parce que, sur l'homme vieillissant qui se tenait devant elle, elle était devenue pleinement lucide – ou parce que, voulant se prémunir de la résurgence de sentiments anciens, elle ne voulait rien regretter de son retour à Montréal.

« À moins qu'en choisissant le parti des livres, tout en croyant privilégier celui des victimes, tu aies décidé de te préserver ?, continua-t-elle, comme entraînée par ses propres mots. Une force apparente cachant une vraie lâcheté... Une lâcheté dont tu reconnaîtras qu'elle a épargné Gabriel : il est certes malade et hanté par le fait d'avoir commis un crime, mais en sauvant la vie de cette femme au point de bientôt perdre la sienne, n'a-t-il pas contribué à restaurer un peu de cette justice à laquelle tu n'as jamais vraiment cru ? En commettant à Batoumi un acte irrémédiable et que je me reproche de lui avoir fait prendre le risque de commettre, mais qui constitue à mes yeux un acte de résistance, Gabriel n'a-t-il pas contribué à faire reculer un peu la violence que l'on nous fait subir ? Mais je ne suis pas certaine que tu puisses le comprendre. Ne pas agir ni s'engager par crainte de dévoyer son idéal... Le souvenir de ton grand-père commettant le pire au nom de ce qu'il appelait la liberté. Le pire commis par Pucheu au nom d'une identique croisade. *Et tous deux leur sacrifiant des êtres aimés.* Une façon pour toi de ne pas commettre les mêmes fautes, j'imagine... Au point d'interrompre ta thèse de doctorat parce que les idéaux que le droit est censé porter peuvent toujours se retourner en se mettant au service du pire ! Une vie, la tienne, faite de renoncements successifs. Mais, Pierre, tous les idéaux ne sont

pas nécessairement voués au dévoiement. Il en est même certains qui autorisent le sacrifice de nos vies... »

Puis, après un silence : « Je ne sais pas ce qu'il adviendra de Gabriel, mais il n'a aucun regret à avoir et j'ai aujourd'hui la certitude de l'aimer. Pour ta part, tu as cru céder à l'injonction de ton père sur la violence, mais pour choisir en définitive de ne rien affronter, ne rien combattre, ne rien racheter des fautes commises par d'autres, ton grand-père et peut-être aussi ton père. Tu as souhaité te préserver en choisissant la fuite, dans le rêve et la littérature, sans être capable d'aimer, ni même de protéger Esther qui te le demandait. Et quand je pense que se sachant plus malade chaque jour, ces dernières semaines, Gabriel a voulu me pousser dans tes bras ! Navrée de devoir te le dire, Pierre, je viens seulement de le comprendre, mais *tu n'existes pas...* »

Sveta effaçait du revers de la main une larme qui commençait à couler le long de sa joue. Rien du bonheur que, pour conjurer le sort, ils avaient tenté tous les trois de retrouver dans la maison des pêcheurs ne subsistait. « *Pourtant, tout comme toi, j'ai simplement cherché à survivre* », fut la seule réponse de Pierre, lâchée dans un murmure.

À cet instant, l'un et l'autre comprirent qu'ils n'avaient plus rien à se dire et que le passé était irrémédiablement derrière eux. Aussi se hâtèrent-ils d'accomplir leur tâche, toute matérielle, et dont la matérialité même leur permettait d'agir sans se déchirer : achever de ranger cette maison, et puis, après avoir pris soin d'en fermer chacun des volets à battants, à chacun des étages, en sortir, vérifier que le verrou de la porte d'entrée était bien fermé et, sans se retourner, finalement s'en éloigner et partir. Comme s'ils étaient à leur tour, et pour la dernière fois, *en transit...*

*

Pierre et Sveta accomplirent en silence un ultime trajet entre Villerville et la gare de Deauville-Trouville. Ils traversèrent les mêmes paysages, mais sans plus les regarder. Arrivés à destination, ils descendirent de leur voiture avec de lourdes valises que Pierre traînait derrière lui dans un bruit strident de roulettes qui, en interdisant tout dialogue, semblait accentuer un peu plus l'abîme qui se creusait entre eux. Puis ils

s'engouffrèrent dans le vaste hall de béton armé aux faux pans de bois clair. Son billet à la main, un aller simple pour Paris, Sveta n'eut pas besoin de regarder les panneaux d'affichage pour savoir où se diriger : son train était déjà en gare, immobile le long du quai. « Le mieux est que tu me laisses là », furent ses derniers mots.

Pierre ne lui répondit rien. Il la regarda s'éloigner et rejoindre le flot des passagers de cette fin de journée de soleil, qui cherchaient à gagner leur place dans les voitures et les compartiments. Des femmes en nombre et de jeunes enfants pour la plupart, qui poussaient parfois des cris stridents faits d'impatience au milieu d'une foule disciplinée et sereine, presque joyeuse. Pourtant Pierre ne put empêcher son esprit de s'éloigner d'elle pour penser à d'autres foules... Chaque fois, la même vision l'envahissait. Mais il devait refuser de superposer les êtres et les époques. Refuser l'héritage de son père et lutter contre sa mélancolie. « Alors, mon cher Pierre, déjà en train de rêver ? Tu devrais pourtant savoir que la vie n'est pas un roman ! » Ces mots de Gabriel, prononcés ici même il y avait près de quarante ans, lui revenaient d'un coup en mémoire. Non, ne pas céder à son imagination dont il connaissait désormais la source. Refuser de croire que c'était chaque fois la même scène d'effroi qui se jouait. Dans plus de deux heures, il devait s'en convaincre, tous ces êtres en retrouveraient d'autres, dans une autre ville, une autre gare, et la semaine suivante ce sont les mêmes qui reviendraient – et avec eux la promesse renouvelée d'un possible bonheur. Soudain, Pierre perçut au loin Sveta, au milieu de la foule. Elle se retourna. Il vit son visage, redevenu souriant et calme, et qui avait l'air de lui dire quelque chose...

*

Le train avait quitté la gare. Il devait avoir abordé un premier virage et se trouver quelque part au milieu des champs. Peut-être longeait-il déjà les premières boucles de la Seine. Resté seul sur le quai, que pouvait-il faire au mitan de la journée ?

Il rejoignit une brasserie aux abords de la gare et s'assit à une table, loin des habitués qui se tenaient devant le comptoir. Le garçon avait allumé derrière lui un poste de télévision. Un écran plat grand format qui ne diffusait pas des jeux de hasard, mais une chaîne d'information en

continu. Les clients avaient les yeux rivés sur les images qui revenaient en boucle. Des files entières de blindés sur des routes de campagne. De très jeunes soldats lourdement armés mais qui semblaient désorientés. Des banlieues de grandes métropoles en flammes, des barres d'immeubles éventrées. Sur un sol jonché de gravats, le corps sans vie d'un homme que recouvrait à peine une couverture. Devant lui, une femme d'un certain âge filmée en gros plan et qui s'exprimait en essayant vainement de masquer ses larmes. Sa mère, sa femme, peut-être une voisine, rien n'était dit. Aucun son ne parvenait jusqu'à Pierre dont le regard était attiré par les noms des villes qui ne cessaient de défiler au bas de l'écran : Marioupol, Lviv, Odessa, Kharkiv, Donetsk, Vassylkiv... Derrière la présentatrice, une image fixe de la place de l'Indépendance à Kiev avait succédé au visage de la femme en pleurs. *Maïdan* en ukrainien : une place encore intacte éclairée aux premières lueurs du jour par quelques lampadaires et que traversaient parfois, à grande vitesse, un véhicule blindé, plus rarement un piéton, isolé et pressé. La preuve par une caméra de surveillance que le cœur de la ville n'était pas encore occupé ou détruit. Deuxième jour d'une guerre dont les Russes interdisaient de prononcer le nom. Un cycle de violence qui reprenait avec les mots et sur les terres du passé. Le début d'une opération de « *dénazification* » destinée à s'achever dans quelques jours.

Ces images, ces lieux et ces mots, Pierre semblait déjà les connaître. Rien ne changerait donc jamais... Après avoir jeté en silence un dernier regard aux images hypnotiques qui continuaient à défiler en boucle, il choisit de sortir de la brasserie pour rejoindre le parking de la gare. Reprenant sa voiture, il emprunta machinalement le rond-point sur sa droite et le pont sur la Touques – celui-là même pris par son père il y avait si longtemps déjà. Puis, passant au milieu des voitures sans cesse plus nombreuses à une heure où chacun interrompait son travail, il rejoignit le boulevard d'Hautpoul sur les hauteurs de Trouville. Mais au lieu de plonger ensuite sur Villerville, délaissant la route qui menait à Honfleur, celle qu'il connaissait si bien, celle qui le menait autrefois chez ses parents ou il y a peu du côté de la maison des pêcheurs, si joyeux auprès de Gabriel, il choisit une autre voie.

Pierre le savait : *il était à l'âge où plus rien n'est à tenter, ni à recommencer...* Aussi cessa-t-il de réfléchir à ce qu'il venait de voir. Ses gestes devinrent mécaniques et c'est absent et résigné, et peut-être vaincu, qu'il parcourut le dernier kilomètre en lisière de la ville, aussi vite qu'il pouvait, sur une route étroite et bombée, une sente plutôt que recouvrait à peine l'asphalte craquelé dont dépassaient ici et là quelques morceaux d'herbe verte. Soudain, derrière une rangée d'arbres centenaires, se dressa, majestueux, le portail ouvert d'une villa encore belle, avec sa vaste terrasse surplombant la mer, mais sur laquelle, avec un peu d'attention, les rares passants auraient pu deviner les premiers signes de décrépitude et peut-être d'abandon. Pierre la reconnut aussitôt, et comme s'il voulait s'y arrêter à nouveau, afin d'y retrouver le vieillard qui l'avait si souvent accueilli et sa mère avant lui, tourna brusquement le volant vers la droite, avant de donner un puissant coup de frein. Trop puissant pour éviter un dérapage.

Le moteur ayant calé, le véhicule était désormais immobilisé le long d'un parapet heurté de plein fouet, à mi-hauteur de l'immense escalier de briques qui, depuis l'entrée de la villa, et presque à la verticale, descendait vers la plage. Du capot se dégageait une fumée grise, en même temps qu'une odeur de caoutchouc brûlé. Après un instant, Pierre réussit à ouvrir une portière en la forçant à peine. Dehors, il se tenait droit et regardait en bas. Il semblait indemne.

Sur le sable, non loin des marches, venant à sa rencontre depuis la mer, sous un soleil dont l'éclat sans nuage était si rare en ce début d'automne, il perçut une silhouette revenant de son bain. Il s'agissait, vêtue d'un simple maillot de couleur chair, d'une femme d'âge mûr. Son allure générale demeurerait néanmoins svelte et gracieuse. D'un lent mouvement des mains qu'il connaissait, elle ramenait vers l'arrière la masse humide et désordonnée de ses cheveux châtain. Puis, levant légèrement le front en direction d'un ciel d'azur, elle ferma un instant les yeux afin d'en jouir sans en être éblouie. Quand elle les rouvrit, elle fixa Pierre du regard et, comme jadis quand elle l'accueillait dans son appartement du boulevard de Clichy, lui sourit longuement. Il y reconnut la douceur d'un visage jamais oublié. Un visage qui semblait éclairé de sa présence. Aussi réussit-il à mettre des mots sur ce qu'il exprimait : un amour rédempteur, le seul qui pût l'affranchir de la violence sans le condamner au renoncement.

Lui revint alors en mémoire un roman. Jadis, Sveta lui avait dit que son père lui en lisait le soir de longs passages pour lui faire oublier la dureté de sa vie d'enfant en Union soviétique. Dans *Celle qui court sur les vagues*, l'auteur parlait de « l'Inaccompli » qui, tôt ou tard, dans la vieillesse ou dans la fleur de l'âge, nous fait signe au point que, rentrant en nous-même, nous contemplons nos vies et comprenons qu'il nous suffirait désormais de tendre la main pour le saisir.

Pierre, qui n'avait jamais été aussi libre et lucide, en saisissait aujourd'hui le sens. Aussi commença-t-il à descendre le long escalier de briques pour retrouver sur la plage de sable blond cette femme dont, plus jeune et se croyant coupable, il n'avait pas su se saisir. À chaque marche, il percevait un peu moins l'éclat du soleil, pas plus qu'il n'entendait le bruit régulier des vagues s'écrasant sur le rivage, ni le vent dans les arbres. Puis ce furent les marches qui, à leur tour, finirent par se dérober sous ses pas. À mesure qu'il descendait, toutes les choses qui l'entouraient prenaient une allure irréaliste et flottante. Après tant d'années, dans le silence, il eut le sentiment de la rejoindre et se sentit enfin et pleinement heureux. Là-haut, sa voiture paraissait désormais gésir sur le bas-côté. À son bord, derrière les vitres, dans un habitacle que l'épaisse fumée grise rendait de plus en plus opaque, on discernait encore le profil d'un conducteur, immobile et froid, qui bientôt disparaîtrait.

DU MÊME AUTEUR

PASSAGE DE L'UNION, *roman*, Grasset, 2021.

OceanofPDF.com

ISBN : 978-2-246-83351-2

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle*, 2023.

OceanofPDF.com

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Exergue](#)

[I.](#)

[Du côté de la place...](#)

[II.](#)

[La lecture de la lettre...](#)

[Du même auteur](#)

[Page de copyright](#)

[*OceanofPDF.com*](#)